This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

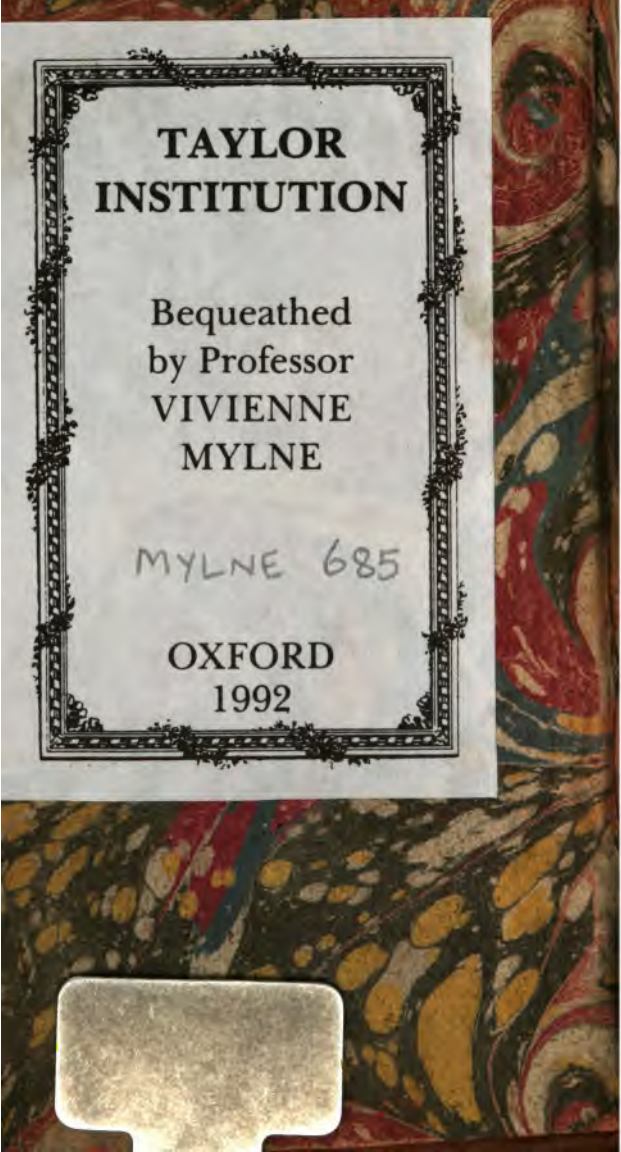
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 685

OXFORD
1992

(72)

18.
P17

LE

PARADIS PERDU DE MILTON.

POEME HEROIQUE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

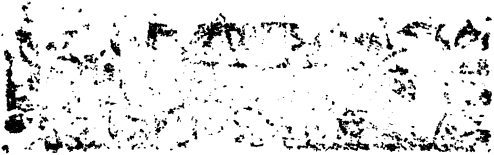
Avec les Remarques de Mr. ADDISSON.

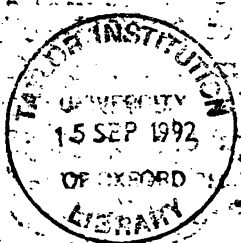
TOME I.

A LA HAYE.

Chez M. G. MERVILLE & J. VANDER KLOOT, Libraires.

M, DCC. XXIX.




TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

VIE
DE MILTON,
TIRÉE DE L'ANGLOIS.

JEAN MILTON nâquit en 1608. L'Editeur de ſes Ouvrages en Proſe, avance ſa naiſſance de deux années ; mais comme il ſe contredit enſuite, je me ſuis rendu aux raiſons qui ont engagé M. Baile à la rapprocher. Sa famille étoit originaire d'une Ville de même nom dans la Province d'Oxford.

Son pere, nommé comme lui Jean Milton, exerça la profeſſion de Notaire, & fut deshérité fort jeune par ſes pere & mere, pour avoir abandonné la Communion

de l'Eglise Romaine. Il eut de Sara Caston sa femme deux fils, Jean dont nous écrivons la Vie, Christophe qui suivit le Barreau, & une fille nommée Anne. Christophe demeura fidéle au Roi ; & comme il se prêtoit à toutes les maximes de la Cour sur le spirituel & sur le temporel, il obtint sous le regne de Jaques II. la place de Juge des Plaidoyers communs, qu'il exerça jusqu'à la mort. Jean, qui est le sujet de ce discours, laissa voir dès sa plus tendre enfance un esprit au-dessus de son âge. Son pere observant en lui des dispositions si heureuses ; résolut de ne rien épargner pour son éducation : il lui donna un Maître ; dont le pupille a celebré la capacité dans une excellente Elegie Latine.

An. æt. 12.

Le jeune Milton joignit à une grande ouverture d'esprit l'amour du travail. L'on ne pouvoit lui fai-

re quitter ſes Livres avant minuit, encore falloit-il les lui arracher. Les longues lectures le rendirent non ſeulement ſujet à de frequens maux de tête, mais elles affoiblirent encore ſa vûë, & lui en cauſerent enfin la perte entiere. On lui apprit les premiers principes dans la maiſon paternelle; il paſſa enſuite au College de ſaint Paul pour faire ſes Humanités ſous le Docteur Gilles. Au bout de quelque temps on l'envoya à Cambridge au College de Chriſt, où il ſe diſtingua dans toutes ſortes d'exercices academiques. An. æt. 15. Lorſqu'il eût été reçû Maître ès Arts, il ſortit de l'Univerſité, & retourna auprès de ſon pere, qui avoit abandonné la Ville pour s'établir à Horton près de Colebrooke, dans la Province de Berck. An. æt. 23.

Il y reſta quelques années enfoncé dans la retraite, & conti-

An. æt. 30. nuant ſes études avec ſuccès. Sur ces entrefaites ſa mere mourut, & il obtint de ſon pere la permiſſion de voyager dans les Païs étrangers. M. Henry Wotton, Prévôt du College d'Eaton, lui donna par écrit des avis ſur la maniere dont il devoit ſe conduire ; mais faute d'en obſerver une excellente maxime, il ſe vit dans un très-grand danger. Il penſa lui en coûter cher, pour avoir voulu diſputer ſur la Religion aux portes du Vatican. Ayant employé environ deux années en France & en Italie à ſatisfaire ſa curioſité, il s'en An. æt. 32. retourna au bruit de la guerre civile qui s'élevoit dans ſa patrie. Il renonça à la Grece & à la Sicile, qui étoient entrées dans le plan de ſes voyages.

Le Lord Vicomte Scudamore, Ambaſſadeur du Roi Charles I. à la Cour de France, lui donna la

connoissance du fameux Grotius, que la Reine Christine de Suede avoit aussi honoré du caractere de son Ambassadeur dans la même Cour.

A Rome, à Genes, à Florence, & dans d'autres Villes d'Italie, il fit amitié avec les personnes les plus célebres dans les Sciences. Plusieurs lui ont donné des témoignages d'estime & d'amitié, qui sont imprimez à la tête de ses Poëmes Latins. Le premier de tous fut écrit par Manso Marquis de Villa, Patron du Tasse, qui par reconnoissance a fait entrer dans sa Jerusalem délivée * le nom de son Protecteur.

Il y a toute apparence que ce noble Napolitain lui fit le premier naître l'idée d'entreprendre un Poëme Epique; & il paroît par

* *Fra Cavalier magnanimi, e cortesi*
Risplende il Manso. c. 20.

quelques Vers Latins adreſſez au Marquis ſous le titre de Manſus, qu'il avoit jetté les yeux ſur le Roi Artus ; mais ce Monarque étoit reſervé à une autre deſtinée.

En arrivant chez lui, il trouva l'Angleterre remplie de ſang & de déſordre. On s'étonnera qu'un homme ſi boüillant & ſi hardi ſe ſoit abſtenu de prendre les armes dans une criſe ſi violente. Je ſuppoſe que l'extrême déference qu'il avoit pour ſon pere, l'empêcha d'écouter ſes mouvemens naturels. Le logement qu'on avoit arrêté pour lui dans la Ville étoit commode. Il y reçut les fils de ſa ſœur, & quelques jeunes Gentilshommes, & il ſe chargea de leur éducation. L'on dit qu'il les forma ſur le plan qu'il a publié dans un Traité dédié à ſon ami M. Hartlieb.

Il vécut ainſi en Philoſophe

jusqu'à l'année 1643. qu'il épousa Marie Powell, fille de Richard Powell de Foresthill dans la Province d'Oxford. C'étoit un Gentilhomme considerable par le bien & par le merite. Ses sentimens étoient si oppoſez à ceux de son beau-fils, qu'il faut plûtôt s'étonner de la conclusion de ce mariage, que de la rupture qui arriva peu après le premier mois. An. æt. 35.

Milton fit tout ce qu'il put pour engager sa femme à retourner avec lui. Voyant qu'il ne gagnoit rien sur elle, il écrivit divers Traitez sur le divorce, & il s'engagea dans la recherche d'une jeune personne très-belle & très-spirituelle, mais avant qu'il eût pû la disposer au mariage, en entrant chez un de ses amis, il rencontra sa femme qui se jetta à ses pieds, lui demanda pardon, & le pria de la recevoir en grace. Sans doute

qu'une semblable entrevûë, à laquelle il ne s'attendoit point, le frappa extrêmement, & peut-être l'impression qu'elle fit sur son esprit contribua-t-elle à lui faire trouver ces termes vifs & tendres, dont Eve se sert pour fléchir Adam. L'entremise de ses amis acheva de l'appaiser : il se rendit après une courte résistance, & il sacrifia par générosité son ressentiment aux larmes d'une épouse repentante.

Cette réconciliation fut si sincere de sa part, que bien loin de conserver le moindre levain d'aigreur, il prit sous sa protection le pere de sa femme & toute sa famille envelopée dans la ruine du Roi, pour avoir fidélement soutenu ses interêts : il ne les laissa manquer de rien, & il les garda dans sa maison, jusqu'à ce qu'il eût ménagé leur accommodement avec le parti victorieux.

La consideration qu'il s'étoit attirée par divers Ouvrages sur les affaires du temps, lui donnoit beaucoup de crédit dans l'Etat, & de part au Gouvernement. On dissimuleroit en vain, & je me garderai bien de vouloir justifier son engagement dans une ligue formée pour la destruction de la Monarchie; mais laissant à discuter si sa religion ne fut point surprise, me sera-t-il permis d'observer en sa faveur, que son zele, tout furieux & outré qu'il étoit, ne fut jamais inspiré par des vûës d'un interêt particulier? La preuve en est sensible: car quoiqu'il eût toûjours vêcu dans une grande retraite; & qu'avant sa mort il eût vendu sa Bibliotheque, dont la collection devoit être fort considerable, il ne laissa pour tout bien que quinze cens livres sterling. Tout homme qui fera attention aux postes qu'il

An. 16[illegible]

a remplis, & aux conjonctures des temps où il s'eſt trouvé en place, conviendra ſans doute qu'il auroit pû amaſſer de plus grandes richeſſes. Enfin quoiqu'il ſe ſoit trouvé dans le conſeil des méchans, un Juge impartial & ſans paſſion, concluëra qu'il n'a jamais foulé aux pieds les dépoüilles de ſon Païs, & qu'il n'a point trahi ſa conſcience & ſon honneur pour s'enrichir.

An. æt. 42. On lui promit une commiſſion d'Adjudant General, pareille à celle du Sieur Guillaume Waller; mais elle fut arrêtée par la caſſation de Waller, lorſque ceux qui gouvernoient l'Etat eurent jugé à propos de faire un nouvel arrangement dans l'armée. La beauté de ſes écrits l'avoit mis ſi avant dans l'eſtime de Cromwell, que quand il prit en main les rênes du Gouvernement, il lui donna le Secretariat du Latin, tant pour ſa

perſonne, que pour le Parlement. Il poſſeda le premier des ces emplois ſous l'Uſurpateur & ſon fils, & garda l'autre juſqu'au rétabliſſement du Roi Charles II.

Il eut pendant quelque temps un appartement à Whitehall pour lui & pour ſa famille; mais comme ſa ſanté demandoit un plus grand air, il quitta ce palais, & ſe tranſporta dans une maiſon qui donnoit ſur le Parc de Saint James. Quelque temps après qu'il s'y fût établi, ſa femme mourut en couche. Ce fut auſſi dans le même temps qu'une goutte ſereine, qui alloit toûjours en empirant depuis quelques années, le priva entierement de la vûë. Dans cette triſte ſituation, il ſe laiſſa facilement déterminer à prendre une autre femme. Il épouſa donc en ſecondes nôces Catherine, fille du Capitaine Woodcock de Hackney.

Après une année de mariage, il la perdit de la même maniere que la premiere, & dans son 23. Sonnet il en parle honorablement.

An. æt. 52. Le changement qui se préparoit dans l'Etat, lui rendit encore ses malheurs domestiques plus sensibles. Tout conspiroit au rétablissement du Roi, & cette nouvelle révolution ne pouvoit lui être indifferente. Milton avoit montré trop de chaleur pendant l'usurpation, pour attendre aucune faveur de la Cour. Il se cacha prudemment jusqu'à la publication de l'acte d'amnistie, par lequel on se contenta de le déclarer incapable de posseder aucun emploi dans la Nation. Plusieurs Grands, qui détestoient d'ailleurs ses principes, ne laissoient pas de l'estimer pour son érudition & pour ses rares talens : ils solliciterent en sa faveur, & l'on expedia ses Lettres de par-

don. Je souhaiterois que l'Histoire eût mis dans tout son jour la grace de cette abolition, pour conserver la mémoire du crime qui lui fut remis : *Ne tanti facinoris immanitas, aut non extitisse, aut non vindicata fuisse videatur.*

Après qu'il eût obtenu une entiere abolition, grace plus considerable qu'il n'auroit pû raisonnablemment esperer, il parut en public comme autrefois, & le Docteur Paget s'entremit pour lui choisir une troisieme compagne. Il épousa à sa recommandation Elizabeth, fille de M. Minshfull, Gentilhomme de la Province de Chester, dont il n'eut point d'enfans. Il avoit eu de sa premiere femme trois filles qui vivoient pour lors. On dit que les deux aînées lui ont beaucoup servi dans ses Ouvrages ; car ayant été instruites à prononcer non seulement

les Langues modernes ; mais encore le Grec & l'Hébreu, elles lui lisoient dans les propres Originaux les Auteurs qu'il avoit besoin de consulter, quoiqu'elles n'entendissent que la Langue de leur Païs. Ces occupations étoient fort désagréables pour elles, aussi les en dispensa-t'il, & il leur permit d'apprendre des choses plus convenables à leur sexe & à leur goût.

Nous allons le considerer dans ce point de vûë, où il sera toujours regardé avec autant de plaisir que d'admiration. Il avoit déja écrit une vingtaine d'années auparavant
An. æt. 26. le Masque de Comus, *l'Allegro*, *il*
An. æt. 29. *Penseroso*, & Lycidas ; Pieces d'une si grande beauté, qu'elles auroient suffi pour immortaliser son nom, quand même il n'auroit point laissé d'autre preuve de son grand génie ; mais ni les infirmitez de l'â-

ge & du tempérament, ni les vicissitudes de la fortune ne purent étouffer la vigueur de son esprit, ni le détourner d'entreprendre un Poëme Epique; dessein qu'il avoit formé depuis long-temps.

Il avoit d'abord choisi la chûte de l'homme pour sujet d'une Tragédie, & il se proposoit de la faire suivant la forme des Anciens. Quelques-uns, avec assez de probabilité, disent que la Piece commençoit par le Discours du quatriéme Livre, où Satan s'adresse au Soleil.

Je pourrois encore produire d'autres passages, qui paroissent avoir été originairement travaillés pour une piece de Théatre. Quoi qu'il en soit, il est toûjours certain qu'il ne commença son Poëme Epique qu'après avoir fini ses disputes avec Saumaise & Moor, quand il eut entierement

perdu l'usage de la vûë, & qu'il fut obligé d'emprunter la main du premier venu qui lui rendoit visite.

An. ætat. 61. Malgré ces dificultez, malgré plusieurs chagrins qu'il eut à essuyer, il publia l'an * mil six cens soixante neuf son Paradis Perdu, le plus beau Poëme que l'esprit humain ait produit depuis Homere & Virgile. Je me contenterai de rapporter à sa loüange, que les plus grands esprits qui lui ont succedé, se sont fait un merite d'en sentir & d'en éclaircir les beautés. Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer, qu'entre tous ceux qui par estime pour lui, se sont attachez à l'imiter, il ne s'en est trouvé aucun, du moins de ma connoissance, qui ait osé lui disputer le pas. L'ingenieux M. Phi-

* Le Contrat de Milton avec son Imprimeur, est datté du 27. Avril 1667.

lips ; qui a travaillé dans le goût de ce fameux modèle, se tient derrière lui avec un respect filial, & il a restraint son ambition, comme Eucrece a fait à l'égard de celui dont il ne se regardoit que comme Disciple.

Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo : quid enim contendat hirunda
Cygnis ?

On ne me croira point, quoique le fait soit très-vrai, quand je dirai que Milton eut peine à trouver quinze livres sterling de son Manuscrit ; encore le payement d'une somme si modique ne devoit-il se faire qu'après la vente de trois Editions nombreuses ; tant il est vrai que le ressentiment contre la personne, quelque merite qu'elle ait d'ailleurs, porte coup

à ſes Ouvrages les plus achevés.

An. æt. 63. Deux années après qu'il eut donné au Public le Paradis Perdu, il mit au jour * Samſon Agoniſte, Tragedie digne du Théatre Grec, quand Athenes étoit dans toute ſa gloire; & il publia en même temps le Paradis regagné: mais quelle difference! Cependant l'Auteur préferoit ce Poëme au Paradis Perdu. Ce jugement eſt une preuve remarquable de la fragilité de la raiſon humaine, qui ſe laiſſe aiſément ſurprendre. Il n'en faut pas d'avantage pour faire ſentir combien les meilleurs Ecrivains doivent ſe defier des déciſions qu'ils portent ſur le merite de leurs propres Ouvrages.

Nous l'avons ſuivi pas à pas juſqu'à la ſoixante-ſixiéme année de

* Il obtint le Privilege le 2. Juillet 1670. mais ces Ouvrages ne furent imprimez que l'année d'après.

son âge, autant que la retraite & le peu de communication qui tiennent d'ordinaire les gens de Lettres dans un jour assez sombre, nous l'a permis. Il nous reste à rendre compte de sa mort. Une violente attaque de goutte finit ses jours à Bunhil, proche de Londres. Son corps fut transporté dans cette Ville. Il y est enterré dans le Chœur de l'Eglise de Saint Gilles, située près de la porte nommée Cripplegate; mais il n'a point de monument pour perpetuer sa memoire; aussi ne lui en faut-il point. An. æt. 67.

Il avoit les cheveux châtains, les traits reguliers; le tour du visage bien pris, l'air agréable & animé. Son teint engagea le Marquis de Villa à composer sur lui une Epigramme à peu près semblable à une autre, * qui avoit été faite

* *Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,*
Non Anglus, verum hercle Angelus ipse fores.

plus de mille ans auparavant par Saint Gregoire Pape, à la louange d'un jeune Anglois, avant qu'il fût converti à la Religion Chrétienne. Sa taille, comme il nous l'a décrite lui-même, étoit moyenne; mais bien proportionnée. Il aimoit l'exercice des armes, & il joignoit ensemble le courage & l'adresse. Quant à son régime, il bûvoit peu de vin, encore moins de liqueurs; il n'étoit point délicat sur le manger. Convaincu par une triste experience, que ses études & les veilles de sa jeunesse avoient fort alteré sa santé, il prit l'habitude de se coucher à neuf heures du soir, & de se lever à cinq heures du matin. On rapporte, & il y a un passage dans une de ses Elegies Latines qui confirme cette tradition, que son esprit produisoit plus heureusement dans une saison

que dans l'autre. Un de ſes neveux raconte, comme une obſervation de Milton lui-même, que ſon imagination étoit dans ſa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre juſqu'à l'équinoxe du Printemps. Les inégalités que l'on remarque dans ſes Ouvrages, ſont des preuves inconteſtables qu'en certains temps il étoit un homme ordinaire. Quand la privation de la vûë l'eût obligé de s'abſtenir de ſes premiers exercices, il fit faire une machine ſur laquelle il ſe balançoit, afin de ſe donner quelque mouvement, & il s'amuſoit dans ſa chambre à joüer de l'orgue. Son port étoit aſſuré, ouvert, affable; ſa converſation aiſée, amuſante, inſtructive; ſon eſprit toûjours preſent & fecond ſur toutes ſortes de matieres. Il ſe montroit plaiſant, grave ou ſatyrique, ſuivant que le ſujet l'éxigeoit. Son jugement dé-

gagé des ſpeculations de Religion & de Politique, fut juſte & pénetrant ; ſa conception vive, ſa memoire admirable ; mais ſa lecture n'étoit pas auſſi étenduë que ſon génie, car il étoit univerſel. Comme ſa vûë ne s'éteignit qu'après qu'il eût fait un très-grand fonds de ſcience, peut-être les facultez de ſon ame acquirent-elles de nouvelles vigueurs par cet accident. Dès-lors ſon imagination, naturellement ſublime & échauffée par la lecture des Romans qu'il aimoit paſſionnément dans ſa jeuneſſe, fut retirée des objets materiels, & ſe trouva plus en liberté de faire ces étonnantes excurſions dans le monde idéal, quand dans la compoſition de ce divin Ouvrage il fut obligé de s'élancer par-delà la ſphere du jour.

REMARQUES

REMARQUES DE Mr. ADDISSON SUR MILTON.

SPECTATEUR, N°. 267.

Cedite Romani Scriptores, cedite Græii.

RIEN n'eſt ſi ennuyeux que les diſputes de mots. Je n'entrerai donc point ici dans la queſtion que l'on a agitée depuis quelques années, ſi le *Paradis Perdu* de MILTON peut être appellé un Poëme heroïque. Il ne tiendra qu'à ceux

qui ne veulent pas lui donner ce titre, de le nommer un Poëme Divin. Il suffit pour sa perfection, qu'il renferme toutes les beautés de la plus haute Poësie. Au reste ceux qui prétendent que ce n'est pas un Poëme heroïque, n'avancent rien de plus à son desavantage, que s'ils disoient qu'Adam n'est pas Ænée, & qu'Eve n'est point Helene.

Je vais examiner l'Ouvrage suivant les regles de la Poësie Epique, & je verrai s'il est inferieur à l'Iliade, ou à l'Æneide, eû égard à toutes les beautés qui sont essentielles à ce genre d'écrire.

La premiere chose qu'on doit considerer dans un Poëme Epique, c'est la fable qui tire sa perfection de la sublimité du sujet, & plus encore de l'arrangement que l'on donne à l'action. Cette action doit avoir trois qualités; il faut qu'elle soit *une*, *entiere* & *grande*. Considerons à present l'action de l'Iliade, de l'Æneide, & du *Paradis perdu* dans ces trois divers points de vûë.

Homere, pour conserver l'unité de son action, se transporte au milieu des choses, comme Horace l'a observé. S'il eût remonté jusqu'à l'Œuf de Leda, ou s'il eût commencé même à l'enlevement

d'Helene, ou à l'ouverture du siege de Troye, il est évident que le Poëme auroit été un tissu d'actions differentes. Pour éviter ce défaut, il commence par la discorde des Chefs, & il entrelasse avec art dans le cours de l'ouvrage un recit des choses importantes qui ont rapport à son sujet, & qui se sont passées avant cette fatale dissension.

De même Virgile nous presente dabord son Héros dans les mers de Toscane à la vûë de l'Italie, parce que l'action qu'il s'agit de celebrer n'est autre que son établissement dans le Latium; mais comme il étoit necessaire que le Lecteur fût informé des avantures qui lui étoient arrivées à la prise de Troye, & dans le cours de ses voyages, Virgile les fait raconter à son Héros, par forme d'épisodes, dans les second & troisiéme Livres de l'Æneïde. Les évenemens qu'il y rapporte sont anterieurs à ceux du premier Livre, mais pour conserver l'unité de l'action ils ne vont qu'après dans la disposition du Poëme. *Milton* à l'imitation de ces deux grands Poëtes, commence son *Paradis perdu*, par un conseil infernal, où les Demons conspirent la chûte de l'homme, qui est l'action principale.

A l'égard de la bataille des Anges, & de la création du Monde, qui précedent suivant l'ordre des tems, & qui selon mon idée auroient entierement détruit l'unité de sa principale action, s'il les eût racontées dans un ordre didactique, il les fait entrer épisodiquement dans les cinquiéme, sixiéme & septiéme Livres.

Aristote convient que l'unité de la fable n'est pas trop bien observée dans Homere. Ce fameux Critique tâche pourtant de pallier cette imperfection dans le Poëte Grec, en l'imputant en quelque sorte à la nature du Poëme Epique. Quelques uns croyent que la structure de l'Æneïde est aussi défectueuse en ce point, & qu'elle contient des épisodes qu'on peut regarder plûtôt comme des excroissances, que comme des parties de l'action. Au contraire, le Poëme dont il s'agit ici n'a d'autres épisodes que ceux qui naissent naturellement du sujet; malgré cela il est rempli d'une multitude d'incidens étonans qui réünissent la plus grande varieté avec la plus grande simplicité, & qui font un tout uniforme dans sa nature, quoique diversifié dans l'execution.

En celebrant l'origine de l'Empire Romain, Virgile a decrit la naissance de sa

fameuſe rivale, la Republique de Carthage. *Milton* raconte dans ſon Poëme ſur la chûte de l'Homme, celle des mauvais Anges, qui ſont nos plus grands ennemis. Cet épiſode a pluſieurs beautez, & ſe lie naturellement à l'action principale du Poëme, il n'en rompt point l'unité, comme eût fait tout autre épiſode qui n'auroit pas eû le même enchaînement avec le ſujet principal : c'eſt-là ce que les Critiques admirent dans le * *Moine Eſpagnol*, autrement *la double réconnoiſſance*, où les deux differentes intrigues paroiſſent comme des contreparties, & des copies l'une de l'autre.

La ſeconde qualité requiſe dans l'action d'un Poëme Epique, eſt qu'elle ſoit entiere. Une action eſt entiere lorſqu'elle eſt complete dans toutes ſes parties, ou, comme dit Ariſtote, quand elle eſt compoſée d'un commencement, d'un milieu, & d'une fin : il n'y faut faire entrer aucun incident qui ne concoure au denoüement ; il ne faut pas non plus omettre la moindre circonſtance qui puiſſe être regardée comme un degré neceſſaire pour mener à la conſommation ; ainſi nous voyons la naiſſance de la colere d'Achil-

* Comedie de Dryden.

le, ſa continuation & ſes effets. Nous conduiſons de même Ænée juſques en Italie, à travers une infinité de traverſes qu'il lui faut eſſuyer, tant par mer que par terre. Selon moi l'action de *Milton* ſurpaſſe encore en ce point les deux premieres; nous la voyons projettée dans les enfers, executée ſur la terre, & punie par le Ciel: chacune de ſes parties eſt racontée d'une maniere très-diſtincte, & elles naiſſent l'une de l'autre dans l'ordre le plus naturel.

La troiſiéme qualité de l'action épique, eſt ſa grandeur. La colere d'Achille eſt d'une ſi grande conſequence, qu'elle diviſe les Rois de la Grece, détruit les Héros de l'Aſie, & engage tous les Dieux dans la querelle. L'établiſſement d'Ænée en Italie donne naiſſance à l'Empire Romain, & produit les Céſars. Le ſujet de *Milton* eſt encore plus grand que les deux premiers; il ne decide pas de la deſtinée du petit nombre des perſonnes, ou de quelques Nations ſeulement, mais du ſort de tout le genre humain: les puiſſances de l'enfer ſe joignent pour la deſtruction de l'homme, elles l'effectuent en partie; & elles l'auroient entierement achevée, ſi la Divinité même ne s'y fût

oppoſée. Les principaux Acteurs ſont, l'Homme dans ſa plus haute perfection, & la Femme dans ſa plus grande beauté: leurs ennemis ſont les Anges déchus ; le Meſſie eſt leur Avocat, & le Tout-Puiſſant leur Protecteur. Tout ce qu'il y a de grand dans l'Univers, ſoit dans le reſſort de la nature, ſoit au dehors, agit & repreſente dans cet admirable Poëme.

Dans la Poëſie comme dans l'Architecture, non ſeulement le tout, mais les membres principaux, & chacune de leurs parties doivent avoir de la nobleſſe. Je n'oſerois dire que les jeux funebres de l'Æneïde & de l'Illiade en manquent abſolument. Je ne prétends pas non plus reprendre dans Virgile la comparaiſon de la Toupie, & pluſieurs autres choſes ſemblables qu'on pourroit attaquer dans l'Iliade; mais ſans faire tort a ces Ouvrages admirables, je croi qu'il y a dans chaque partie du *Paradis perdu* une magnificence infinie, & un ſublime qu'on n'auroit jamais pû trouver dans aucun ſyſtême payen.

Ariſtote par la grandeur de l'action, n'entend pas ſeulement qu'elle ſoit grande dans ſa nature, mais encore dans ſa durée, ou en autres termes, que'lle ait

une longueur convenable ; c'eſt auſſi ce que nous entendons proprement par le mot de grandeur ; il en explique la juſte meſure par la comparaiſon ſuivante. Un animal qui n'eſt pas plus grand qu'un ciron, ne peut paroître parfait à l'œil, parce que la vûë l'embraſſant tout d'un coup, ne ſçauroit diſtinguer aucune de ſes parties, ni par conſequent s'en former une idée juſte ; au contraire, ſi vous ſuppoſez un animal long de dix mille ſtades, l'œil ſeroit tellement rempli par une ſeule partie de ſon corps, qu'il ne pourroit donner une idée du tout ; il en ſeroit de même d'une action trop courte ou trop étenduë par raport à la memoire ; l'une ſeroit, pour ainſi dire, abſorbée par cette faculté ; l'autre ne pourroit jamais y trouver place. C'eſt en cela qu'Homere & Virgile ont fait voir leur habileté.

L'action de l'Iliade, & celle de l'Æneïde, ſont en elles-mêmes très-courtes ; mais elles ſont ſi magnifiquement étenduës, & ſi diverſifiées par le moyen des épiſodes ; des machines, & d'autres ornemens poëtiques, qu'elles compoſent une hiſtoire amuſante, & capable d'exercer la memoire ſans la ſurcharger. L'action de *Milton* eſt ornée de circonſ-

tances ſi variées, que ſon hiſtoire m'a fait autant de plaiſir à lire que les fictions les plus amuſantes.

Les traditions ſur leſquelles l'Iliade & l'Æneïde ſon fondées, étoient ſans doute plus circonſtanciées que l'hiſtoire de la chûte de l'homme, de la façon qu'elle eſt rapportée dans l'Ecriture. Il étoit encore plus aiſé à Homere & à Virgile de mêler le vrai avec la fiction, en ce qu'ils ne couroient par là aucun riſque d'alterer la Religion de leurs païs. A l'égard de *Milton*, non-ſeulement il devoit ſe reſtraindre à un petit nombre d'évenemens; mais il étoit encore obligé de marcher avec une circonſpection infinie dans ce qu'il ajoûtoit de ſon chef: malgré la contrainte à laquelle il étoit aſſujetti, il a rempli ſon ſujet d'incidens ſi ſurprenans, & ſi conformes à ce qui eſt rapporté dans la Sainte Ecriture, qu'il doit plaire aux Lecteurs les plus delicats, ſans offenſer les plus ſcrupuleux.

Les Critiques modernes ont meſuré ſur divers paſſages de l'Iliade & de l'Æneïde, le tems que dure l'action de ces deux Poëmes. Comme une grande partie de l'hiſtoire que *Milton* celebre ſe paſſe dans des regions qui ſont hors de la portée du ſoleil & de la ſphere du jour, il eſt

impoſſible de ſatisfaire le Lecteur par un tel calcul, qui ſeroit après tout plus curieux qu'inſtructif; d'ailleurs aucun des Critiques, anciens & modernes, n'a donné des regles pour limiter l'action d'un Poëme Epique à un nombre determiné d'années, de jours, ou d'heures. Cependant je dirai dans la ſuite quelque choſe là deſſus.

No. 173.

Notandi ſunt tibi mores. Hor.

Après avoir enviſagé l'action du *Paradis perdu*, il nous faut conſiderer les Acteurs. Ariſtote veut que l'on examine la fable, & enſuite les mœurs, ou comme nous l'appellons generalement, la fable & les caracteres.

Homere a ſurpaſſé par la multitude & par la varieté de ſes caracteres, tous les Poëtes qui ont travaillé dans le genre de l'Epopée. Chaque Dieu qui eſt admis dans ſon Poëme, fait un perſonnage qui lui convient mieux qu'à toute autre Divinité; ſes Princes ſont auſſi diſtingués par leurs honneurs que par leurs états; ceux mêmes qui n'ont que la vaillance en par-

tage ont un genre particulier de courage qui leur eſt propre ; en un mot, on auroit peine à trouver dans l'Iliade un ſeul diſcours, ou une ſeule action que le Lecteur ne raportât à la perſonne qui parle ou qui agit, ſans voir ſon nom à la tête.

Homere excelle, non ſeulement par la varieté, mais encore par la nouveauté de ſes caracteres ; il a introduit parmi les Princes de la Grece, un perſonnage qui avoit vêcu trois âges d'hommes, & qui s'étoit rencontré avec Theſée, Hercule, Polipheme, & avec la premiere race des Héros. Son principal Acteur eſt le fils d'une Divinité, ſans parler d'autres deſcendans des Dieux qui entrent pareillement dans ſon Poëme. Le venerable Monarque de Troye eſt le pere d'une multitude de Rois & de Héros ; enfin les caracteres d'Homere ſemblent faits exprés pour le Poëme Epique. Il ne s'en eſt pas tenu là ; pour contraſter il repreſente un Vulcain, l'objet de la raillerie des Dieux.

Virgile eſt infiniment au-deſſous d'Homere, tant par rapport à la varieté, qu'à la nouveauté des caracteres. Ænée eſt veritablement un caractere parfait ; mais pour Achate, quoique ami du Héros, il

ne fait rien d'heroïque dans tout le Poëme. Gyas, Meneſtée, Sergeſte & Cloante, ſont tous marquez au même coin, *le fort Gyas & le fort Cloante.*

Il eſt vrai que le perſonnage d'Aſcagne eſt amuſant; celui de Didon ne peut être aſſez admiré; mais je ne vois rien de nouveau, ni de particulier dans Turnus. Pallas & Evandre ſont des copies d'Hector & de Priam; Lauſus & Mezentius font preſque le même tableau que Pallas & Evandre: les caracteres de Niſus & d'Eurialus ſont beaux; mais communs. Nous ne devons pas oublier les perſonnages de Sinon, de Camille, & de quelques autres qui ont été touchez d'après le Poëte Grec; enfin dans les perſonnages de l'Æneïde, il n'y a ni cette varieté ni cette nouveauté que nous obſervons dans l'Iliade.

Si nous examinons les caracteres de *Milton*, nous trouverons qu'il a fait entrer dans ſon Ouvrage toute la varieté dont il étoit ſuſceptible. Le genre humain ne lui fourniſſoit pour lors que deux Acteurs: nous avons cependant quatre caracteres diſtincts dans deux perſonnes: nous voyons l'Homme & la Femme dans toute la pureté de l'innocence, & dans la

plus grande perfection; comme auſſi dans l'état le plus abjet du peché & de l'infirmité : il eſt vrai que les deux derniers caracteres ſont communs & ordinaires; mais les deux premiers ne ſont pas ſeulement magnifiques, ils ſont encore plus nouveaux qu'aucun qui ſoit dans Virgile, dans Homere, ou dans toute l'étenduë de la nature.

Milton ſentoit ſi-bien ce défaut dans le ſujet de ſon Poëme, & la diſette des caracteres, qu'il y a amené deux Acteurs imaginaires; je veux dire le peché & la mort; par là il a introduit dans le corps de ſa fable une allegorie très-belle & très-bien inventée. Quoique la beauté de cette allegorie puiſſe la juſtifier en quelque ſorte, je ne ſçaurois croire que de tels perſonnages, dont l'exiſtence eſt chimerique, ſoient des Acteurs propres dans un Poëme : ils n'ont point en eux cette probabilité requiſe dans de ſemblables ouvrages, comme je le montrerai plus amplement ci-après.

Il eſt vrai que Virgile a perſonifié la Renommée dans l'Æneide; mais le rôle qu'elle fait eſt très-court, & n'eſt pas un des plus beaux endroits de cet Ouvrage. Nous trouvons dans les Poë-

mes burlesques, particulierement dans le * *Dispensary* & le *Lutrin*, plusieurs personnages allegoriques qui y viennent très-bien, & qui prouvent que leurs auteurs les croyent convenables dans un Poëme Epique. En faveur du Livre que j'examine maintenant, je serois charmé que le Lecteur pensât de même : je dois ajoûter que si ces êtres imaginaires peuvent être recevables, ils n'ont jamais été amenés avec plus de delicatesse, ni employés en des actions plus propres que dans le *Paradis perdu.*

Un autre principal Acteur de *Milton*, c'est le grand ennemi du genre humain. Le caractere d'Ulysse, dans l'Odissée d'Homere, est fort admiré par Aristote. Cette fable est non seulement pleine d'intrigues & d'évenemens agreables par les differentes avantures de son voyage, & par l'habileté de sa conduite, elle est encore remarquable par la maniere dont il se deguise, & dont il se decouvre en diverses parties du Poëme. Ici le Demon fait un plus long voyage qu'Ulysse; il pratique plus de ruses & de stratagêmes; il prend bien plus de formes, à travers lesquelles le Lecteur le réconnoîtra toûjours.

* Poëme Anglois du Docteur Garth.

avec ſatisfaction, avec étonnement.

Nous pouvons encore obſerver avec quel art le Poëte a varié les caracteres des perſonnages qui parlent dans ſon aſſemblée infernale, & au contraire, comment il a réüni ſous les trois diſtinctions de Créateur, de Redempteur & de conſolateur, la Divinité qui deploye ſa bonté ſur l'homme.

Il ne faut pas non plus omettre le perſonnage de Raphaël: au milieu de ſa tendreſſe & de ſon amitie pour l'homme, il montre dans ſon diſcours & dans ſa conduite toute la dignité & toute l'indulgence qui conviennent à une nature ſuperieure. Les Anges de *Milton* ſont auſſi diſtingués par leurs propres rôles, que les Dieux le ſont dans Homere ou dans Virgile. Le Lecteur ne trouvéra rien d'attribué à Uriel, à Gabriel, à Michel, ou à Raphaël, qui ne convienne particulierement à leurs caracteres reſpectifs.

Il y a un autre circonſtance dans les principaux Acteurs de l'Iliade & de l'Æneïde, qui donne une beauté particuliere à ces deux Poëmes, & qui a été imaginée avec grand jugement; je veux dire l'attention de ces deux Poëtes à choiſir pour principaux perſonnages des Héros

qui avoient une relation si intime avec le Peuple pour lequel ils écrivoient.

Achille étoit Grec de nation, Ænée étoit le premier Fondateur de Rome; ainsi l'amour de la patrie interessoit les Lecteurs. Un Romain ne pouvoit que se réjoüir de voir Ænée sauvé des flammes, de la tempête, & des mains des ennemis; il devoit s'attrister des malheurs ou des traverses qu'il lui falloit essuyer. Les Grecs voyoient Achille d'un œil semblable; & il est clair que chacun de ces Poëmes perd cet avantage parmi des Lecteurs à qui leurs Héros sont étrangers ou indifferens.

C'est en cela même que le Poëme de *Milton* est admirable: il est impossible qu'aucun Lecteur, de quelque païs qu'il soit, n'ait rapport aux personnages qui sont les principaux Acteurs de son Poëme; il y a plus, ces mêmes Acteurs sont non-seulement nos Peres, mais encore ils nous representent: nous avons un interêt réel & present dans tout ce que nous leur voyons faire; il n'y va pas moins que de nôtre bonheur; ils tiennent nôtre sort entre leurs mains.

J'ajoûterai à la remarque précedente une observation d'Aristote, qui a été très-mal

entenduë

entenduë par quelques Critiques modernes. Un homme d'une vertu parfaite ou consommée, qui passe par quelques rudes épreuves, excite la pitié, non la terreur. Nous ne craignons pas que le sort de ceux avec qui nous n'avons aucun rapport, puisse nous être commun; mais, ajoûte-t'il, une infortune qui arrive à un homme dont la vertu est mêlée de quelques foiblesses, excite non-seulement nôtre pitié; mais nôtre terreur, Une impression secrete nous fait apprehender les mêmes coups du sort, par le rapport intime que nous avons avec celui qui les éprouve sous nos yeux.

Si la précedente observation d'Aristote est vraye en quelques occasions, elle ne conclut rien ici. Quoique les deux grands Acteurs du Poëme soient de la vertu la plus parfaite & la plus consommée, il ne faut pas seulement considerer que nous pouvons être engagez dans leur fortune; mais que nous le sommes réellement. Nous nous trouvons embarquez avec eux dans un même vaisseau, nous essuyons les mêmes tempêtes, & nous devons partager leur bonheur ou leur malheur.

On voit que les regles qu'Aristote avoit

tirées de ſes réflexions ſur Homere, ne peuvent pas convenir exactement aux Poëmes héroïques qui ont été faits depuis ſon tems. Tout Juge impartial concevra aiſement qu'elles auroient été plus parfaites, s'ils avoient lû l'Æneïde, qui ne fut compoſée que quelques ſiecles après ſa mort.

Dans mon diſcours ſuivant je parcourerai les autres parties du Poëmes de *Milton*, & jeſpere que mes remarques ne ſerviront pas ſeulement de Commentaire ſur *Milton*, Mais ſur Ariſtote.

N°. 279.

Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.

Nous avons déja examiné en gros la fable & les caracteres de *Milton*, il nous reſte à conſiderer, ſuivant la methode d'Ariſtote, les ſentimens & l'expreſſion: auſſi-tôt que j'aurai fini mes réflexions generales ſur ces quatre points, je choiſirai quelques endroits du Poëme pour en faire ſentir les beautés & les défauts: ainſi je prie mon Lecteur de ſuſpendre ſon jugement ſur cette Critique, juſqu'à

ce qu'il ait vû l'Ouvrage en ſon entier.

Sous le nom de ſentiment, nous entendons les penſées & la conduite. Les ſentimens ſont juſtes quand ils ne ſortent point du caractere; ils doivent convenir aux circonſtances, auſſi-bien qu'aux perſonnes, & pour être parfaits, ils faut qu'ils naiſſent du ſujet. Ainſi lorſque le Poëte tâche de convaincre ou d'expoſer, d'amplifier ou de diminuer, d'exciter l'amour, la haine, la pitié, la terreur, ou quelqu'autre paſſion, on doit conſiderer ſi les ſentimens qu'il employe ſont propres à ce qu'il ſe propoſe. Les Critiques accuſent Homere d'avoir peché de ce côté-là en diverſes parties de l'Iliade & de l'Odiſſée: ceux qui ont rendu juſtice à ce grand Poëte, ont rejetté ce défaut ſur le ſiecle dans lequel il vivoit. Si cette delicateſſe de penſees que nous remarquons dans des Ouvrages produits par des hommes d'un genie fort inferieur, lui manque quelquefois, c'étoit la faute du tems, mais pour un endroit où Homere s'endort, il y en a mille d'inimitables.

Virgile a ſurpaſſé tous les autres par la juſteſſe des ſentimens. *Milton* brille ſurtout en ce point. Je ne dois pas omettre une conſideration à ſa loüange: Homere

& Virgile introduiſent des perſonnes dont les caracteres ſont communément connus parmi les hommes, & que l'on peut rencontrer dans l'hiſtoire, ou dans la converſation ordinaire. A l'égard de *Milton*, il eſt, pour ainſi dire, le créateur des caracteres qu'il a proportionnez à des ſujets pris hors des limites de la nature. * *Shakeſpear* montre plus la force de ſon genie dans la production de ſon *Calyban*, que dans ſon *Emporté*, ou dans *Jules Céſar* : l'un devoit être tiré de ſa propre imagination, au lieu que l'autre pouvoit être formé ſur l'uſage, ou ſur la connoiſſance du monde.

Homere avoit moins de peine à trouver des ſentimens propres à une aſſemblée de Generaux Grecs, que *Milton* n'en avoit à ſoûtenir ſon conſeil infernal par des caracteres convenables & variez. Les amours de Didon & d'Ænée ne ſont que des copies de ce qu'on voit arriver tous les jours. Adam & Eve, avant leur chûte, étoient une eſpece differente des hommes qui ſont deſcendus d'eux ; & il n'y avoit qu'un Poëte de la plus vaſte invention, & du jugement le plus exquis, qui pût remplir de circonſtances ſi juſtes leur con-

* C'eſt le Corneille des Anglois.

verſation & leur conduite dans l'état d'innocence.

Il ne ſuffit pas qu'un Poëme Epique ſoit rempli de naturel, il faut que le ſublime y domine : Virgile eſt en ce point fort inférieur à Homere : il n'a pas, à la verité, tant de penſées baſſes & vulgaires ; mais il n'en a pas non plus de ſi nobles & de ſi relevées ; & l'on peut dire que Virgile ne produit guéres de ſentimens grands & étonnans, que lorſqu'il eſt échauffé par l'Iliade : il charme & plaît univerſellement par la force de ſon genie : mais il ne nous éleve & ne nous tranſporte preſque jamais ſans employer quelques traits d'Homere.

Le ſublime eſt l'excellence & le principal talent de *Milton* : il s'en trouve parmi les modernes qui l'égalent dans chaque autre partie de la poëſie : mais dans la grandeur des ſentimens il triomphe ſur les Poëtes, tant anciens que modernes, ſi l'on en excepte le ſeul Homere. L'imagination humaine ne ſçauroit ſe porter à des idées plus hautes que celles qu'il a employées dans ſon premier, ſecond & ſixiéme Livre. Le ſeptiéme, où il décrit la Création du Monde, a des beautez ſi ſurprenantes : cependant il n'eſt pas ſi

propre à cauſer de l'émotion dans l'eſprit du Lecteur, ni ſi parfait, parce qu'il eſt moins rempli d'action. Que le Lecteur conſidere ce que Longin a obſervé ſur divers paſſages d'Homere, il trouvera dans ce ſçavant Critique des réflexions bien avantageuſes au Poëme de *Milton*.

Comme il y a deux ſortes de ſentimens, le naturel & le ſublime, que l'on doit employer dans le Poëme héroïque, il y a auſſi deux ſortes de façons de penſer, qu'il faut ſoigneuſement éviter. Je veux dire, en premier lieu, ce qui eſt affecté & peu naturel; & ſecondement, ce qui eſt bas & vulgaire. Quant à l'affectation, nous en trouvons fort peu d'exemples dans Virgile: il n'a aucune de ces pointes badines, ni de ces puérilités que l'on rencontre ſi ſouvent dans Ovide: nul de ces tours d'Epigrammes de Lucain; nul de ces ſentimens enflés qui ſont ſi frequens dans Stace & dans Claudien; nul de ces embelliſſemens étrangers du Taſſe: tout eſt juſte & naturel. Ses ſentimens montrent qu'il avoit une parfaite connoiſſance de la nature humaine, & de tout ce qui eſt le plus capable d'exciter les paſſions.

Je remarquerai dans la ſuite combien

M. Dryden, qui nous a donné la traduction de l'Æneïde, s'eſt éloigné de la façon de penſer de Virgile. Je ne me rapelle point qu'Homere tombe nulle part dans ces ſortes de fautes, qui ſont en effet les raffinemens des derniers ſiecles. Il faut convenir que *Milton*, a quelquefois Peché en ce point, comme je le montrerai plus amplement dans un autre diſcours; cependant ſi nous conſiderons que tous les Poëtes du ſiecle dans lequel il écrivit, étoient infectés de ce faux eſprit, il faut le loüer de ce qu'il ne s'y eſt pas livré davantage, & l'on doit lui paſſer de s'être quelquefois prêté au goût vicieux qui prévaut encore parmi tant d'écrivains.

Il n'eſt point de vrayes beautés ſans le naturel; mais dans le naturel il y a un écüeil à éviter, c'eſt le rampant. Homere par la ſimplicité de quelques ſentimens s'eſt expoſé aux railleries de ceux qui ont plus de delicateſſe que de grand dans l'eſprit; mais cette ſimplicité, comme je l'ay déja obſervé, étoit plûtôt la faute du tems que du Poëte.

Zoile parmi les anciens, & M. Perraut parmi les modernes, ont tourné en ridicule quelques-uns de ſes ſentimens: il

n'y a rien à redire de ce côté-là dans Virgile, & très-peu dans *Milton*.

Je donnerai seulement un exemple de ce défaut dans Homere; je lui comparerai ensuite un endroit de même nature dans Virgile & dans *Milton*. Les sentimens qui peuvent faire rire n'ont gueres de décence dans un Poëme heroïque, dont le but est d'exciter de plus nobles passions: on observe qu'Homere dans le portrait de Vulcain & de Therſite, dans son histoire de Mars & de Venus, dans le portrait d'Irus, & dans d'autres passages, est tombé dans le burlesque, & s'est écarté de cette gravité, qui semble essentielle à la magnificence du Poëme Epique. Je ne me rappelle dans l'Æneide qu'une seule plaisanterie qui excite à rire; c'est au cinquiéme Livre où il expose Monœtes jetté de son Bord, & se sechant sur un Rocher. Après tout, ce tableau est si bien placé, que les plus severes critiques ne sçauroient le condamner: il se trouve dans le Livre des jeux & des divertissemens, où il faut supposer que l'esprit du Lecteur est disposé à s'égayer. *Milton* ne s'est permis des badineries que dans le sixiéme Livre, où les Demons raillent les bons Anges sur le succès de leur nouvelle artillerie,

artillerie. Je regarde cet endroit comme un des plus défectueux de tout le Poëme.

N°. 285.

Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper, & ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas,
Aut dum vitat humum, nubes, & inania captet. Hor.

Après avoir parlé de la fable, des caracteres & des sentimens, il nous reste à considerer l'élocution. Comme les Sçavans sont fort partagez là dessus à l'égard de *Milton*, j'espere qu'on m'excusera si je parois me singulariser, & si je panche du côté de ceux qui jugent le plus avantageusement de l'Auteur.

Le stile d'un Poëme heroïque doit être clair & sublime, autrement il est défectueux. La clarté doit marcher avant tout. Un Lecteur de bon esprit negligera quelquefois une petite faute contre la Grammaire & la Syntaxe, quand il lui est im-

poſſible de ſe méprendre au ſens du Poëte: voici dans *Milton* un endroit de cette nature. Il dit en parlant de Satan, *Dieu & ſon Fils exceptés, il n'eſtimoit ni ne craignoit aucune creature*; voila encore ce qu'il dit de nos premiers Peres: *Adam le plus parfait des hommes, qui vinrent depuis au monde, Eve la plus belle de toutes ſes filles*: il eſt clair que dans le premier de ces paſſages, ſuivant la Syntaxe naturelle, les perſonnes Divines ſont repreſentées, comme des êtres créés, & que dans l'autre, Eve ſemble être une des filles d'Adam. Ces petites fautes, quand la penſée eſt grande & naturelle, ſont de celles que nous devons imputer avec Horace à une inadvertance pardonnable, ou à la foibleſſe de la nature humaine, qui ne peut faire attention à chaque minute, & donner la derniere main à toutes les circonſtances particulieres d'un ſi long ouvrage. Les anciens Critiques qui agiſſoient avec un eſprit de candeur, plûtôt que de pointillerie, ont inventé des figures pour couvrir ces petites fautes dans des Auteurs eſtimables par d'autres endroits.

S'il ne falloit s'attacher qu'à la clarté & à la netteté, le Poëte n'auroit uniquement qu'à exprimer ſes penſées de la maniere

la plus claire & la plus naturelle ; mais puiſqu'il arrive ſouvent que les phraſes les plus communes & les plus uſitées dans les converſations ordinaires, deviennent trop familieres à l'oreille, & contractent une ſorte de baſſeſſe en paſſant par la bouche du vulgaire, un Poëte doit ſe garder ſoigneuſement des façons triviales de parler. Ovide & Lucain ont pluſieurs diſtictions peu relevées; ils s'accommodent des premieres expreſſion qui ſe préſentent, ſans ſe donner la peine de chercher celles qui ſeroient non ſeulement naturelles, mais encore élevées & ſublimes. *Milton* a très-peu de ces ſortes de fautes.

Les grands Maîtres de de la compoſition ſçavent que pluſieurs phraſes élegantes ſont proſcrites pour un Poëte ou pour un Orateur, quand elles ont été ſalies par le vulgaire ; c'eſt pourquoi les Ouvrages que les Anciens ont écrits dans les langues mortes, ont un grand avantage ſur ceux des langues vivantes. S'il y avoit dans Virgile ou dans Homere quelques phraſes ou quelques expreſſions baſſes, elles ne choqueroient pas l'oreile des Lecteurs modernes les plus delicats, comme elles auroient fait celle d'un Grec

ou d'un Romain du tems passé, parce que nous ne les entendons jamais prononcer dans nos ruës ou dans les conversations ordinaires.

Il ne suffit donc pas que le stile d'un Poëme Epique soit clair, il doit encore être sublime: pour cela il faudroit s'éloigner du langage vulgaire. Le jugement d'un Poëte se découvre beaucoup, lorsqu'il évite les expressions triviales, sans tomber dans des manieres de parler empesées, & peu naturelles: il ne doit pas s'enfler par un faux sublime, en tâchant d'éviter l'autre extremité. Parmi les Grecs *Aschile* & *Sophocle* sont quelquefois coupables de ce défaut parmi les Latins *Claudien* & *Stace*, & parmi nos compatriotes * *Shakespear* & *Lye*. Dans ces Auteurs, l'affectation de grandeur souvent fait tort à la clarté du stile, comme dans plusieurs autres, l'envie de se rendre clair fait tort au sublime.

Aristote observe que les metaphores servent à élever le stile; mais il faut qu'elles ayent de la justesse; lorsqu'elles sont trop frequentes, elles jettent de l'obscurité dans un ouvrage: nôtre Auteur les employe rarement, quand les mots

* Auteurs tragiques Anglois.

propres peuvent exprimer auſſi vivement ſa penſée.

On peut encore s'aider quelquefois d'idiomes étrangers : Virgile eſt plein d'idiomes Grecs, que les Critiques appellent Helleniſmes ; Horace en a dans ſes Odes encore plus que Virgile. Il eſt inutile de parler des differens dialectes qu'Homere a mis en œuvre. *Milton*, conformément à la pratique des anciens Poëtes, & aux regles d'Ariſtote, à mêlé quantité de tours Latins, Grecs, & quelquefois Hebraïques dans ſon Poëme.

L'adjectif mis après le ſubſtantif, la tranſpoſition des mots, le changement de l'adjectif en ſubſtantif, contribuent à donner aux vers plus d'harmonie, & à les diſtinguer de la proſe.

La troiſiéme methode rapportée par Ariſtote, eſt plus du goût de la Langue Grecque que d'aucune autre. Homere en fournira pluſieurs exemples : je veux dire la liberté qu'il ſe donne d'étendre la phraſe par une addition de mots qui peuvent être inſerez ou omis, comme auſſi en allongeant ou en contractant certains mots par l'inſertion ou par l'omiſſion de certaines ſyllabes. *Milton* en fait quelquefois autant : il employe le mot *Eremite* au

lieu d'hermite, comme l'on dit d'ordinaire. Si vous observez la mesure de ses Vers, il a supprimé une syllable en divers mots; quelquefois de deux syllabes il n'en fait qu'une. Par-là il a donné une plus grande varieté à ses mesures. Dans les noms de personnes & de païs, comme Beelzebuth, Hesseçon, & dans plusieurs autres mots, il ne s'est point asservi à l'ortographe, ou bien il s'est servi de noms qui n'étoient pas les plus communs afin de s'écarter du langage vulgaire.

Il a encore employé plusieurs vieux mots qui rendent son Poëme plus venerable, en lui donnant un air d'antiquité.

Je dois pareillement observer qu'il y a dans *Milton* divers mots de fabrique; si le Lecteur s'en offense, je le renvoye à un discours de Plutarque, qui nous montre combien de fois Homere a pris la même liberté.

Avec ces secours, & par le choix des mots & des phrases les plus noblesque nôtre langue pouvoit fournir, *Milton* a porté nôtre langage à une plus grande élevation qu'aucun des poëtes Anglois ait jamais fait devant ou après lui, & il a égalé les Anciens par la sublimité du stile.

Je me suis plus étendu dans ces obser-

vation ſur le ſtile de *Milton*, parce que c'eſt en cela qu'il paroît le plus ſingulier. Ces remarques que j'ay faites ſur la pratique des autres Poëtes, avec mes obſervations tirées d'Ariſtote, diminueront peut-être la privation que quelques-uns ont contre ce Poëme. Après tout, je dois convenir que ſon ſtile, quoiqu'admirable en general, me paroît quelques fois dur & obſcurci par le frequent uſage de ces méthodes qu'Ariſtote a preſcrites pour l'élever.

Cette abondance de tours étrangers, comme Ariſtote les apelle, étoit d'autant plus convenable à *Milton*, que ſon Poëme eſt écrit en vers blancs : la rime, ſans aucun autre ſecours, ſe diſtingue de la proſe, & fait ſouvent paſſer une phraſe mediocre ; mais quand le vers n'eſt point ſoûtenu par la rime, la pompe du ſon, & l'énergie de l'expreſſion, ſont indiſpenſablement neceſſaires pour relever l'Ouvrage, & pour l'empêcher de tomber dans le proſaïque.

Ceux qui n'ont pas de goût, & qui ſont ſujet à tourner en ridicule un Poëte, quand il s'écarte des communes façons de s'exprimer, feroient bien de voir comment Ariſtote a traité un ancien Auteur,

nommé Euclide, pour ſes inſipides plaiſanteries ſur ce ſujet.

Si l'on conſidere les nombres de *Milton*, il a fait uſage de diverſes éliſions, qui ne ſont point ordinaires parmi les Poëtes Anglois: on peut l'obſerver dans le retranchement qu'il fait de la lettre *y*, quand elle précede une voyelle. Ces ſingularitez, & quelques autres dans la meſure de ſes vers, font une varieté agreable dans ſes nombres: ils ne fatigueront point l'oreille, comme auroit fait une meſure uniforme; c'eſt auſſi l'effet que le retour perpetuel de la rime ne manquera jamais de produire dans tout Poëme, dont la narration ſera un peu longue. Je finirai ces remarques ſur l'élocution du *Paradis Perdu*, en obſervant que *Milton* a plûtôt imité Homere que Virgile dans la longueur de ſes Periodes, dans la richeſſe de ſes phraſes, & dans l'enchaînement de ſes vers, qui enjambent preſque tous l'un ſur l'autre.

N°. 291.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.
Hor.

J'ay conſideré le Poëme de *Milton*, du côté de la fable, des caracteres, des ſentimens & de l'expreſſion, & j'ai montré qu'il excelle dans chacune de ſes parties, j'eſpere que quelques unes de mes découvertes pourront paroître nouvelles.

Pour s'aſſurer ſur ſon jugement, il faudroit avoir, non-ſeulement une connoiſſance des Critiques François & Italiens; mais auſſi des Anciens & des Modernes qui ont écrit dans les langues ſçavantes : il ſeroit encore bon de poſſeder les Poëtes Grecs & Latins, ſans quoi un homme s'imagine ſouvent entendre un Critique, quand réellement il ne comprend pas ſa penſée.

Il en eſt de la critique, comme de toutes les ſciences, & de toutes les ſpecula-

tions. Un homme qui a par devers soi des notions implicites, & qui a fait quelques observations sur les poëtes, trouvera dans les Ouvrages d'un bon Critique ses propres réflexions developées, & mises dans un ordre methodique, & peut-être alors, il sera frappé de plusieurs traits qui lui étoient échapés; au lieu qu'un homme qui n'a point ces lumieres, n'entend rien à ce qu'il lit; on lui donne le plus souvent une fausse interpretation.

Il ne suffit pas qu'un Lecteur qui s'érige en Juge ait parcouru les Auteurs dont j'ai parlé, il faut encore qu'il ait l'esprit droit & geometrique, autrement il donne dans une infinité de travers, & il se méprend sans cesse au vrai sens de celui qu'il voudroit réfuter; ou s'il lui arrive de l'entendre, il n'a pas le don d'exprimer ses pensées d'une maniere intelligible. Aristote qui étoit le meilleur Critique, étoit aussi un des meilleurs Logiciens du monde.

On pourra regarder l'Essai de M. * Locke, sur l'entendement humain, comme un Livre inutile pour un homme qui se destine à la critique; cependant il est certain qu'un Auteur qui n'a point

* Auteur Anglois.

l'art de faire la difference entre les mots & les choſes, & qui ne ſçait point ranger ſes penſées, ni les mettre dans leur vrai jour, tombera toûjours dans la confuſion & dans l'obſcurité. Je pourrai de plus obſerver qu'il n'y a point d'Auteur Grec ou Latin qui n'ait montré juſques dans le ſtile de ſes ouvrages de critique, qu'il poſſédoit toute l'élegance & toute la délicateſſe de ſa langue naturelle.

Il n'y a rien de plus abſurde que de vouloir decider des choſes que l'on n'entend pas; cependant pluſieurs de nos Ecrivains, qui ont tâché de ſe ſignaler par des Ouvrages de critique, ont non ſeulement negligé d'aprendre à regler leurs idées, mais ils découvrent évidemment par les phraſes dont ils ſe ſervent, & par leur maniere confuſe de penſer, qu'ils n'ont pas la moindre notion des arts & des ſciences : un petit nombre de regles generales, tirées des Auteurs François, avec un certain jargon, a quelquefois fait paſſer un ignorant & lourd Ecrivain, pour un Critique judicieux & formidable.

Un homme qui n'a ni goût ni ſcience ſe hazarde rarement à loüer un Ouvrage, à moins qu'il n'ait été auparavant reçû & approuvé du Public, & ſa critique roule

toûjours ſur de legeres fautes & ſur de petites erreurs. Il eſt ſi facile de réüſſir en cela, que tout Lecteur, même d'un genie mediocre, dès qu'il paroît un nouveau Poëme, ſe trouve aſſez d'eſprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers paſſages, & ſouvent fort à propos.

Un vrai critique s'arrête plûtôt ſur les beautez que ſur les défauts; il ſonge à découvrir le merite caché d'un Écrivain, & à communiquer au public les choſes qui meritent de l'eſtime. Les termes les plus choiſis & les plus beaux traits d'un Auteur, ſont ceux mêmes qui fort ſouvent paroiſſent hazardez & défectueux à un homme qui manque de goût, & ce ſont preſque toûjours ces endroits qu'un critique fâcheux & ſuperficiel attaque avec le plus d'aigreur. Ciceron obſerve qu'il eſt fort aiſé de cenſurer ou de relever ce qu'il appelle *verbum ardens*, ou, comme on pourroit le rendre en François, une expreſſion hardie, & qu'il eſt facile de la tourner en ridicule par une froide & maligne critique : un petit eſprit eſt également capable de condamner une beauté, & de faire grand bruit ſur une legere faute. Quoique ce procedé excite naturellement l'indignation d'un Lecteur ju-

dicieux, il ne laisse pas de faire impression sur l'esprit du Public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui est tourné en ridicule avec quelque esprit, est absurde.

De semblables plaisanteries montrent presque toûjours le peu de jugement de celui qui les fait pour indisposer le Lecteur, plûtôt que pour l'instruire; aussi exposent-elles souvent à la risée un bel endroit, comme un mauvais. Un Caustique reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent favori; & fort souvent il censure un passage, non pas parce qu'il est défectueux; mais parce qu'il lui fournit un bon mot. De là je conclus que la raillerie sied très-mal dans un Ouvrage de critique, où les plus grands Maîtres, anciens & modernes, ont toûjours pris un ton serieux & instructif.

Comme je me propose, dans le discours suivant, de montrer les défauts du *Paradis Perdu* de *Milton*, j'ai jugé à propos de faire ces remarques préliminaires, afin que le Lecteur sente ce qu'il m'en coûte pour entrer dans une telle discussion; aussi je me contenterai de marquer les fautes, sans chercher à les envenimer par le ridicule. Longin observe que les

productions d'un grand genie, même avec plusieurs fautes & plusieurs inadvertances, sont préferables aux Ouvrages d'un esprit inferieur, qui sont scrupuleusement exacts & conformes aux regles.

Je finirai mon discours par une histoire tirée de Boccalini; elle nous montre l'opinion que cet Auteur judicieux avoit de ces sortes de Censeurs.

Un fameux Critique, dit-il, ayant ramassé toutes les fautes d'un Poëte celebre, en fit present à Apollon : ce Dieu les reçût gracieusement, & résolut de recompenser l'Auteur d'une façon convenable, pour la peine qu'il avoit prise. Dans cette vûë, il mit devant lui un monceau de bled qui n'étoit point vanné; il lui ordonna ensuite de separer la paille d'avec le bled, & de la mettre à part : le Critique se mit à travailler avec beaucoup d'industrie & de plaisir, & après qu'il eût fait la separation, Apollon lui presenta la paille pour sa peine.

N°. 297.

Velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos. Hor.

Après ce que j'ai avancé dans mon dernier discours, j'entrerai en matiere sans une plus grande préface, & je remarquerai les diverses fautes qui se trouvent dans la fable, dans les caracteres, dans les sentimens & dans la diction du *Paradis Perdu* de *Milton*: j'espere que le Lecteur me pardonnera, si j'allegue en même-tems ce que l'on peut dire pour les excuser. La premiere que j'observerai dans la fable, c'est que le denoüement en est malheureux: la fable, suivant la division d'Aristote, est *simple* ou *implexe*: on la nomme simple quand il n'y a point de changement de fortune; implexe quand la fortune des principaux Acteurs change de mal en bien, ou de bien en mal. La fable implexe est estimée la plus parfaite, peut-être est-elle plus propre à émouvoir les passions, en ce qu'elle présente une plus grande varieté d'évenemens.

La fable eſt donc de deux eſpeces ; dans la premiere, le principal Acteur eſſuye une infinité de dangers & de traverſes, juſqu'à ce qu'il parvienne à l'honneur & à la proſperité, comme nous voyons dans l'hiſtoire d'Ulyſſe ; dans la ſeconde, le principal Acteur du Poëme tombe de quelque degré éminent d'honneur & de proſperité dans la miſere & dans la diſgrace ; ainſi nous voyons Adam & Eve, paſſant de l'état d'innocence & de la beatitude, à la plus abjecte condition du peché & de la miſere.

Les Tragedies des Anciens, qui ont eû le plus de ſuccès, & particulierement celle d'Oedipe, roulent ſur une action implexe. Le ſujet de cette Tragedie, ſi nous en croyons Ariſtote, eſt un des plus heureux qu'il y ait : je me ſuis attaché dans un diſcours précedent à montrer que la catastrophe malheureuſe d'une fable implexe eſt plus propre à toucher le Lecteur que la fable ſimple ; cependant pluſieurs excellentes piéces des Anciens & des Modernes ſont dreſſées ſur un plan contraire : il faut cependant convenir que cette fable implexe, la plus propre pour la Tragedie, eſt la moins bonne pour le Poëme Epique.

Milton ſemble avoir bien ſenti le défaut de ſon ſujet : il a tâché d'y remedier de pluſieurs façons, & particulierement par la mortification que le grand adverſaire du genre humain eſſuye à ſon retour parmi les eſprits infernaux ; il corrige encore ſon ſujet par la viſion, dans laquelle Adam, à la concluſion du Poëme, réconnoît ſa poſterité qui triomphe de ſon grand ennemi ; il eſt même rétabli dans un Paradis plus heureux que celui qu'il a perdu.

Il y a une autre objection à faire contre la fable de *Milton* : j'avoüe que cette objection eſt preſque la même que la précedente, mais elle eſt placée dans un jour different. On ſe plaindra que le Héros du *Paradis Perdu* eſt malheureux, & qu'il eſt trop inferieur à ſes ennemis ; c'eſt-ce qui fit dire à * *Dryden*, que le Diable étoit réellement le Héros de *Milton* : je croi avoir déja répondu là-deſſus. Le *Paradis Perdu* eſt un Poëme Epique ou narratif ; celui qui y cherche un Héros, ſonge à ce que *Milton* n'a jamais imaginé ; cependant s'il falloit trouver un Héros dans le Poëme, il ſe préſente dans le Meſſie : il porte un caractere d'heroïſme,

* Fameux Poëte Anglois.

ſoit dans l'action principale, ſoit dans les épiſodes les plus conſiderables. Le Paganiſme ne pouvoit fournir une action plus grande pour une fable, que celle de l'Iliade & de l'Æneïde; c'eſt pourquoi les Critiques profanes ont crû qu'il n'y avoit rien de convenable à un Poëme heroïque qu'une action de même nature. Je ne m'attacherai point à démontrer que le ſujet de *Milton* eſt encore plus ſublime; il ſuffit de faire voir que le *Paradis Perdu* a toute la grandeur du plan, toute la regularité du deſſein, & toutes les beautez que nous découvrons dans Homere & dans Virgile.

Milton a entre-laſſé dans le tiſſu de ſa fable quelques particularitez qui ne ſemblent pas avoir aſſez de probabilité pour un Poëme Epique; telles ſont les actions qu'il attribuë au Peché & à la Mort, la peinture du Limbe de vanité, & quelques endroits du ſecond Livre. De pareilles allegories tiennent plus de l'eſprit de * *Spenſer* & d'Ariſtote, que d'Homere & de Virgile.

Il a encore fait entrer trop de digreſſions dans ſon Poëme. Ariſtote obſerve judicieuſement que le Héros doit dero-

* Poëte Anglois.

ber le Poëte aux Lecteurs. En effet, l'on eſt bien plus touché d'entendre Ænée ou Achille, que Virgile ou Homere; outre que l'Auteur en ſe mettant à la place de ſes Héros, vient à s'élever juſqu'à la dignité de leurs ſentimens, & à la nobleſſe de leurs expreſſions. Ciceron nous dit, en parlant de ſon Dialogue de la Vieilleſſe, dans lequel Caton eſt le principal Acteur, qu'il fut ſurpris agréablement en le reliſant: & qu'il s'imagina que c'étoit Caton, & non lui-même, qui proferoit ſes penſées ſur ce ſujet.

Si le Lecteur vouloit prendre la peine d'examiner l'Iliade & l'Æneïde, il verroit avec étonnement que les Auteurs n'y tiennent preſque jamais la parole, & qu'ils laiſſent tout dire & tout faire à leurs perſonnages. *Milton* dans la diſpoſition generale de ſa fable, a très-bien obſervé cette grande regle: il nous vient à peine un tiers des mains du Poëte; le reſte eſt dit par Adam ou par Eve, ou par quelque bon ou quelque mauvais eſprit, qui eſt engagé à leur deſtruction ou a leur défenſe.

De ce qui a été ici obſervé, il s'enſuit que les digreſſions ne ſont point convenables dans un Poëme Epique. Si le Poëte dans le cours de ſa narration ne doit

parler que le moins qu'il eſt poſſible, il ne devroit jamais ſuſpendre la narration pour faire quelques réflexions de ſon chef : j'ai ſouvent obſervé avec une ſecrete admiration que la plus longue réflexion de l'Æneïde eſt l'endroit du dixiéme Livre, où Turnus ſe couvre des dépoüilles de Pallas, qu'il avoit tuée. Virgile ici interrompt ſon action pour faire la remarque ſuivante.

Neſcia mens hominũ fati, ſortiſque futuræ,
Et ſervare modum rebus ſublata ſecundis
Turno tempus erit magno cum optaverit emptum
Intactum Pallanta, & cum ſpolia iſte diemque
Oderit, &c.

Comme le grand évenement de l'Æneïde, & la mort de Turnus, qu'Ænée tua, parce qu'il le vit paré des dépoüilles de Pallas, roule ſur cet incident, Virgile s'écarte pour faire cette réflexion, ſans quoi une ſi petite circonſtance ſeroit peut-être échapée de l'eſprit du Lecteur. Lucain, Poëte ſans jugement, quitte ſouvent ſon ſujet pour des digreſſions inutiles, ou pour des écarts, comme Scaliger les appelle. S'il nous entretient des prodiges qui précederent la

guerre civile, il declame à cette occasion, & montre combien il est plus heureux pour l'homme de ne pas sentir avant le tems sa mauvaise fortune. La plainte de *Milton*, au sujet de sa privation de la vûë, son panegyrique sur le mariage, ses réflexions sur la nudité d'Eve & d'Adam, sur les repas des Anges, & divers passages de son Poëme, sont sujets à cette censure. Malgré cela, je dois convenir qu'il y a une si grande beauté dans ces digressions, que je ne voudrois pas qu'elles fussent retranchées.

J'ai déja parlé des caracteres de *Milton*, & je me suis declaré sur les personnages allegoriques qui y sont introduits.

Si nous examinons les sentimens; je croi qu'ils sont quelquefois défectueux par les raisons suivantes; il y en a de trop rafinez, & qui degenerent en pointes. Je crains que celui du premier Livre, où il parle des Pigmées, ne soit de cette derniere sorte, quand il les appelle la petite *Infanterie*, enlevée par les Gruës.

On doit aussi reprendre la frequente allusion aux fables payennes, qui ne conviennent pas certainement avec le sujet divin dont il traite. Je ne blâme point ces allusions où le Poëte les donne lui

même pour fabuleuſes, comme il fait en quelques endroits, mais ſeulement quand il les rapporte comme des veritez, & comme des choſes de fait. Les bornes de ma diſſertation ne me permettent pas d'en citer des exemples : le Lecteur les remarquera aiſément dans la lecture du Poëme.

Il peche encore aſſez ſouvent par une oſtentation inutile de ſcience : il eſt certain qu'Homere & Virgile poſſedoient toute l'érudition de leur tems : mais elle ne ſe produit dans leurs Ouvrages que d'une maniere indirecte & cachée. *Milton* ſemble jaloux de nous apprendre par ſes excurſions ſur le libre arbitre & ſur la prédeſtination, par un grand nombre de traits d'Hiſtoire, d'Aſtronomie, de Geographie, auſſi-bien que par les termes & par les phraſes dont il ſe ſert, qu'il étoit verſé dans les Arts & dans les Sciences.

En dernier lieu, ſi nous conſiderons la diction de ce grand Poëte, nous conviendrons, comme je l'ai déja inſinué, qu'elle eſt ſouvent trop recherchée, & quelquefois obſcurcie par des vieux mots, par des tranſpoſitions & par des idiomes étrangers, auſſi pluſieurs lui font

le même réproche que Seneque faiſoit au ſtile d'un grand Auteur : *riget ejus oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene.* Comme je ne puis en diſconvenir entierement, j'ai pris le parti d'en faire l'apologie dans un diſcours précedent : je pourrois ajoûter que les ſentimens & les idées de *Milton* ſont ſi ſublimes, qu'il lui eût été impoſſible de les exprimer ſans ces ſecours étrangers, nôtre Langue étoit inſuffiſante pour lui, elle ne répondroit pas à l'activité d'un genie qui lui fourniſſoit des imaginations ſi rélevées.

Un autre défaut de ſon ſtile, c'eſt qu'il affecte aſſez ſouvent des jeux de mot. Je ſçai que quelques uns des plus fameux Auteurs, parmi les Anciens, ont mis ces figures en uſage, & qu'Ariſtote leur a donné place dans ſa Rhetorique, parmi les beautez de cet Art : cette fauſſe élegance eſt en ſoi petite & badine ; ainſi elle eſt à preſent, comme je croi, generalement rejettée par ceux qui ſçavent écrire.

La derniere faute que j'obſerverai dans la diction de *Milton*, c'eſt le frequent uſage de ce que les ſçavans appellent mots *Techniques*, ou termes de l'art. Une des plus grandes beautez de la Poëſie,

c'eſt de rendre intelligibles les choſes difficiles, & d'expoſer ce qui eſt abſtrait de ſoi-même en des termes ſi clairs, qu'ils puiſſent être entendus par des Lecteurs ordinaires; d'ailleurs la ſcience d'un Poëte doit paroître plûtôt naturelle ou inſpirée, que tirée des Livres ou des Ecoles. M. Dryden dans ſa traduction de Virgile, s'eſt ſervi de quelques termes qui ne ſont entendus que ſur mer.

Milton employe le terme, *bas bord*, quand il parle du Bâtiment; il fait mention de Colomnes doriques, de Pilaſtres, de Corniches, de Friſe, d'Architraves, quand il traite des Corps celeſtes; vous y rencontrez l'Ecliptique, l'Eccentrique, la Trepidation, les Etoiles tombant du Zenith, les rayons qui dardent à plomb de l'Equateur: on pourroit ajoûter beaucoup d'autres exemples de même nature.

Dans mes diſcours ſuivans je donnerai un précis des beautez particulieres de *Milton*; il n'eſt pas poſſible de les embraſſer toutes en un ſeul chapitre.

No. 303.

Volet hæc ſub luce videri
Judicis argutum quæ non formidat
acumen. Hor.

J'ai vû dans les Ouvrages d'un Philoſophe moderne, une Carte des taches du Soleil. Mon dernier diſcours, qui roule ſur les fautes de *Milton*, peut-être conſideré comme une piéce de cette nature. En ſuivant cette alluſion, j'ajoûterai que dans les parties du corps lumineux, dont j'ai parlé, il y en a qui brillent avec plus d'éclat, & qui dardent une lumiere plus vive que les autres; ainſi, quoique j'aye déja fait voir en general que l'Ouvrage eſt infiniment beau, je vais maintenant remarquer les beautez qui m'ont le plus frappé.

Le commencement du Poëme eſt ſimple & naturel; en cela l'Auteur a ſuivi l'exemple d'Homere & le précepte d'Horace.

Son invocation pour un Ouvrage qui roule principalement ſur la Création du Monde, eſt adreſſée fort judicieuſement à la Muſe qui inſpira Moïſe dans ces Li-

vres, où nôtre Auteur a puisé son sujet, & au Saint Esprit qui coopere d'une façon singuliere à la premiere production de la nature. Après cet exorde, l'Auteur s'éleve comme par degrès; sa transition à la fable se présente tout naturellement.

L'évanoüissement où les Anges restent pendant neuf jours après leur chûte du Ciel, est une circonstance très-ingenieuse. La division de l'enfer en des mers de feu, & en une terre ferme, pareillement brûlante, & l'esperance bannie de ces regions infernales, marquent encore la fertilité de son imagination.

Les sentimens qu'on trouve dans le premier discours, & dans la description de Satan, qui est un des principaux Acteurs de ce Poëme, nous laissent une idée parfaite de cet esprit malin : son orgueil, son envie, sa vengeance, son obstination, son desespoir & son impenitence, sont entrelassez avec tout l'art possible. Son premier discours est une complication de toutes ces passions qui se decouvrent séparement dans la suite. Le caractere de ce grand ennemi du genre humain, est rempli de traits capables d'élever & d'effrayer en même tems l'esprit du Lecteur. Tels sont dans le Li-

re que nous examinons maintenant, la vivacité avec laquelle il revient le premier de l'évanoüissement general, sa posture sur le lac brûlant, la maniere dont il s'éleve pour en sortir, la description de son bouclier & de sa lance, & l'exclamation qu'il fait aux Demons appesantis & plongez dans la mer de feu.

Mais dans tout le Poëme il n'y a point d'endroit plus sublime que celui où il décrit la taille & la stature de Satan.

Ses sentimens répondent par tout à son caractere, & conviennent parfaitement à un être dont la nature est extremement haute & depravée : tel est l'endroit où il prend possession du lieu de tourmens.

Au milieu des impietez que cet esprit forcené profere, l'Auteur a pris soin de n'en faire entrer aucune qui ne soit remplie d'absurditez, & incapable de choquer un Lecteur religieux ; ses discours, comme le Poëte les represente lui même, ayant seulement l'apparence du merite, non la substance : il est pareillement introduit avec beaucoup d'art, avoüant malgré lui toute la puissance de son adversaire. Quelques fausses couleurs qu'il donne à la justice, à la misericorde

& aux autres attributs de l'être ſuprême, il reconnoît frequemment ſa force illimitée ; ſon orgueil induſtrieux à ſe flatter lui met devant les yeux la gloire de ſon ennemi, pour diminuer la honte de ſa défaite.

Je ne dois pas ici omettre cette belle circonſtance des pleurs qu'il répand à la vûë des Anges innombrables qui ſe trouvent envelopez dans ſon crime & dans ſa ruine.

Le catalogue des mauvais eſprits eſt plein d'érudition ; la deſcription qu'il fait des lieux où ils étoient adorez, en s'attachant, ſuivant l'uſage des anciens Poëtes, aux rivieres, qui ſont des termes invariables, ne contribuë pas peu à l'agrément de ces paſſages. L'auteur avoit, ſans doute, en vûë dans cet endroit le catalogue des Vaiſſeaux d'Homere, & la revûë des Guerriers de Virgile. Les caracteres de Moloch & de Belial préparent le Lecteur à ce qu'ils diſent & à ce qu'ils font dans le ſecond & ſixiéme Livre. Le portrait de Thamuz eſt agreablement romaneſque, & conforme à ce que nous liſons chez les Anciens, au ſujet de l'adoration qu'on rendoit à cette Idole.

Le Lecteur me pardonnera si j'insere ici un extrait de la Relation de l'ingenieux M. Mandrel, qui nous explique le culte de cette ancienne idole, & probablement l'origine d'une semblable superstition.

Nous vîmes à une belle & large Riviere, qui est, sans doute, l'ancien Fleuve Adonis, si fameux par les ceremonies idolâtres, & par les lamentations que l'on y faisoit en l'honneur d'Adonis. Nous eûmes le bonheur de voir ce qui peut-être a donné lieu à ce que Lucien dit de cette riviere; sçavoir, qu'en certaines saisons de l'année, sur tout au tems de la fête d'Adonis, son onde paroît teinte de sang. Les Payens attribuoient ce phenomene au ressentiment sympathique que cette riviere avoit de la mort d'Adonis, tué par un Sanglier dans les montagnes d'où elle tire sa source: nous vîmes arriver quelque chose d'approchant: l'eau étoit chargée d'un rouge surprenant; & comme nous l'observâmes dans nôtre voyage, cette couleur se conservoit assez avant dans la mer; ce qui provient sans doute d'une sorte de vermillon, ou d'une terre rouge que les grandes pluyes entraînent dans la rivie-

te, sans que le sang d'Adonis y ait la moindre part.

L'endroit du catalogue où *Milton* expose la faculté que les esprits ont de se transformer & de changer de dimensions, donne jour à divers incidens surprenans dans la suite du Poëme. A la fin du premier Livre, il y en a un qui est tout ensemble merveilleux & probable, parce qu'il a été preparé; aussi-tôt que le palais infernal est achevé, la multitude & la foule des esprits inferieurs se resserre dans un petit volume, afin qu'il y ait place dans cette salle pour une assemblée si nombreuse: mais le rafinement du Poëte est admirable; car bien que le vulgaire des esprits infernaux rapetisse alors leur forme, ceux du premier ordre conservent toûjours leur grandeur naturelle.

La peinture de Mammone, & la description de Pandœmonie, sont remplis de beautez.

Il y a divers autres traits dans le premier Livre d'un Poëtique admirable, & qui font bien voir le sublime genie de l'Auteur; comme la description de la stature d'Azazel, & de l'étendard infernal qu'il déploye; l'affreuse lumiere, au moyen de laquelle les mauvais esprits se

découvrent l'un l'autre dans le lieu de leurs tourmens ; les cris des Anges rangez en ordre de bataille ; la revûë que le Prince des tenebres fait de son armée infernale ; la lueur subite qui paroît au moment qu'ils tirent leurs épées ; la production subite de Pandœmonie ; les illuminations artificielles de cet endroit.

L'on trouvera aussi dans le premier Livre du *Paradis Perdu*, des comparaisons très-belles. Il est bon d'observer que quand *Milton* fait allusion aux choses ou aux personnes, il ne quitte jamais sa comparaison qu'il ne l'ait portée à quelque idée grande, & souvent étrangere au sujet qui l'a fait naître. La ressemblance ne dure peut-être pas plus d'une ligne ou deux, mais le Poëte s'étend sur cette corde, jusqu'à ce qu'il en ait tiré quelque noble image, ou quelque sentiment propre à échauffer l'esprit du Lecteur, & à l'entretenir d'une maniere sublime & convenable à la nature du Poëme heroïque. Ceux qui ont lû Virgile & Homere, ne pourront qu'être charmez des comparaisons de *Milton*. Je me suis plus étendu sur ce point, parce que les Lecteurs ignorans qui ont formé leur goût sur de chetives comparaisons, & sur de petites

pointes d'esprit si fort en vogue parmi nos Poëtes modernes, ne sçauroient goûter ces beautez qui sont d'une nature plus élevée; ainsi ils pourroient bien censurer les comparaisons de *Milton*, où ils ne voyent point une similitude parfaite. M. Perraut, qui étoit de ce caractere, a tâché de tourner en ridicule diverses comparaisons d'Homere, qu'il appelle comparaisons à longue queuë. Je finirai cet essai sur le premier Livre de *Milton* par la réponse de M. Boileau.

" Les comparaisons, dit-*il*, dans les » Odes & Poëmes Epiques, ne sont pas » seulement mises pour éclaircir & pour » orner le discours, mais pour amuser & » pour delasser l'esprit du Lecteur, en le » detachant de tems en tems du princi- » pal sujet, & le promenant sur d'autres » images agréables; c'est en cela qu'a » principalement excellé Homere, dont » non-seulement toutes les comparaisons, » mais tous les discours sont pleins d'i- » mages de la nature, si vrayes & si va- » riées, qu'étant toûjours le même, il » est neanmoins toûjours different, inf- » truisant sans cesse le Lecteur, & lui fai- » sant observer, dans les objets mêmes, » qu'il a tous les jours devant les yeux

des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y re- «
marquer : il ajoûte à ceci, comme une «
maxime univerſellement réconnuë, «
qu'il n'eſt point neceſſaire en matiere «
de Poëſie que les points de la compa- «
raiſon répondent ſi juſte les uns aux «
autres ; qu'il ſuffit d'un rapport gene- «
ral, & qu'une trop grande exactitude «
ſentiroit ſon Rheteur. »

Enfin, ſi nous examinons la conduite d'Homere, de Virgile & de *Milton*, nous trouvons que comme la fable principale eſt l'ame du Poëme, chacun des épiſodes eſt une courte fable qui ſert à donner une varieté agréable à leurs Ouvrages ; leurs comparaiſons ſont autant de courts épiſodes : on pourroit ajoûter que leurs metaphores ſont autant de courtes comparaiſons. Si le Lecteur conſidere dans ce point de vûë les comparaiſons du Soleil éclipſé, du ſommeil de Leviathan, des Abeilles en eſſain au tour de leurs ruches, de la danſe des Fées, que le premier Livre contient, il ſentira aiſément les beautez de tous ces paſſages.

N°. 309.

Di, quibus imperium est animarum, umbraque silentes,
Et Chaos, & Phlegeton, loca nocte silentia late;
Sit mihi fas audita loqui! sit numine vestro
Pandere res alta terra & caligine mersas. Virg.

J'ai déja observé en general que la conduite & les sentimens des Personnages que *Milton* introduit dans son Poëme, conviennent parfaitement à leurs caracteres respectifs: chaque circonstance de leurs discours & de leurs actions, est appropriée avec beaucoup d'art aux personnes qui parlent ou qui agissent. Comme le Poëte excelle dans le talent de soûtenir ces caracteres, je demanderai permission de considérer dans cette vûë divers passages du second Livre. Cette prééminence & cette fausse majesté que l'on attribuë au Prince des tenebres, est admirablement conservée dans le commencement de ce Livre:

l'ouverture & la conclûsion du conseil, la hardiesse avec laquelle Satan prend sur lui cette grande entreprise, dont la seule pensée faisoit trembler toute l'assemblée infernale, sa rencontre avec le phantôme hideux qui gardoit les portes de l'enfer, & qui se presente à lui dans toute sa terreur, caracterisent bien cet esprit orgueilleux & entreprenant, qui ne pouvoit se soûmettre même à la Toute-puissance.

La même hardiesse & la même intrepidité se découvrent dans diverses avantures de son voyage, à travers les regions de la matiere informe : elles se manifestent particulierement dans la maniere dont il s'adresse aux Puissances formidables qui dominoient dans l'Empire du chaos.

Le caractere de Moloch est plein de cette violence qui le distingue du reste des mauvais Anges : il est decrit dans le premier Livre comme soüillé du sang des Sacrifices humains, & comme se delectant à voir couler les larmes paternelles, & à entendre les cris des enfans. Dans le second Livre il est representé comme le plus furieux esprit qui eût combattu dans le Ciel. Si nous considerons la fi-

gure qu'il fait dans le ſixiéme Livre qui rapporte la bataille des Anges, nous trouverons qu'il conſerve toûjours ce caractere de rage & de fureur.

C'eſt lui qui ſe leve le premier dans l'Aſſemblée; il ſe declare d'une maniere bruſque pour la guerre; il paroît indigné contre ſes compagnons, de ce qu'ils perdent même tant de tems à deliberer là deſſus : tous ſes conſeils ſont emportez, hardis, deſeſperez; tel eſt celui de s'armer de leurs propres tortures, & de tourner leurs ſupplices contre celui qui les a condamnez.

L'ardeur avec laquelle il conſent à ſe voir aneanti, plûtôt que de vivre miſerable & couvert de honte, & la conſolation qu'il ſe propoſe en troublant la paix du Ciel, ſont des ſentimens dignes de cet eſprit implacable.

Belial eſt decrit dans le premier Livre, comme l'Idole de la débauche & de la luxure; dans le ſecond Livre il eſt caracteriſé ſur ce pied, comme timide & pareſſeux : il ne ſe diſtingue dans la bataille des Anges que par des expreſſions vaines & orgueilleuſes qu'il adreſſe à Satan, au ſujet de l'avantage imaginaire qu'ils ont ſur leur ennemi; voilà ce qui conſti-

tuë cet esprit immonde. Sa maniere d'opiner dans l'Assemblée infernale, répond toûjours à son caractere; il y découvre les frayeurs qu'il a d'une seconde bataille, l'horreur de l'aneantissement, & son attachement à la vie, quelque miserable qu'elle soit. Je n'ai pas besoin d'observer que le contraste de ce discours & du précedent sert à varier agréablement les opinions.

Le portrait de Mammone est si bien tiré dans le premier Livre, que le Poëte n'y ajoûte rien dans le second; nous avons appris ci-devant qu'il enseigna aux hommes à foüiller la terre pour y chercher l'Or & l'Argent, & qu'il fut l'Architecte de Pandœmonium, autrement du *Palais infernal*, où les mauvais esprits devoient s'assembler. Son discours dans ce Livre convient parfaitement à un caractere si depravé; cet Ange n'étoit occupé dans le Ciel que de la pompe exterieure, & de la gloire de cette place, & songeoit plus aux richesses du pavé celeste, qu'à la vision beatifique: il conclut que la possession de l'Or suffit pour rendre l'enfer supportable.

Beelzebut est regardé comme le second en dignité parmi les Demons; c'est

Le vol de Satan aux portes de l'enfer, eſt parfaitement touché.

J'ai déja declaré mon avis ſur l'Allegorie du Peché & de la Mort, qui eſt cependant un chef d'œuvre, pourvû qu'on ne la conſidere pas comme une partie du Poëme Epique. Satan enfante le Peché, & le Peché enfante la Mort; le mêlange inceſtueux du Peché & de la Mort fait naître ces monſtres & ces chiens d'enfer, qui de tems en tems rentrent dans les flancs de leur mere, & dechirent les entrailles de celle qui leur donna l'être: il peint par là les ſyndereſes d'une mauvaiſe conſcience, & ces affreuſes alarmes qu'une mort préſente porte dans le cœur des Réprouvez.

Il n'eſt pas neceſſaire de faire obſerver au Lecteur les raiſons d'interêt qui réüniſſent naturellement les trois Perſonnages de cette Allegorie, avec quelle juſteſſe le peché eſt commis aux portes de l'enfer, & pourquoi il eſt le ſeul capable d'ouvrir les portes qui conduiſent à ce lieu de tortures.

Les deſcriptions de cette Allegorie ſont énergiques & pleines d'idées ſublimes. La figure de la Mort, la Couronne Royale ſur ſa tête, la menace qu'elle

fait à Satan, ſon approche pour le combat, le cri qui accompagna ſa naiſſance, ſont des particularitez remarquables, & qui conviennent parfaitement à cette puiſſance terrible. Il eſt inutile d'obſerver la juſte filiation de ces perſonnages ſymboliques, que le peché fut produit à la revolte de Satan, que la Mort parut peu après qu'il eût été jetté dans l'enfer, & que les terreurs de la conſcience furent conçûës à la porte de ce lieu de tourmens. La deſcription & l'ouverture des portes eſt très-poëtique; tout y eſt frappé au vrai coin de *Milton*.

Dans le voyage de Satan, au travers du Chaos, l'Auteur parle de divers Perſonnages imaginaires qui habitent cet immenſe abîme de matiere. Ces idées peuvent être du goût de certains Lecteurs qui ne trouvent rien de bon dans un Poëte que ce qui eſt animé; pour moi, je préfere dans cette deſcription les endroits qui ont plus de vrai-ſemblance, & qui ſont dans la poſſibilité : telle eſt ſon élevation dans la fumée que vomit en haut le gouffre infernal; ſa chûte dans un nuage du nitre, & d'autres materiaux combuſtibles, qui venant à ſe dilater avec impetuoſité, le repouſſent en haut; ſon

élancement comme une pyramide de feu avec son passage laborieux à travers la confusion des élemens, que le Poëte appelle la Matrice de la nature, & peut être son tombeau, & dans le même genre de pensée.

Ces rayons lumineux qui de l'extremité de l'Univers percent jusques dans le Chaos, & la découverte de la terre que le Prince des tenébres aperçoit d'une distance prodigieuse suspenduë auprès de la Lune, presentent des idées nobles & poëtiques.

N°. 315.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit. Hor.

Horace conseille à un Poëte de bien mesurer ses forces; il paroît que *Milton* a parfaitement connu les siennes: son genie étoit fait pour le sublime; son sujet est aussi le plus noble qui pût entrer dans l'esprit humain: tout ce qu'il y a de grand dans la nature, le systême du monde intellectuel, le Chaos & la Création, le Ciel, la Terre & l'Enfer, joüent dans son Poëme.

Après avoir tracé dans le premier & dans le second Livre le Monde infernal, avec toutes ses horreurs, le fil de la fable conduit naturellement dans les Regions opposées ; je veux dire celles de la beatitude & de la gloire.

Si *Milton* paroît quelquefois descendre de son élevation ordinaire, c'est dans les endroits où il introduit les personnes Divines. On peut, à ce que je croi, observer que l'Auteur procede avec une espece de crainte & de tremblement, lorsqu'il fait parler le Tout-puissant : il n'ose alors donner un plein essor à son imagination, mais il prend le parti de se restraindre aux idées tirées des Livres des Theologiens les plus ortodoxes, & aux expressions de l'Ecriture Sainte. Les beautez que nous avons à chercher dans ces discours, ne sont pas d'une nature poëtique, ni si propres à remplir l'esprit de grands sentimens que de pensées de Religion. La beauté particuliere des discours du troisiéme Livre consiste dans cette brieveté & dans cette clarté, avec laquelle le Poëte a traité les plus grands Mysteres du Christianisme, & rangé dans un système regulier la conduite de la Providence par rapport à l'homme : il

a repreſenté avec énergie, & dans un jour plus fort que tout ce que j'ai trouvé dans aucun Hiſtorien, les dogmes abſtraits de la Prédeſtination, du libre Arbitre & de la Grace, comme auſſi les grands points de l'Incarnation & de la Redemption; circonſtances très-naturelles dans un Poëme qui traite de la chûte de l'homme. Comme ces points en eux mêmes ſont un peu ſecs pour le commun des lecteurs, l'on ne ſçauroit aſſez admirer le jour qu'il repand ſur des matieres ſi élevées, non plus que l'art avec lequel il y entremêle tous les ornemens poëtiques dont le ſujet eſt ſuſceptible. L'Univers expoſé aux yeux de la Providence, forme un tableau digne de la connoiſſance infinie de Dieu. Cette peinture eſt autant ſuperieure à la maniere dont Virgile a repreſenté Jupiter, que l'idée chrétienne de l'Etre ſuprême eſt plus raiſonnable & plus ſublime que celle des Payens: les objets particuliers ſur leſquels il lui fait jetter les yeux, ſont animez d'une façon très-vive & très-belle.

La marche de Satan vers les confins de la Création eſt très-bien repreſentée au commencement du diſcours de l'Eternel: les effets que ce diſcours produit

sur les esprits Bien-heureux & sur la personne Divine à qui il s'adresse, ne peuvent que remplir l'esprit du lecteur d'un sentiment secret de plaisir.

Je ne remarquerai point la beauté de l'endroit où l'armée des Anges paroît interdite. Je me dispenserai aussi de montrer combien le silence du Ciel convenoit en cette occasion : je rapporterois la conclusion de ce divin colloque, & l'Hymne des Esprits celestes, si les bornes de mon discours me le permettoient.

L'arrivée du Prince des Tenebres sur l'exterieur de cet Univers, qui se présentoit de loin comme un globe mediocre, mais qui lui sembla, quand il fut proche, une plaine immense, est noble & naturelle. Les espaces qu'il parcourt sur l'envelope du monde, entre la masse dont l'Univers fut produit, & cet amas informe de materiaux qui resterent toûjours dans le chaos & dans la confusion, presente à l'esprit un tableau extraordinaire. J'ai déja parlé du Limbe de Vanité, que le Poëte place sur la surface exterieure de cet Univers ; je vais m'étendre un peu sur cet article & sur d'autres allegories du poëme.

Aristote observe que la fable d'un

poëme Epique doit abonder en circonſtances probables & étonnantes, ou, comme les Critiques François s'énoncent, la fable doit être remplie de vrai-ſemblable & de merveilleux : cette regle eſt auſſi belle & auſſi juſte qu'aucune qui ſoit dans la poëtique d'Ariſtote.

Si la fable eſt ſeulement probable, elle ne differe en rien d'une veritable hiſtoire; ſi elle eſt ſeulement merveilleuſe, c'eſt un vrai roman; le point eſt de donner un air de vrai-ſemblance au merveilleux. La fable de *Milton* eſt un chef d'œuvre dans ce genre : la guerre du Ciel, la reprobation des Anges, l'état de l'innocence, la tentation du ſerpent, & la chute de l'homme, malgré le merveilleux, ſont non-ſeulement croyables, mais un point de foi.

L'on peut concilier le merveilleux avec le vrai-ſemblable, en introduiſant des Acteurs capables par la ſuperiorité de leur nature, d'effectuer le merveilleux qui n'eſt pas dans le cours ordinaire des choſes. Le Vaiſſeau d'Ulyſſe converti en Rocher, & la Flotte d'Ænée changée en Nymphes, ſe rapprochent de la vrai-ſemblance, dès que les Dieux s'en mêlent : par cet artifice Homere & Virgile

ont trouvé le ſecret de remplir leurs Poëmes d'évenemens ſurprenans, mais non pas impoſſibles, & c'eſt ce qui produit ſi frequemment dans l'eſprit du Lecteur le ſentiment le plus agréable, je veux dire l'admiration. Si l'Æneïde a quelque choſe de vieux dans ce genre, c'eſt au commencement du troiſiéme Livre, où le Mirte qu'Ænée arrache diſtile du ſang : pour faire paſſer ce fait, Polidore enveloppé dans l'arbre raconte que les Barbares, habitans du païs, l'ayant percé de leurs fléches & de leurs javelots, le bois qui reſta dans ſes playes prit racine, & donna naiſſance à cet arbre dont le ſang ſortoit. Cette hiſtoire ſemble avoir du merveilleux, & non de la vrai-ſemblance, parce qu'elle eſt attribuée au ſeul effet de la nature. Si nous examinons la fable de *Milton*, quoique nous la trouvions pleine d'incidens ſurprenans, ils ſont generalement convenables aux idées du Chriſtianiſme : tout s'y trouve, pour ainſi dire, temperé par une juſte meſure de probabilité. Je dois ſeulement excepter le Limbe de Vanité, avec ſon épiſode du peché & de la Mort, & quelques Perſonnages imaginaires du Chaos : ce ſont des deſcriptions de ſon-

ges & d'ombres, non de choſes ou de perſonnes. Je ſçai que pluſieurs Critiques regardent comme des allegories les hiſtoires de Circé, de polipheme, des Sirenes, & même toute l'Iliade & l'Odiſſée; mais quand cela ſeroit, ces poëmes ſont des fables, qui ſuivant les opinions alors courantes, auroient pû être priſes à la lettre, les perſonnages qui s'y trouvent introduits ſont d'une telle nature, qu'ils auroient pû faire tout ce qui leur eſt attribué, comme auſſi les circonſtances dans leſquelles ils ſont repreſentez, auroient pû être veritables & réelles. Cette apparence de probabilité eſt ſi eſſentielle à la poëſie, qu'Ariſtote obſerve, que les anciens Ecrivains, pour donner davantage à leur ſujet l'air de verité, ſe ſervoient des noms de ces grands hommes, qui avoient effectivement vêcu dans le monde, quoique la Tragedie roulât ſur des avantures qui ne leur étoient jamais arrivées. En un mot, l'allegorie d'un poëme Epique doit paroître vrai-ſemblable, non-ſeulement dans le ſens caché, mais encore dans le ſens litteral. L'hiſtoire doit être telle qu'un Lecteur ordinaire puiſſe s'y prêter, quelque verité naturelle, morale ou politique que les hommes

mes d'une plus grande penétration y puiſſent découvrir.

Satan, après avoir long-tems erré ſur la ſurface, ou ſur l'envelope exterieure de cet Univers, y découvre une ouverture, pour entretenir la communication entre le Ciel & les objets créez; c'eſt par là que les Anges ſe tranſportent dans ce bas monde, afin de s'acquitter de leurs meſſages auprès du genre humain. La pauſe que le Prince des Tenebres fait au bord de ce paſſage, ſon attention à contempler la face de la nature qui lui parut dans la fleur de ſa beauté, & la comparaiſon qui marche à la ſuite, rempliſſent l'eſprit du Lecteur d'idées auſſi nobles que ſurprenantes : il précipite ſes yeux, ou plûtôt ſa vûë intuitive dans ce vaſte creux de l'Univers : il parcourt les merveilles de cet immenſe amphiteâtre, qui eſt entre les deux poles du Ciel, & d'un coup d'œil il enviſage toute la circonference de la création.

Son vol entre les divers mondes qui brillent à ſes côtez, & la deſcription particuliere du Soleil, ſont de l'imagination la plus fertille; ſa taille, ſon diſcours, ſa transformation en Ange de lumiere, tout cela eſt touché avec une beauté ex-

quiſe. Le voyage qu'il fait faire au Demon vers cet Aſtre, qui, ſuivant l'opinion vulgaire, eſt la plus brillante partie de la Création, & l'Ange qu'il y place, ſont deux particularités remarquables, & d'autant mieux fondées, que les plus fameux Philoſophes ont prétendu que chaque ordre avoit ſon intelligence particuliere: L'Ecriture même nous dit qu'un Apôtre vit un pareil Ange dans le Soleil. La réponſe que cet Ange fait au Demon, ſans le connoître, eſt pleine de retenuë & de majeſté; l'endroit où il ſe repréſente, comme ayant aſſiſté à la Création, prépare le Lecteur à ce qui ſuit dans le ſeptiéme Livre.

Il lui montre la terre d'une maniere ſi diſtincte, que le Lecteur ſe tranſporte preſque dans l'éloignement pour la voir du lieu où il eſt.

Je ne dois pas finir mes reflexions ſur ce troiſiéme livre, ſans marquer cette célebre plainte de *Milton*, qui en fait le commencement, & qui certainement merite toutes les loüanges qu'on a pû lui donner; cependant comme je l'ay déja inſinué, elle peut être plûtot regardée comme un hors d'œuvre, que comme une partie du poëme, on peut dire

la même choſe de cette belle digreſſion ſur l'hypocriſie qui ſe trouve dans le même Livre.

N°. 321.

Nec ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto. Hor.

Ceux qui ſçavent combien il y a eû de volumes écrits ſur Homere & ſur Virgile, me pardonneront aiſément la longueur de mes diſcours ſur *Milton* Le *Paradis perdu* eſt regardé par les meilleurs juges comme la plus grande production de l'eſprit humain, ou dumoins comme le plus bel Ouvrage qui ait paru dans nôtre Langue; ainſi quoique j'aye tâché de donner dans mes ſix premiers eſſais une idée generale de ſes beautés & de ſes défauts, je me ſuis crû obligé d'en faire un ſur chaque livre en particulier. Il n'eſt pas neceſſaire d'avertir mon Lecteur qu'il y a dans ce grand Auteur, & ſur tout dans les deſcriptions de ſon Poëme, une infinité de beautés que je n'ai point relevée : mon intention eſt de remarquer ſeulement celles qui me paroiſſent les plus exquiſes, ou celles qui pourroient échaper.

Ceux qui ont lû quelques obſervations ſur l'Odiſſée, ſur l'Iliade, & ſur l'Æneïde, ſçavent fort bien que leurs Auteurs conviennent tous entr'eux des principales beautez de ces Poëmes; cependant chacun a découvert divers coups de maître qui étoient échapez aux autres; ainſi je ne doute point que tout Ecrivain qui traitera ce ſujet après moi, ne trouve dans *Milton* des beautez que je n'ai pas fait ſentir.

Comme les plus grands Maîtres en fait de critique different entr'eux ſur certains points du Poëme Epique, je ne me ſuis pas aſtraint ſcrupuleuſement aux regles que chacun d'eux a données: j'ai pris la liberté de me joindre tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & quelquefois de m'éloigner d'eux tous, quand j'ai crû que la raiſon l'exigeoit.

Nous pouvons diſtinguer en trois claſſes les beautez du quatriéme Livre. Dans la premiere je comprens les peintures de la vie tranquille que nous trouvons dans les deſcriptions d'Eden, du paradis, du berceau d'Adam, &c. La ſeconde renferme les machines, c'eſt-à-dire, les diſcours & la conduite des bons & des mauvais Anges. La derniere partie re-

garde la conduite d'Adam & d'Eve, qui ſont des principaux Acteurs du Poëme.

A l'égard de la deſcription du Paradis, *Milton* a ſuivi la regle d'Ariſtote, qui veut que l'on répande tous les ornemens de la diction ſur les endroits languiſſans & dépourvûs d'action ; auſſi le Lecteur peut-il obſerver que les expreſſions ſont plus fleuries & plus travaillées dans ces deſcriptions que dans les autres parties du Poëme. Je dois encore ajoûter que bien que ces peintures de jardins, de rivieres, de météores, & des parties inanimées de la nature, ſoient avec injuſtice cenſurées dans un Poëme heroïque quand elles ſont trop longues, la deſcription du Paradis auroit été manquée ſi le Poëte ne s'étoit pas un peu étendu là deſſus. C'eſt la ſcene où l'action principale ſe paſſe & nous avons par là une idée du bonheur dont nos premiers peres ſont déchus. Le plan qu'il nous en donne eſt très-beau : il eſt formé ſur le petit tableau qui ſe trouve dans la Sainte Ecriture. L'imagination abondante de *Milton* a verſé ſur ce lieu de béatitude & d'innocence une ſi prodigieuſe quantité d'agrémens, qu'on ne finiroit point, ſi on vouloit les remarquer tous en particulier.

Je ne dois pas quitter cet article, sans observer que l'on auroit peine à trouver dans le Poëme un seul discours d'Adam ou d'Eve, où les sentimens & les illusions n'eussent pas rapport à cette habitation délicieuse. Durant tout le cours de l'action le Lecteur se promene agréablement au milieu du Paradis, enfin les Critiques ont remarqué, que dans les Poëmes où il entre des Bergers, les pensées devroient toûjours avoir une teinture de bois, de champs & de rivieres. Nos premiers Peres ne perdent presque jamais de vûë leur heureuse habitation, dans ce qu'ils disent, ni dans ce qu'ils font: leurs pensées, si le Lecteur veut me permettre cette expression, se sentent toûjours du Paradis.

Nous avons à cette heure à considerer les machines du quatriéme Livre. A la vûë d'Eden Satan est rempli de sentimens differens de ceux qu'il avoit conçus dans les Enfers. La place lui inspire des pensées convenables : il reflechit sur l'heureuse condition dont il est déchu; il éclate par un discours où la verité arrache de sa bouche l'aveu de son ingratitude; mais après s'être accusé lui-même, il se confirme dans l'impenitence, & dans le dessein

qu'il a formé d'entrainer l'homme dans son crime & dans sa misere. Ce combat de passions est animé avec beaucoup d'art.

Le Prince des tenebres adresse au Soleil un discours plein de vivacité. Il se met ensuite en devoir d'étudier la situation de nos premiers Peres, & de découvrir comment il pourra les attaquer avec le plus d'avantage. Le saut qu'il fait par dessus les murailles du Paradis; la figure qu'il prend pour se percher sur l'arbre de vie qui étoit au milieu du jardin, & qui s'élevoit par dessus tous les autres arbres : sa descente parmi la troupe des animaux qui sont représentés si agréablement [illegible] autour d'Adam & d'Eve, & ses metamorphoses en differentes creatures, afin d'entendre la conversation de ce couple aimable; toutes ces circonstances, dis-je, donnent une agréable surprise au lecteur: elles servent encore à lier cette suite d'avantures dans lesquelles le Poëte engage ce grand artisan de malice.

L'idée qu'il a eûë de transformer Satan en vautour & de le placer sur l'arbre de vie, semble être une imitation de l'Iliade, où sont la figure d'un vautour

deux Divinitez ſe perchent ſur le ſommet d'un chêne.

L'on en pourroit dire autant de l'endroit où il le place à l'oreille d'Eve ſous la forme d'un crapaud. Le treſſaillement avec lequel il reprend ſa propre figure, ſaiſit le Lecteur tant par rapport à la deſcription litterale, qu'à la morale cachée ſous cette allegorie. Sa réponſe, quand il eſt découvert, & ſommé de rendre compte de ſon état, convient à l'orgueil & à l'intrepidité de ſon caractere.

La réprimande de Zephon eſt belle & touchante. LA fierté du Prince des Demons, lorſqu'il paroît devant Gabriël chef [illegible] bons Anges qui gardoient le Paradis, a tant de [illegible], qu'elle ne peut manquer de frapper le commun des Lecteurs. LE paſſage où Gabriël annonce de loin l'approche du nouveau captif, eſt touché avec une grande force, & une prodigieuſe vivacité d'imagination.

Le diſcours de Gabriël & de Satan, eſt ſoûtenu de ſentimens dignes de ces deux Chefs. L'endroit où Satan s'arme de force & d'audace quand il ſe prépare pour le combat, eſt veritablement ſublime, & l'emporte peût-être ſur la deſcription de la diſcorde celebrée par LONGIN,

ou sur celle de la Renommée dans Virgile. Ces deux Divinitez sont toutes deux representées les pieds fixez sur la terre, & la tête élevée dans le Ciel.

Je dois ici remarquer que *Milton* est par tout plein de traits, & quelquefois de passages traduits litteralement des plus grands Poëtes Grecs & Latins; mais je ne veux pas interrompre le fil de ces remarques, par des réflexions qui ne seroient d'aucun usage que pour les Sçavans.

La separation du combat entre Gabriel & Satan, par le moyen des balances d'or suspenduës dans le Ciel, est un rafinement sur la pensée d'Homere, qui nous dit que Jupiter pesa les destinées d'Hector & d'Achille avant qu'ils en vinssent aux mains. Le Lecteur peut voir tout le passage au vingt-deuxiéme Livre de l'Iliade.

Avant le combat qui doit décider du sort de Turnus & de celui d'Enée, Jupiter pese leurs destinées. Quoique *Milton* ait tiré cette belle idée de l'Iliade & de l'Æneïde, il ne l'insere pas ici comme un embelissement poëtique, mais il l'employe pour prolonger sa fable en separant les deux guerriers. Nous trouvons

TAYLOR INST. OXFORD

cette noble allegorie de la Sainte Ecriture, où il eſt dit d'un méchant Prince, quelques heures avant qu'il ſoit aſſaſſiné, & qu'il a été peſé dans la balance, & trouvé trop leger.

Je dois ici obſerver par rapport aux machines, que la deſcente d'Uriel ſur un rayon de lumiere, & l'artifice dont le Poëte ſe ſert pour le faire deſcendre & remonter à ce Soleil, eſt une gentilleſſe qu'on auroit pû admirer dans un Poëte d'une petite imagination, mais cette idée ſemble au deſſous du genie de *Milton*. La deſcription des Legions des Anges armés qui font leur ronde nocturne dans le Paradis, me frape d'avantage.

Son idée ſur les Cantiques des Anges que nos premiers Peres entendent ſouvent chanter pendant la nuit, eſt tout à la fois divine & amuſante.

Nous avons en dernier lieu à conſiderer la maniere dont il fait agir Adam & Eve dans le quatriéme livre : Le point de vûë où le Poëte les preſente à Satan, inſpire à cet Ange rebelle des mouvemens d'envie & de ſurpriſe.

Nos premiers Peres paroiſſent aſſis ſur un lit de fleurs, près d'une fontaine, entourés de divers animaux qui ſemblent leur rendre hommage.

Les discours de ces deux premiers Amans sont également pleins de passion & de sincerité. Les déclarations qu'ils se font l'un à l'autre sont très-vives, mais en même tems naturelles; en un mot ce sont les galanteries d'un paradis.

Le morceau où Eve raconte ses idées au moment de sa création, & la façon dont elle fut conduite à Adam, est un des plus beaux endroits de *Milton*, & peut-être ne cede-t-il pas à ce que les Poëtes ont de plus achevé. Il est travaillé avec tant d'art, qu'il plaira seurement au Lecteur le plus délicat, sans offenser le plus sévere.

Un Poëte inferieur en jugement & en invention, auroit trouvé de la difficulté à remplir ces situations de sentimens propres à l'état d'innocence : il n'auroit pû décrire la vivacité de l'amour sans affecterie, ou sans hyperbole; il auroit eû peine à faire dire à l'homme les choses les plus tendres sans sortir de la dignité qui lui étoit naturelle; & à les faire entendre à sa Femme sans blesser la modestie de son sexe. Enfin il auroit été fort embarassé à reprocher la sagesse de la beauté, & à faire concerter ensemble des perfections qui semblent se faire la guerre.

La converſation que nos premiers Peres ont à la fin de la journée, eſt pleine d'images gracieuſes, & de ſentimens convenables à leur état & à leurs caracteres. Le diſcours d'Eve en particulier fait connoître la douceur de ſon eſprit : les paroles & les penſées en ſont ſi naturelles, qu'il ne peut être ſuffiſamment admiré.

Je conclurai mes réflexions ſur ce Livre en obſervant la tranſition inimitable qui ſe trouve dans leur priere ; c'eſt une de ces beautez que Longin a relevées dans ſon vingt-troiſiéme chapitre.

N°. 327.

Major rerum mihi naſcitur ordo. Virg.

Nous avons vû dans le Livre précedent comment le Demon s'approcha d'Eve, afin de lui inſpirer dans le ſommeil des penſées de vanité, d'orgueil & d'ambition. L'Auteur qui prépare tous les évenemens avec un art infini, fonde ſur cette ſituation la premiere partie du cinquiéme livre. Adam à ſon reveil trouve Eve, encore endormie ; il découvre dans ſes

yeux quelque chose d'extraordinaire. La posture dans laquelle il la regande, est décrite avec une tendresse inexprimable, & le murmure dont il se sert pour l'éveiller, est le plus doux qui jamais ait été porté à l'oreille d'une personne que lon aime.

Dans les conversations d'Adam & d'Eve, *Milton* a eû souvent en vûë le Cantique des Cantiques. On voit dans ce livre saint l'esprit de la Poësie Orientale, & souvent beaucoup de rapport avec Homere, qui selon l'opinion la plus generale, étoit contemporain de Salomon. On ne sauroit douter que le Poëte n'ait imité deux passages du Cantique qui sont prononcez à une pareille occasion, & qui sont remplis de ses images agréables de la nature. *Voilà mon bien aimé qui me parle, & qui me dit, levez-vous: hatez vous ma bien aimée, ma colombe, mon unique beauté, & venez, car l'yver est déja passé, les pluyes se sont dissipées, & ont cessé entierement, Les fleurs paroissent sur nôtre terre: le tems de tailler la vigne est venu; la voix de la tourterelle est fait entendre dans nôtre terre: le figuier a commencé á pousser ses premieres figues, les vignes sont en fleur, & on sent la bonne odeur qui en sort: levez vous, ma bien aimée, mon unique beauté, & venez, . . .*

Venez mon bien aimé, allons à la campagne, levons nous de bon matin pour nous rendre à nos vignes, voyons si elles fleurissent, si la grappe tendre paroît, & si les grenades boutonnent. Ch. 2. v. 10. & ch. 7. v. 12.

La préference qu'il donne au jardin d'Eden sur cet autre où le sage Monarque folâtroit avec sa belle Egyptienne; montre que le Poëte avoit dans l'esprit cette scene délicieuse.

Le songe d'Eve est plein de ces vaines imaginations, meres de l'orgueil que le Demon tâchoit de lui inspirer. Les paroles qu'elle adresse en dormant à Adam, se sentent du même esprit.

Un Poëte sans jugement auroit toûjours fait tenir à Adam le même langage que celui ci : mais la flatterie & la fausseté ne sont pas du goût de l'Adam de *Milton*, d'ailleurs dans l'état d'innocence, Eve ne pouvoit se prêter à de pareils discours, hormis dans un songe qui étoit l'ouvrage du Démon, & qui ne tendoit qu'à soüiller son imagination.

Quoique ce songe prépare à la catastrophe du Poëme, les particularités en sont si bien envelopées, qu'elles ne précipitent point l'évenement du neuviéme

Livre, & si l'on y trouve du naturel, il est accompagné d'un certain dérangement qui est l'effet du sommeil. Adam, comme il convient à la superiorité de son caractere, & de la sagesse qu'il posséde, instruit Eve en cette rencontre, & il la console en même tems.

L'Hymne du matin est une imitation de l'un de ces Pseaumes, où dans un transport de gratitudes & d'adoration, le Psalmite invite non seulement les Anges, mais les parties les plus remarquables de la nature à se joindre à lui, pour exalter leur commun Auteur. Ces sortes d'invocations rempliſſent l'esprit de grandes idées des ouvrages de Dieu, & reveillent cette anthousiasme naturel à la devotion. Si on peut en tout tems inventer les parties inanimées de la nature à se joindre à nous pour celebrer la gloire de l'Eternel, cela convenoit encore mieux à nos premiers Peres qui avoient l'esprit tout occupé de la nouveauté de la création. Les differentes dispensations de la Providence envers le genre humain leur étoient inconnuës, & ils ignoroient divers sujets de loüanges qui peuvent aujourd'hui échauffer la devotion de leur posterité. Il seroit inutile de remarquer

la nobleſſe & la poëſie répandues dans tout cet Hymne, comme la ſainte réſolution qui le termine.

Le départ de Raphaël, & ſon vol à travers les chœurs des Anges eſt noblement imaginé. *Milton* remplit perpetuellement ſon Poëme de circonſtances merveilleuſes & étonnantes : c'eſt pour cela qu'il repreſente la porte du Ciel fabriquée de maniere qu'elle s'ouvrit d'elle-même aux aproches de l'Archange.

Le Poëte ici ſemble avoir eû en vûë deux ou trois paſſages du dix-huitiéme de l'Iliade, & ſur tout celui où Homere dit, en parlant de Vulcain, qu'il avoit fait vingt trepieds qui rouloient ſur des roües d'or : ces trepieds pouvoient ſe rendre d'eux-mêmes à l'aſſemblée des Dieux, & s'en retourner quand ils n'étoient plus neceſſaires. Scaliger a cenſuré très-ſevérement Homere ſur ce point : M. Dacier a tâché de le juſtifier ; je ne prétends point déterminer ſi le merveilleux en cet endroit d'Homere ne s'éloigne point trop du vrai-ſemblable. La ſtructure des portes de *Milton* n'eſt pas ſi extraordinaire que celle des trepieds ; mais je ſuis perſuadé qu'il n'en auroit pas fait mention, s'il n'y avoit été autoriſé par

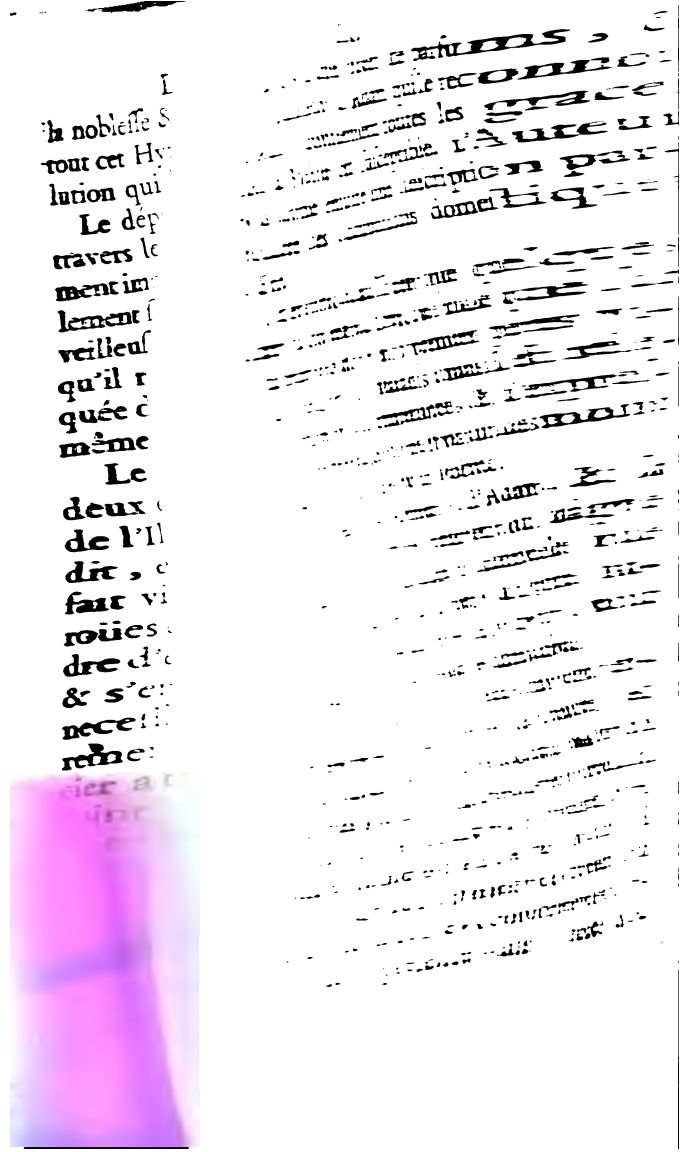
un

un passage de l'Ecriture, où il est dit des *roües* celestes qu'elles étoient animées, qu'elles se remuoient d'elles-mêmes, ou qu'elles s'arrêtoient comme les Cherubins qui les accompagnoient.

Dans le Livre suivant il décrit le Char du Messie avec des roües vivantes, conformément au plan de la vision d'Ezechiel. Je suis persuadé que le Pere le Bossu, & M. & Madame Dacier, qui justifioient tout ce que l'on reprend dans Homere par quelque chose de parallele dans la sainte Ecriture, n'auroient pas manqué, s'ils y eussent pensé, de comparer les trepieds de Vulcain avec les roües d'Ezechiel.

Plusieurs Poëtes François, Italiens & Anglois ont donné carriere à leur imagination pour peindre les Anges: *Milton* a mieux réüssi que tout ceux que j'ai lû, & ce qu'il nous dit est conforme aux idées que l'Ecriture nous en donne. Après nous avoir montré Raphaël dans son celeste plumage descendant sur la terre, le Poëte conclut sa description par une circonstance qui est tout à la fois neuve, & très-bien imaginée.

La reception que les Anges du paradis terreste font à Raphaël, sa marche



& mangeant des fruits du Para-
ision le jette naturellement sur
re dont les Anges se nourrissent.
oit conversé avec l'Homme sur
indifferens, il l'exhorte à l'o-
, & il passe naturellement à
des Anges maudits qui travail-
a ruine de nos premiers Peres.
ois suivi la méthode du Pere
qui suppose que l'action de l'Æ-
ommence au second Livre, jaurois
é le discours de Raphael comme
mmencement de l'action du *Paradis*
. Plusieurs raisons m'ont fait pren-
l'autre parti. Je pourrois aussi mon-
pourquoi j'ai consideré la prise de
oye comme une épisode conformément
l'intelligence commune de ce mot ;
is comme cette dissertation seroit en-
uyeuse, & peut être inutile à ceux
ui ont lû mon premier discours, je
m'étendrai pas là dessus. Il n'im-
rte quelle de ces notions soit la
nne ; l'unité de l'action de *Milton*
conservée, soit que nous consider-
ns la chute de l'homme dans son com-
ncement immediat comme procedant
lutions prises dans le conseil in.
soit que nous la rapportions

au moment de la premiere revolte dès Anges dans le Ciel. La cauſe que *Milton* attribuë à la rebellion, eſt fondée ſur des paſſages de la ſainte Ecriture, & ſur l'opinion de quelques grands Ecrivains. Le Poëte ne pouvoit prendre de meilleurs garants.

La révolte des Anges eſt décrite avec une grande force d'imagination, & avec une varieté admirable.

Homere en parlant des perſonnes, & des choſes nous dit, que dans le langage des Dieux, elles ont des noms differensde ceux que les hommes leur donnent. *Milton* l'aimité; il eſt encore appuyé de l'autorité de l'Ecriture : le perſonnage, d'Abdiel, qui ſeul de l'armée de Satan conſerva l'obéïſſance à ſon Créateur, nous fournit un bel exemple d'une ſingularité religieuſe. Le Seraphin fait éclater ſon zele par des ſentimens ſoutenus des expreſſions les plus vives. Son caractere déſigne ce mépris genereux & cette intrepidité qui accompagnent la vertu. L'Auteur ſans doute le propoſe pour modéle à ceux qui vivent dans un monde corrompu & dépravé.

No. 337.

Vocat in certamina Divos. Virg.

Nous allons entrer dans le ſixiéme Livre du *Paradis Perdu*, où le Poëte décrit la bataille des Anges. Dans divers paſſages des Livres précedens, il en a fait naître une grande attente; ainſi ſon Lecteur ſe trouve préparé à cette terrible guerre. Je ne me ſuis point arrêté dans mes obſervations ſur les premiers Livres à relever les endroits qui ont rapport à l'action de ce Livre.

Le Poëte ne parle jamais de cette bataille, qu'il ne préſente des images grandes, terribles & convenables au ſujet. Je ne ſçaurois m'empêcher de remarquer l'endroit du troiſiéme Livre, où la puiſſance qui préſide ſur le Chaos, tient la parole.

Il falloit une grande abondance d'invention, & une imagination très-forte, pour remplir cette bataille de circonſtances, qui puſſent élever & étonner l'eſprit du lecteur : il falloit en même tems un jugement très-fin, pour éviter tout ce qui eût pû paroître petit & trivial.

Ceux qui connoiſſent Homere, ſont ſurpris de trouver que ſes batailles s'animent de plus en plus juſqu'à la concluſion de l'Iliade: le combat des Anges de *Milton* a la même beauté. Il débute par des ſignes de colere qui conviennent à la Toute-puiſſance courroucée. La premiere mêlée eſt ſous une voûte de feu formée par une volée de dards brûlans, & de fléches innombrables. La ſeconde attaque eſt encore plus terrible: elle eſt remplie de tonneres artificiels qui ſemblent rendre la victoire douteuſe; ils produiſent même une eſpece de conſternation parmi les bons Anges. L'enlevement des montagnes & des promontoires ſe voit enſuite. Enfin le Meſſie vient dans une plénitude de majeſté & de terreur. La pompe de ſon apparition au milieu du rugiſſement de ſes tonnerres, du feu, de ſes éclairs, & du bruit des roües de ſon char, eſt décrite avec toute la vivacité poſſible.

Il n'y a rien dans la mêlée du premier & du dernier jour qui ne paroiſſe naturel & convenable aux idées que la plûpart des Lecteurs ſe formeroient d'un combat entre deux armées de puiſſances ſpirituelles.

Ces descriptions pourront paroître extraordinaires à ceux qui n'y auront point été préparez par la lecture des anciens Poëtes, & d'Homere en particulier. L'idée d'attribuer le premier usage de l'artillerie aux Anges rebelles, est certainement très-hardie. Une si pernicieuse invention étoit digne de sortir de l'esprit de cet être, qui affecte en tout la majesté de son Créateur. Cet artifice étoit le seul moyen qu'il pût mettre en œuvre pour imiter ces tonnerres, qui dans toute la poësie, tant sacrée que profane, sont nommez les armes du Tout-puissant. L'enlevement des montagnes n'étoit pas une pensée moins hardie que la premiere. Nous sommes en quelque façon disposez à cet incident par les relations que les anciens Poëtes nous ont laissez de la guerre des Géans; ce qui a encore autorisé le Poëte à se servir de cette circonstance.

Plusieurs Sçavans soûtiennent que la Fable de la guerre des Géans, qui fait tant de bruit dans l'antiquité, & qui a donné naissance à la plus sublime description des ouvrages d'Hesiode, étoit une allégorie fondée sur la tradition du combat entre les bons & les mauvais Anges.

Il ne seroit peut-être pas hors de propos de considerer avec quel jugement *Milton* a évité tout ce qu'il y a de bas & de trivial dans les descriptions des poëtes Grecs & Latins, comment il a en même temps embelli tout ce qu'il a trouvé de grand dans leurs ouvrages. Homere dans un passage que Longin a celebré pour sa sublimité, & que Virgile & Ovide ont imité, nous dit que les Géans jetterent Ossa sur Olimpe, & Pelion sur Ossa. Il ajoute à Pelion l'épithete de *Einosiphillon*, pour le relever encore en presentant à l'imagination des Lecteurs tout ces bois qui croissent d'ordinaire sur les montagnes il a aussi choisi avec beaucoup d'art ces trois monts si connus des Grecs : la scéne de *Milton* ne lui premettoit pas de mettre en usage cette derniere beauté. Claudien dans son fragment sur la guerre des Géans, nous a bien marqué cette imagination effrenée qui lui étoit naturelle : il nous dit que les Géans arracherent des isles entieres par les racines, & qu'ils les lancerent contre les Dieux. Il nous en décrit un en particulier, prenant dans ses bras l'isle de Lenmos, & la fondant vers le Ciel avec toute la boutique de Vulcain. Un autre arrache le

Mont

Mont Ida avec la riviere Enipée qui descend de cette montagne; mais le Poëte non content de le décrire avec cette charge sur les épaules, nous dit que le fleuve couloit de son dos pendant qu'il tenoit la montagne. Tout Lecteur judicieux sent que de telles idées approchent plus du burlesque que du sublime: elles procedent d'une imagination déreglée, & elles divertissent plûtôt l'esprit qu'elles ne l'étonnent. *Milton* a pris tout le sublime des Anciens, & il en compose de magnifiques images.

Nous avons dans sa description toute la majesté d'Homere, enrichie de l'imagination de Claudien sans ses puerilitez.

Il n'est pas necessaire de faire observer la situation des mauvais Anges, quand ils virent les promontoires fondre sur leurs têtes d'une si terrible maniere, ni les beautez infinies de ce Livre: elles sont si remarquables, qu'elles ne sçauroient échapper au Lecteur le plus ordinaire.

Il y a en effet tant de traits merveilleux de poësie dans ce Livre, & une si grande varieté d'idées sublimes, qu'il seroit impossible de les faire entrer dans ce discours: d'ailleurs je trouve que Milord Roscommon les a inserées pour la plû-

part dans ſon Eſſai ſur la Poëſie.

Malgré la ſublimité du génie de *Milton*, il s'eſt aidé dans ce Livre de tout ce qu'il a pû emprunter des anciens Poëtes. L'épeé de Michel qui fait un ſi grand carnage parmi les mauvais Anges, ſortoit de l'Arſenal de Dieu.

Virgile nous dit que l'épée d'Ænée qui lui avoit été donnée par une Divinité, mit en piéces l'épées de Turnus, qui venoit d'une forge mortelle. La morale de cet endroit eſt divine. Cette épée allégorique, entre les mains d'un favori du Ciel, s'accorde avec l'ancienne façon de penſer des Orientaux.

Homere a emploïé cette idée; & nous trouvons au Livre des Machabées, que le Heros qui avoit combattu avec tant de gloire & de ſuccès à la tête du Peuple choiſi, reçut en ſonge une épée de la main du Prophete Jeremie. La bleſſure de Satan eſt une imitation d'Homere, qui nous dit qu'après que Diomede eût bleſſé Mars & Venus, il ſortit de leurs playes un ſang très pur qui ne provenoit pas des viandes mortelles, & que les bleſſures de ces ſubſtances revêtuës de l'immortalité furent bientôt refermées & gueries, quoique la douleur fût très vive.

Je ne doute pas que *Milton* dans la deſcripiton de Moloch en fuite, & rugiſſant de la bleſſure qu'il avoit reçûë, n'eût en vûë l'Iliade. Mars après avoir été bleſſé ſe retire du combat, & pouſſe un cri plus terrible que celui d'une armée quand elle commence la charge. Homere ajoute qu'au cri du Dieu des combats, les Grecs & les Troyens qui étoient engagés dans une bataille générale, furent ſaiſis d'effroi. *Milton* a conſervé toute l'horreur de cet endroit, ſans donner dans le même ridicule.

Il s'eſt encore ſervi utilement de pluſieurs grandes images de l'Ecriture. Le Char du Meſſie eſt d'aprés la viſion d'Ezechiel, qui tient beaucoup du Poëtique d'Homere, comme l'obſerve Grotius.

L'endroit où l'Eternel envoye ſon fils pour confondre l'armée des Anges rebelles, eſt imité d'un ſublime paſſage des Pſeaumes.

Le Lecteur découvrira aiſément pluſieurs autres traits de même nature.

Avant que de faire venir les Anges aux mains, *Milton* s'eſt ſans doute échauffé l'imagination par la lecture du combat des Dieux dans l'Iliade. Homere nous donne un ſpectacle d'hommes, de Heros

& de Dieux engagez dans la mêlée. Mars anime les deux armées qui combattent ; il éleve sa voix, de maniere qu'il est entendu distinctement au milieu des cris & de la confusion du combat. Jupiter tonne sur leur tête ; Neptune éleve une si furieuse tempête, que le champ de bataille & les sommets des montagnes tremblent au tour des Combattans. Le Poëte nous dit que Pluton lui-même, dont l'habitation étoit au centre de la terre, se jetta hors de son Trône.

Le Poëte Grec décrit ensuite Vulcain allumant un brasier ardent contre le fleuve Xante, & Minerve jettant un rocher sur Mars, qui couvrit, nous dit-il, sept arpens dans sa chûte.

Homere fait entrer dans sa bataille des Dieux tout ce qu'il y a de grand & de terrible dans la nature ; *Milton* a rempli d'horreur le combat des Anges. Les cris des armées, le bruit des chariots d'airain, les rochers, & les monts frondez par les airs, le tremblement de terre, le feu, le tonnerre, tout cela est mis en jeu pour élever l'imagination du Lecteur, & pour lui donner une idée convenable d'une si grande action. Avec quel art le Poëte n'a-t'il pas representé le corps de

la terre, tremblant même avant qu'elle fût créée?

Quelle juſteſſe & quelle ſublimité ne trouve-t'on point auſſi dans l'endroit où il ébranle ſous les roües du Char du Meſſie le Ciel entier, hormis le Trône de Dieu?

Quoique le Meſſie paroiſſe revêtu de terreur & de majeſté, le Poëte a trouvé le moyen d'en faire concevoir à ſon Lecteur une idée encore plus grande que ce qu'il peut exprimer.

En un mot, le grand génie de *Milton*, ſoûtenu d'une érudition profonde, s'éleve dans ce Livre à la ſublimité de ſon ſujet. Comme il connoiſſoit à fond ce qui étoit capable de toucher l'eſprit, il ſçavoit qu'il étoit neceſſaire de donner de tems en tems au Lecteur certains repos & certains délaſſemens. Il a entre-mêlé avec beaucoup d'art quantité de diſcours, de réflexions, de comparaiſons, & d'autres amuſemens ſemblables pour égayer la narration, & pour ſoulager l'attention du Lecteur, afin qu'il pût toûjours ſuivre ſa grande action, & qu'il eût par ce contraſte d'idées un goût plus vif des plus beaux endroits de ſa deſcription.

N°. 339.

vt hi: exordia primis.
Omnia, & ipſe tener mundi concreverit orbis.
Tum durare ſolum, & diſcludere Nerea ponto.
Cœperit, & rerum paulatim ſumere formas Virg.

Longin avance qu'il peut y avoir une élevation de ſentimens dans de certains morceaux où il n'y a point de paſſion. Pour juſtifier ſon opinion, il rapporte des exemples tirés des anciens Auteurs. Le pathétique, comme il l'obſerve, peut animer le ſublime, & le rendre plus touchant; mais il n'y eſt point eſſentiel: c'eſt pourquoi, dit il, nous trouvons fort ſouvent que ceux qui ſçavent le mieux exciter les paſſions, n'ont pas le talent d'écrire d'une maniere grande & ſublime, & ainſi du contraire. *Milton* nous a fait voir ſa capacité dans ces deux genres. Le ſeptiéme Livre où nous entrons, eſt un exemple de ce ſublime dénué de paſſion. L'Auteur paraît dans une eſpece de ma-

jetté calme & composée : quoique les sentimens ne donnent pas une si grande émotion que ceux du Livre précédent, ils ne laissent pas d'être magnifiques. Le sixieme Livre, comme une mer agitée, represente la grandeur au milieu de la confusion. Le septiéme touche l'imagination comme d'une mer calme, & remplit agréablement l'esprit du Lecteur, sans y rien produire de semblable au tumulte & à l'agitation.

Entr'autres regles qu'il donne pour réüssir dans cette sorte de sublime, Longin recommande à son Lecteur l'imitation des Auteurs les plus célebres : il lui conseille sur tout de considerer, s'il écrit sur un sujet poëtique, comment Homere auroit parlé dans la même occasion; par ce moyen un grand genie saisit l'esprit d'un autre sans le copier servilement. Il y a dans Virgile mille passages brillans où Homere, pour ainsi dire, a mis le feu.

Milton, quoique la force de son génie fût capable de produire un Ouvrage parfait, a sans doute élevé ses idées par cette imitation que Longin a recommandée.

Dans le Livre qui traite de l'Ouvrage des six jours, le Poëte n'a reçû que peu de secours des Auteurs profanes, à qui

les merveilles de la création étoient inconnuës ; mais il s'eſt aidé de pluſieurs traits poëtiques de la ſainte Ecriture. Le ſçavant Auteur dont j'ai parlé, quoique Payen, a obſervé la maniere ſublime dont le Legiſlateur des Juifs a décrit la création au premier Livre de la Geneſe. Tous les endroits de l'Ecriture ſainte où il eſt parlé de ce grand évenement, ſont pleins de la même majeſté. *Milton* a montré ſon jugement d'une maniere remarquable, en faiſant uſage de ce qui convenoit à ſon Poëme, & en modifiant ces tours de poëſie Orientaux, qui étoient deſtinez pour des Lecteurs dont l'imagination étoit montée ſur un ton plus haut, que dans les climats plus froids.

Le diſcours où Adam prie l'Ange de l'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé dans les regions de la nature avant ſa création, eſt plein de grandeur & de majeſté. L'endroit où il dit qu'il lui reſte aſſez de jour pour traiter un pareil ſujet, eſt exquis dans ſon genre.

Le conſeil que l'Ange donne à nos premiers Peres, de chercher modeſtement à s'inſtruire, & les raiſons qu'il rend de la création du monde, ont une grande juſteſſe & une grande beauté. Le

Messie par lequel, comme nous l'apprenons dans l'Ecriture, le monde fut créé, s'avance avec la puissance de son Pere entouré d'une armée d'Anges, & revêtu de toute la majesté qui lui convient en commençant un Ouvrage, qui suivant nos idées, paroît l'effort de la Toute-puissance. Quelle belle description nôtre Auteur n'a-t'il pas formée sur ce passage d'un des Prophetes ? « Je voyois quatre chariots qui sortoient d'entre deux montagnes, & ces montagnes étoient des « montagnes d'airain. »

J'ai déja parlé de ces chars de Dieu, & de ces portes du Ciel : j'ajoûterai seulement ici qu'Homere nous represente les celestes battans comme s'ouvrant d'eux-mêmes ; mais il renverse ensuite cette idée, en nous disant que les heures, quand il faut ouvrir ou refermer ces portes d'éternelle durée, écartent ou rapprochent sans peine ce nuage épais qui leur sert de barriere.

Je ne connois rien de plus sublime que la description où le Messie, à la tête de ses Anges, jette les yeux dans le chaos, calme sa confusion, s'avance dans son sein, & trace la circonference de la création.

L'idée des compas d'or eſt dans l'eſprit d'Homere, & fait une très noble particularité de cette deſcription merveilleuſe. Quand Homere parle des Dieux, il leur attribuë avec la même grandeur d'imagination diverſes armes. Que le lecteur parcoure ſeulement la deſcription de l'Ægide, ou du bouclier de Minerve dans le cinquiéme Livre de l'Iliade, celle de la lance qui renverſoit des eſcadrons entiers, & de ſon caſque aſſés grand pour couvrir une armée compoſée des troupes de cent Villes. Le Compas d'or paroît un inſtrument très naturel dans la main de celui que Platon appelle le Divin Géometre. La Poëſie ſe plaît à renfermer les idées abſtraites ſous des allégories, & des images ſenſibles. Nous trouvons la création traitée dans ce goût par un des Prophétes qui nous repreſente le Toutpuiſſant Architecte, meſurant les eaux dans le creux de ſa main, & les Cieux de ſa paume. C'eſt lui, dit il, qui réduit la pouſſiere de la terre dans les céleſtes boiſſeaux, qui peſe les montagnes, & qui met les collines dans la balance. Un autre décrivant l'Etre ſuprême, occupé à ce grand ouvrage de la création, l'offre à nos yeux, jettant les fondemens

de la terre & tendant sur elle une ligne droite ; & dans un autre endroit il nous propose l'Eternel ornant les Cieux, faisant reposer le pole du Septentrion sur le vuide, & suspendant la terre sur le néant.

Les beautés des descriptions de ce Livre sont si nombreuses, qu'il est impossible de les détailler dans ce discours ; le Poëte y a employé toute l'énergie de sa Langue. Les diverses scenes de la Création se présentent l'une après l'autre ; de sorte que le Lecteur se croit présent à cet Ouvrage merveilleux, & qu'il tient, pour ainsi dire, sa place parmi les Chœurs des Anges, qui en sont les Spectateurs : il y a une beauté infinie dans la conclusion du premier jour.

On trouve la même élevation de pensées dans le troisiéme jour, quand les Montagnes furent produites, & que les Vallons furent formés.

Nous voyons aussi sortir de la Terre le Monde Vegetable : la rélation de ce jour est remplie de toutes les graces que les autres Poëtes ont répanduës sur leurs descriptions du Printems, & elle offre à l'imagination du Lecteur differentes scenes qui charment & surprennent tout ensemble.

Les divers ornemens des Cieux brillent au quatriéme jour.

On s'etonneroit de voir comment le Poëte a pû être assez concis dans sa description de l'Ouvrage des six jours, pour les comprendre dans les bornes d'un épisone, & comment il a cependant rapporté toutes les particularitez capables d'en donner une idée vive. Ceci est encore plus remarquable dans son recit du cinq & du sixiéme jour, où il nous a mis sous les yeux la création des Animaux, depuis le reptile jusqu'à l'Elephant. Le Lion est le Roi des Animaux terrestres; Leviathan ou la Baleine fait la surprise de la Mer. Ainsi l'Auteur s'est appliqué avec beaucoup de jugement à les decrire. Le sixiéme jour se termine par la création de l'Homme, sur quoi l'Ange prend occasion, comme aprés le recit de la bataille Celeste, de faire ressouvenir Adam de son obéïssance, qui étoit le principal but de cette visite.

Le Poëte represente ensuite le Messie retournant aux Cieux, & considerant son admirable Ouvrage. Il y a beaucoup de sublime dans cette partie du Poëme, où l'Auteur decrit les circonstances admirables de ce grand periode de tems.

Telles ſont la perfection du Ciel & de la Terre, le triomphe du Meſſie montant à travers les portes éternelles; le plaiſir qu'il prend quand il jette les yeux en bas ſur cette nouvelle création; la joye que chaque partie de la nature ſemble reſſentir de ſon exiſtence; les Hymnes que les Etoiles du matin chanterent enſemble, & les acclamations que les Fils de Dieu firent en ſon honneur.

Je ne ſçaurois conclure ce Livre ſur la Création, ſans parler d'un poëme qui a depuis peu paru ſous ce titre. L'Ouvrage eſt rempli de pareils ſentimens, & merite d'être regardé comme une des plus belles productions de la Poëſie Angloiſe. Le Lecteur verra avec un plaiſir ſenſible les plus profonds myſteres de la Philoſophie, animez de tous les charmes de la poëſie, & traitez avec autant de raiſon que d'imagination. L'Auteur nous a montré ce deſſein dans tous les Ouvrages de la nature, qui nous conduiſent à la connoiſſance du premier principe. Enfin il a mis dans un jour éclatant cette ſageſſe incomprehenſible que le fils de Sirach a ſi noblement attribuée à l'Etre ſuprême dans la formation du Monde, en nous diſant, *Eccleſ.*

v. l. c. 9 qu'il la créa, qu'il la vit, qu'il la nombra, & qu'il la répandit ſus tous ſes Ouvrages.

N°. 345.

Sanctius his animal, mentiſque capacius altæ.
Deerat adhuc, & quod dominari cætera poſſet.
Natus homo eſt. Ovid Metam.

La peinture que fait Raphaël de la bataille des Anges, & l'hiſtoire de la Création du Monde, ont toutes les qualités requiſes dans un épiſode : elles tiennent toutes deux la principale action, & elles font corps avec la fable.

Le huitiéme Livre s'ouvre par une belle deſcription de l'effet que le diſcours de l'Ange produit ſur nos premiers Peres. Une curioſité naturelle engage ces Corps celeſtes, ouvrages les plus diſtingués & les plus remarquables des ſix jours.

L'adreſſe du Poëte à écarter Eve de cette ſçavante converſation, pour l'a-

muſer d'une maniere plus convenable à ſon ſexe, merite attention. L'épiſode de ce Livre eût été trop flatteur pour elle auſſi l'Auteur a-t'il crû devoir l'éloigner ; il prend pour cela un tour trés fin.

Les réponſes de l'Ange aux queſtions d'Adam, du côte de la morale, ſont édifiantes ; mais du côté de la ſcience, elles ont quelque ambiguité, parce qu'il eût été abſurde de donner l'Archange pour garant d'aucun ſyſtéme particulier de philoſophie. Les principaux points de l'hypotheſe de Ptolemée & de Copernic y ſont decrits avec beaucoup de préciſion & de netteté : ils ſont auſſi expliqués d'une maniere agréable & poëtique.

Il y a dans ce même Livre deux beautés remarquables ; l'une eſt l'endroit où notre premier Pere expoſe à Raphaël le plaiſir qu'il a de converſer avec lui, & s'offre, pour le retenir, à lui conter ſon hiſtoire ; l'autre eſt le tour que l'Ange prend pour donner à notre premier Pere occaſion de parler. Virgile conduiſant aux enfers Ænée & la Sibille, leur fait entrevoir les portes du Tartare fermées ; ils entendent les gemiſſemens, le bruit des chaînes, & les coups qui retentiſſent dans ces regions de peine & de triſ-

teſſe. *Milton* a imité ce paſſage de l'Æneïde.

L'épiſode où l'Homme entretient l'Ange, préſente des ſituations admirables. Rien n'eſt plus propre à reveiller l'attention du Lecteur que l'embarras de nôtre premier Pere, pendant qu'il étoit, pour ainſi dire, tout neuf, & qu'il ſortoit des mains du Créateur. Il eſt ſurpris de ſa propre exiſtence; il conſidere les divers ouvrages de la nature : les lumieres de ſa raiſon lui apprennent que tout ce qu'il voit eſt, auſſi bien que lui, la production de quelque Etre infiniment bon & puiſſant, qu'ainſi il doit ſon culte & ſon adoration à cet Etre. Le diſcours qu'il adreſſe au Soleil, & aux parties de la création les plus éclatantes, eſt plein de naturel.

On ne ſçauroit aſſez admirer la premiere idée qui ſe preſente à ſon eſprit quand il paſſe pour la premiere fois au ſommeil; il s'imagine rentrer dans le néant : le ſonge dans lequel il trouve la preuve de ſon exiſtence, & s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, ſa tranſlation dans le jardin qui lui étoit deſtiné, ſont des circonſtances très-bien imaginées, & fondées ſur ce que l'Hiſtoire ſainte nous enſeigne. Ces

Ces incidens merveilleux, & plusieurs autres semblables qui se trouvent dans cette partie de l'Ouvrage, plairont par la nouveauté & par le naturel : il semble qu'ils naissent du sujet ; cependant il n'y avoit qu'un grand genie qui pût les imaginer : quoiqu'ils soient naturels, ils ne sont pas communs ; ce qui est le vrai caractere d'un bon ouvrage.

L'impression que la défense de toucher à l'arbre de Vie laisse dans l'esprit de nos premiers Peres, est décrite avec grande force & avec beaucoup de jugement. La peinture des Animaux & des Oiseaux qui passent en revûë devant Adam, est très-belle & très-vive.

Adam expose aussi une conversation qu'il eut avec son Créateur sur la solitude. En cet endroit l'Etre suprême fait un essai de son propre Ouvrage, & met à l'épreuve cette faculté raisonnable dont il avoit doüé sa créature. Adam insiste dans ce divin colloque sur l'impossibilité d'être heureux malgré le Paradis & l'Empire du Monde qu'il possedoit, sans la conversation & sans la societé de quelque créature raisonnable qui partageât avec lui toutes ces benedictions. Ce dialogue, par la seule beauté des pensées,

ſans aucuns ornemens poëtiques, eſt un des plus beaux endroits du Poëme ; le Lecteur en doit examiner la juſteſſe & la délicateſſe. Le Poëte a merveilleuſement conſervé le caractere de majeſté & de condeſcendance dans le Créateur, & en même temps celui d'humilité & d'adoration dans la créature.

Adam paſſe à l'hiſtoire de ſon ſecond ſommeil, & du ſonge dans lequel il vit la formation d'Eve. La nouvelle paſſion que cette vûë excite dans ſon cœur, eſt magnifiquement touchée.

La triſteſſe d'Adam, quand il perdit de vûë ce beau phantôme, ſes exclamations de joye & de gratitude, lorſqu'il découvrit une Créature réelle, & ſemblable à l'apparition qui lui avoit été préſentée en ſonge, & ſes demonſtrations d'amitié, ſont exprimées avec toute la délicateſſe poſſible.

Quoique cette Partie du poëme ſoit écrite avec beaucoup de feu & d'eſprit, l'amour que l'on y voit eſt convenable à l'état d'innocence. Si le Lecteur compare la maniere dont Adam conduiſit Eve au Berceau Nuptial, avec ce que M. Dryden a fait ſur la même occaſion dans une Scene de la Chûte de l'Homme, il

s'appercevra du ſoin que *Milton* a eû d'éviter ſur un ſujet ſi délicat toutes les penſées qui pouvoient offenſer la Religion ou la pudeur. Les ſentimens ſont chaſtes, mais ils ne ſont pas froids, & ils offrent à l'eſprit des idées de la paſſion la plus vive, & de la plus grande pureté. Quel noble mêlange de tranſport & d'innocence nôtre Auteur n'a-t'il pas joint dans la réflexion qu'Adam fait ſur les plaiſirs de l'amour, comparés à ceux des ſens.

La declaration de nôtre premier Pere develope ſi bien à l'Ange le cœur humain, qu'il ſemble aprehender les maux que les excès de cette paſſion pourront cauſer à l'eſpece en general, auſſi bien qu'à Adam en particulier. Il le fortifie par des avis de ſaiſon, qui préparent le Lecteur aux avantures du Livre ſuivant, où la foibleſſe qu'Adam laiſſe ici entrevoir l'engage dans la déſobéïſſance qui eſt le ſujet du Poëme. Sa réponſe à la remontrance de l'Ange, montre que ſon amour, quelque violent qu'il parût étoit toûjours fondé ſur la raiſon, & par conſequent qu'il n'étoit pas indigne du Paradis.

Le diſcours d'Adam à l'Ange, quand il

part, marque une déférence & une gratitude qui sied bien à une nature inferieure ; il est rempli de la dignité qui convenoit au Pere du genre humain, dans l'état d'innocence.

N°. 551.

In te omnis domus inclinata recumbit. Virgile.

Si nous faisons attention aux trois grands Poëmes qui ont paru jusqu'ici, nous trouverons que le sujet en est fort simple. Homere vivoit environ trois cens ans après la guerre de Troye; comme les Grecs n'écrivoient pas beaucoup dans ce tems, nous pouvons supposer que la tradition n'avoit conservé jusqu'à lui que très-peu de chose de l'Histoire d'Ulysse & d'Achille.

L'histoire qui fait le fond du Poëme de Virgile, étoit pareillement très-nuë: son obscurité autorisoit la fiction, & permettoit à Virgile de donner une pleine carriere à son imagination; nous voyons cependant qu'il a mêlé dans le cours de sa fable les principales particularitez de l'histoire d'Ænée. Le Lecteur en trouvera

un abregé dans Denis d'Halicarnasse.

Puisqu'aucun des critiques n'a considéré la fable de Virgile du côté de l'historique, il ne sera peut-être pas hors de propos de l'examiner dans ce jour autant que mon sujet me le permet. Tout homme qui prendra la peine de lire l'abregé dont je viens de parler, sentira que le caractere d'Ænée étoit distingué par une grande pieté pour les Dieux, & par une superstitieuse observation de prodiges, d'oracles & de predictions. Virgile a non-seulement observé ce caractere dans la personne d'Ænée, il a donné place dans son Poëme aux Propheties que le rapport des Ecrivains & la tradition avoient fait passer jusqu'à lui. Le Poëte Romain s'est contenté de prendre les faits reçûs, & leur a donné le tour qu'il a voulu pour les faire paroître plus naturels, plus agréables, ou plus surprenans. Je croi que plusieurs Lecteurs ont été choquez de cet oracle puerile, qu'une des Harpies prononce aux Troyens dans le troisiéme Livre; sçavoir, qu'avant qu'ils ayent bâti la Ville qu'ils se proposent, ils seront reduits par la faim à manger leurs propres tables. Quiconque sçaura que cette circonstance étoit

un point de l'hiſtoire d'Ænée, conviendra que le Poëte a très bien fait d'en parler. Denis d'Halicarnaſſe nous rapporte qu'une Devineresſe avoit predit à Ænée qu'il devoit pouſſer ſa route à l'Occident, juſqu'à ce que les compagnons devoraſſent leurs tables. Cette prophétie ſe verifia lors qu'ils eurent debarqué en Italie; ils ſe mirent à manger les gâteaux dont ils ſe ſervoient faute d'aſſiettes; ſur quoi un de la compagnie dit plaiſamment: comment, nous mangeons nos tables! Ils ſaiſirent tout d'un coup ce diſcours, & ils conclurent que la prédiction étoit accomplie. Virgile n'a pas crû qu'il fût à propos d'omettre une particularité ſi eſſentielle; mais il eſt bon de conſiderer avec quel jugement il l'a traitée, & comment il a retranché tout ce qui pouvoit paroître au deſſous de la majeſté du Poëme heroïque. C'eſt une Harpie affamée qui fait la prédicton, & le jeune Aſcagne qui releve une bagatelle.

Cette obſervation eſt bien dans la bouche d'un enfant; elle auroit été ridicule dans celle de toute autre Perſonne de la compagnie. Je croirois volontiers que le changement de la Flotte

Troyenne en Nymphes, peut de même se justifier. Cette machine est ce qu'il y a de plus forcé dans l'Æneïde ; aussi plusieurs Critiques en ont-ils été choqués. Virgile lui même, avant de commencer ce récit, prévient que ce qu'il va dire paroîtra incroyable, mais qu'il est autorisé par la tradition : ce qui me confirme encore que ce changement de la Flotte étoit un fait reçu, c'est qu'Ovide a inseré la même métamorphose dans son histoire de la Mithologie Payenne.

Je n'ay trouvé aucun Critique qui ait considéré de cette sorte la fable de l'Æneïde, ni qui ait observé que la tradition autorise ces endroits, qui paroissent les plus défectueux. Jespere que la longueur de cette réflexion ne sera pas désagréable à quelques curieux.

Le fait sur lequel roule le Poëme de *Milton*, est encore plus racourci que le sujet de l'Iliade & de l'Æneide. Le Poëte en a fait entrer toutes les circonstances dans le corps de la fable. Le neuviéme Livre est fondé sur quelques paroles de l'Ecriture, où nous apprenons que le serpent étoit le plus subtil de tous les animaux ; qu'il propose à la femme de manger du fruit défendu ; qu'elle succomba

à la tentation, & qu'Adam ſuivit ſon exemple. De ce petit nombre de particularitez, *Milton* a formé un ſujet intereſſant : il a entremêlé ces diverſes circonſtances de tant de fictions agréables & naturelles, que ſon hiſtoire paroît un commentaire ſur la ſainte Ecriture, ou plûtôt ſemble une relation complette d'un évenement dont l'autre eſt ſeulement l'abregé. J'ai inſiſté d'autant plus ſur cette conſideration, que je regarde la conduite comme la principale beauté du neuviéme Livre, qui eſt plus chargé d'incidens qu'aucun autre de tout le Poëme. Le voyage de Satan autour du globe, & l'ombre de la nuit dans laquelle il ſe tient toûjours, de peur d'être découvert par l'Ange du Soleil, qui l'avoit auparavant demaſqué, prépare admirablement ce que nous voyons arriver dans la ſuite. Le Prince des Demons, après avoir examiné toutes les créatures, & choiſi celle qui convenoit le mieux à ſes vûës, retourne au Paradis Terreſtre : il s'inſinuë de nuit dans le Jardin, par le moyen d'une riviere ſoûterraine & il ſort de ce gouffre par une fontaine qui couloit près de l'arbre de Vie. Le Poëte, qui ne parle en perſonne que le moins,

moins qu'il eſt poſſible, & qui ſuivant l'exemple d'Homere, remplit tout ſon Ouvrage d'action & de caracteres, expoſe un monologue de nôtre ennemi infernal. Après que Satan a fini ſon diſcours, il ſe gliſſe comme un broüillard à travers le jardin, pour chercher l'animal, ſous la forme duquel il avoit réſolu de tenter nos premiers Peres. Cette peinture a quelque choſe de très-poëtique & de très-ſurprenant.

La deſcription du matin convient parfaitement à un Poëme divin, & au printems de la nature. L'Auteur répreſente la terre avant qu'elle fût maudite, comme un grand Autel qui exhale ſon encens de toutes parts, & qui envoye une odeur agréable vers le Trône de ſon Créateur. Il fait enſuite une noble peinture d'Adam & d'Eve, qui offrent leur priere matinale, & qui entrent dans le concert univerſel de loüange & d'adoration, en l'honneur du vrai Dieu.

La diſpute qui ſuit entre nos deux premiers Peres, eſt traitée avec beaucoup d'art : elle procede d'une difference de jugement, non de la paſſion : il ne s'y mêle aucune aigreur ; chacun expoſe doucement ſes raiſons. Cette diſpute eſt de

la nature de celles qui auroient pû arriver dans le Paradis, si l'homme eût conservé l'heureux état d'innocence. Il y a beaucoup de délicatesse dans la morale que renferme le discours d'Adam. Le Lecteur le plus ordinaire ne sçauroit marquer de la sentir. Cet amour violent que le Pere du genre humain décrit si magnifiquement dans le huitiéme Livre, se manifeste ici de plusieurs manieres : ces regards tendres qu'il jette sur Eve, quand elle s'éloigne de lui, nous l'anoncent ; son impatience & son occupation durant son absence l'expriment ; mais il se découvre particulierement dans ce discours passionné, où la voyant perduë sans ressource, il prend la résolution de perir avec elle, plûtôt que de vivre sans elle.

Les differentes ruses que le Tentateur met en œuvre, quand il a trouvé Eve separée de son Mari, les charmantes images de la nature, qui sont entremêlées dans cette partie de l'histoire, & le progrés naturel vers la catastrophe, sont des beautés si remarquables, qu'il est inutile de les relever.

Je ne me suis point attaché dans mes remarques sur ce grand Ouvrage à ob-

ſerver les comparaiſons: j'en ai donné une idée generale dans mon diſcours ſur le premier Livre. Il y en a cependant une dans cette partie du Poëme que je remarquerai ici parce qu'elle eſt non ſeulement très belle, mais qu'elle eſt la plus vive de tout le Poëme ; je veux dire celle qui exprime la promptitude, & la noble démarche du ſerpent animé par le malin eſprit, & conduiſant Eve à ſa ruine, pendant qu'Adam étoit trop éloigné d'elle pour l'aſſiſter.

Ce plaiſir empoiſonné, ces tranſports paſſagers de crime & de joïe que le Poëte repreſente dans nos premiers Peres, au temps qu'ils mangent du fruit défendu, cet accablement d'eſprit, cette morne triſteſſe, & ces mutuelles accuſations qui ſuccedent; tout cela eſt plein d'imagination & de naturel.

Quand Didon dans le quatriéme Livre de l'Æneïde ſucombe au mouvement qui fut la cauſe de ſa ruine, Virgile nous dit que la terre trembla, que les Cieux furent remplis d'éclairs, & que les Nymphes pouſſerent des hurlemens ſur le ſommet des montagnes. *Milton* avec le même eſprit repreſente toute la nature troublée au moment où Eve mangea du fruit défendu.

Lorſqu'Adam tombe dans le même crime, l'Univers paroît une ſeconde fois dans les convulſions.

Comme toute la nature ſe reſſentit du crime de nos premiers Peres, ces ſimptômes de trouble & de conſternation ſont bien imaginez ; ils ſervent tout à la fois de prodiges & de témoignages de la douleur univerſelle.

La converſation d'Adam & d'Eve, après qu'ils ont mangé du fruit défendu ; eſt une copie exacte de celle de Jupiter & de Junon dans le quatorziéme Livre de l'Iliade. Junon s'approche de Jupiter avec la ceinture quelle a reçûe de Venus ; Jupiter lui dit qu'elle lui paroît plus belle & plus adorable qu'il ne la trouva dans le commencement de leurs amours. On les voit après ſe repoſer ſur le ſommet du Mont Ida, qui produit ſous eux un lit de fleurs, le lotos, le ſafran & l'hyacinthe. Homere conclut ſa deſcription par leur ſommeil.

De tous les Poëtes, *Milton* eſt celui qui a le plus étudié Homere, & qui a le plus de rapport à ſon génie ; ainſi je croi que j'aurois donné un détail imparfait de ſes beautez, ſi je n'avois pas obſervé les endroits paralleles qui ſont les plus re-

marquables dans ces deux grands Auteurs. J'aurois encore pû remarquer plusieurs vers & plusieurs expressions qui sont tirées du Poëte Grec ; mais j'ai craint que ces petites observations ne parussent trop recherchées, & j'ai omis exprès ces similitudes. A l'égard des incidens plus considerables leur conformité avec Homere non-seulement les faira valoir, mais les mettra à couvert de la censure des ignorans & des petits esprits.

N°. 357.

Quis talia fando
Temperet à lachrymis ? Virg.

Le dixiéme Livre du *Paradis Perdu* a une plus grande varieté de personnages qu'aucun autre du Poëme. L'Auteur sur le point du dénoüement introduit tous ceux qui ont eu part à l'action : c'est comme le dernier acte d'une bonne tragedie, où tous les personnages sont amenez devant le spectateur pour faire une figure convenable à la situation qu'ils ont eûë dans la piece.

Je considererai ce Livre par rapport aux personnages celestes, infer-

naux, humains & imaginaires.

Pour commencer par les choſes du Ciel, nous voyons les Anges gardiens du Paradis qui retournent vers l'Empirée après la chûte de l'homme dans le deſſein de juſtifier leur vigilance. Leur arrivée, leur réception, & la douleur où s'abandonnerent ces eſprits qui ſe réjoüiſſent, comme dit l'Ecriture, de la converſion d'un pécheur, ſont très-bien touchés.

Le fils de Dieu, qui dans les parties précedentes de ce Poëme intercede pour nos premiers Peres avant leur chute, qui détruit les Anges rebelles, & qui créa le monde, deſcend du Paradis, & prononce la ſentence ſur les trois coupables. La fraîcheur du ſoir, circonſtance que la Sainte Ecriture amene dans cette grande ſcene, eſt poëtiquement décrite par nôtre Auteur. Il s'eſt tenu aux termes de leur jugement tels qu'ils ſont dans la Bible. Il a mieux aimé negliger la cadence de ſes vers, que de rien changer aux diſcours qui nous ont été divinement tranſmis. Le remort & la confuſion de nos premiers Peres tout nuds devant leur Juge, eſt bien touché. A l'arrivée des deux monſtres, le peché & la mort, qui s'elancent ſur la terre, le Tout-puiſſant

expose aux Anges la profondeur de ses desseins.

Les voix celestes comparées par l'Ecriture au bruit du tonnerre, ou des grandes eaux, celebrent dans leurs Cantiques le Saint des Saints.

Quoique l'Auteur fasse de frequentes allusions à l'Ecriture, je n'ai observé dans mes remarques que celles qui sont d'une nature poëtique, comme dans l'endroit de ce Livre, ou il décrit le peché, & la mort marchant à travers les ouvrages de la nature. Elle n'étoit point encore montée sur son cheval pâle; ce qui revient à ce passage de l'Ecriture si poëtique & si terrible à l'imagination : *En même tems je vis paroître un cheval pâle, & celui qui étoit monté dessus, s'appelloit la mort, & l'enfer le suivoit. Apoc. ch. 6. v 8.*

Dans la classe des choses celestes nous pouvons comprendre l'ordre que reçûrent les Anges de produire divers changemens dans la nature, & d'alterer sa pureté.

En consequence ils donnent aux astres & aux planetes des influences malignes, ils affoiblissent la lumiere du Soleil, ils apportent l'Hyver dans les Regions les plus temperées: ils placent les vents &

les tempêtes en divers quartiers des cieux : ils munissent les nuages de tonnerres ; en un mot ils mettent un rapport secret entre la nature & l'homme corrompu. Ces incidens sont très-beaux ; & l'endroit où nous voyons les Anges soulevant la terre dont ils changent la position par rapport au Soleil, est rempli de cette imagination sublime, qui étoit si particuliere à ce grand Auteur.

En second lieu, nous avons à considerer les agens infernaux suivant l'idée que *Milton* nous en a donné dans ce Livre. Ceux qui ont voulu relever la grandeur du plan de Virgile, observent qu'il a conduit son Lecteur à travers toutes les parties de la terre, connuës de son tems. L'Asie, l'Afrique & l'Europe lui servent de theâtre. Celui de *Milton* est d'une plus grande étenduë, & remplit l'esprit d'idées bien plus étonnantes. Satan fait sept fois le tour de la terre. Au sortir du Paradis il monte parmi les constellations, & après avoir traversé l'Univers, il poursuit son voyage à travers le Chaos : nous le conduisons de vûë jusques dans son empire infernal.

La premiere apparition qu'il fait dans l'assemblée des Anges de tenebres, est

pleine de circonſtances qui donnent une agréable ſurpriſe au Lecteur ; mais il n'y a point d'incident qui frappe davantage que la transformation des aſſiſtans. Le changement lent & ſenſible de Satan en affreux dragon, eſt dans le goût d'Ovide, & peut aller de pair avec les plus celebres de ſes Metamorphoſes. *Milton* ne manque jamais d'embellir ſes peintures, & de donner la derniere main à chaque incident qu'il admet dans ſon Poëme. Le ſifflement ſubit qui ſe fait entendre dans cet épiſode, les dimenſions, & le volume de Satan ſi ſuperieur à celui des eſprits infernaux transformez comme lui, & la métamorphoſe annuelle qu'il leur fait ſubir, tout cela juſtifie ce que je viens d'avancer. La beauté de la diction eſt remarquable dans cet épiſode. J'ai obſervé dans le ſixiéme diſcours de ces remarques, combien il y a de jugement & de force d'invention.

Nous avons enſuite à conſiderer Adam & Eve, ou les perſonnages humains. L'art de *Milton* n'eſt nulle part plus marqué que dans la maniere dont il conduit le caractere de nos premiers Peres. La repreſentation qu'il nous en donne ſans falſifier l'hiſtoire, doit inſpirer au Lecteur

de la compassion pour eux. Quoiqu'Adam envelope toute l'espece dans la misere, son crime procede d'une foiblesse que tout homme est porté à excuser. Nous nous sentons du penchant à le plaindre en ce que nous voyons un effet de la fragilité humaine plûtôt qu'une mauvaise intention, & chacun excuse volontiers une faute où il auroit lui même pû tomber. C'est un excès d'amour pour Eve qui a ruiné Adam & sa posterité. Je n'ai pas besoin d'ajoûter que l'Auteur est justifié dans ce point par plusieurs des Peres, & des Ecrivains les plus ortodoxes. *Milton* remplit son Poëme de ce stile engageant que les Critiques François appellent le Tendre.

Dans le Livre que nous considerons maintenant, Adam & Eve nous laissent voir des sentimens, qui non seulement interessent le Lecteur dans leur affliction, mais qui excitent les passions les plus touchantes d'humanité & de commiseration. Quand Adam voit les divers changemens de la nature, il paroît dans un desordre d'esprit convenable à quelqu'un qui a perdu tout à la fois son innocence, & son bonheur : il est rempli d'horreur de remors, de desespoir. Dans l'angoisse

de ſon cœur, il ſe plaint à ſon Créateur de ce qu'il lui a donné l'exiſtence qu'il ne lui demandoit pas.

Il revient immediatement de ſa préſomption; il avouë que ſa condamnation eſt juſte, & il demande la mort comme l'effet de la parole de Dieu.

Tout ce diſcours eſt plein de la même émotion, & de ſentimens naturels à un eſprit accablé de trouble & de chagrin. Je ne dois pas omettre cette genereuſe compaſſion que nôtre premier Pere montre pour ſa poſterité: le Lecteur en doit être touché.

Qui peut enſuite voir le Pere du genre humain, la face contre terre, ſe lamentant pendant la nuit, pleurant ſon exiſtence, & ſouhaitant la mort, ſans prendre part à ſa douleur?

La ſituation d'Eve dans ce Livre, n'eſt ni moins touchante, ni moins propre à diſpoſer le Lecteur en ſa faveur: elle s'approche d'Adam avec beaucoup de tendreſſe; mais il la repouſſe avec un eſprit de reproche & d'indignation proportionné à l'état d'un homme que la paſſion emporte. Les diſcours qu'elle employe pour l'appaiſer ont quelque choſe de très poëtique.

La reconciliation d'Adam & d'Eve eſt pleine de tendreſſe. Eve aveuglée par ſon deſeſpoir, propoſe à ſon mari de vivre dans le célibat, pour empêcher leur crime de pénétrer juſques à leur poſterité; elle conſent à ſe donner la mort, ſi le premier parti lui paroît impoſſible à executer. Ces ſentimens excitent la compaſſion du Lecteur : ils contiennent de plus une très-belle morale. La reſolution de mourir pour finir nôtre miſere, ne montre pas tant de fermeté, que le deſſein de la ſupporter, & de ſe ſoûmettre aux decrets de la Providence; c'eſt pourquoi nôtre Auteur attribuë avec grande délicateſſe cette penſée à Eve, & il la fait déſaprouver à Adam.

Nous devons enfin conſiderer les perſonnages imaginaires, ou la Mort & le Peché; ces allegories ſont certainement l'effort des grands génies; mais, comme j'ai ci-devant obſervé, elles ne ſont pas conformes à la nature d'un Poëme heroïque. Celle du peché & de la mort eſt exquiſe dans ſon genre, ſi on ne la conſidere pas comme partie d'un tel Ouvrage. Les veritez qui y ſont renfermées ſont ſi claires & ſi ſenſibles, que je ne perdrai point le tems à les remarquer; j'obſer-

verai ſeulement qu'on a de la peine à concevoir comment le Poëte a pû trouver des mots & des tours ſi propres pour décrire les actions de ces deux perſonnages imaginaires, & particulierement dans cette partie, où il fait bâtir à la Mort un pont ſur le Chaos. Cet Ouvrage étoit digne de *Milton*.

Puiſque je trouve jour à parler de ces ſortes de perſonnages imaginaires qui peuvent être admis dans les Poëmes Epiques, je propoſerai avec ſoûmiſſion mon ſentiment ſur une matiere curieuſe en elle-même, & qui n'a jamais encore été traitée par aucun Critique. Il eſt certain qu'HOMERE & Virgile ſont pleins de perſonnages imaginaires qui font un très bon effet dans la Poëſie, quand ils ſe rencontrent ſeulement ſans avoir d'action ſuivie. Homere perſonifie le ſommeil, & il lui donne un rôle court dans ſon Iliade. Quoique nous regardions ce perſonnage comme chimerique, nous devons conſiderer que les Payens lui ont érigé des ſtatuës, qu'ils l'ont placé dans leurs Temples, & qu'ils en font une divinité réelle. HOMERE n'employe ces figures que pour tranſmettre agréablement au Lecteur quelque choſe de ſimple. Il paſſe legerement là-deſſus,

& ces sortes d'expressions doivent plûtôt être regardées comme des phrases Poëtiques, que comme des descriptions allégoriques, Au lieu de nous dire naturellement que les hommes prennent la fuite quand ils sont épouvantés, il introduit la fuite & la crainte, compagnes inséparables; au lieu de dire que le temps où Apollon auroit dû recevoir sa récompense étoit venu, il nous dit que les heures la lui apporterent; au lieu de décrire les effets que produisoit l'Ægide de Minerve dans la bataille, il nous dit que la terreur, la déroute, la discorde, la fureur, la poursuite, le massacre, & la mort en faisoient la bordure. Il nous represente de même la victoire suivant Diomede, la discorde mere des funerailles & de la tristesse, Venus habillée par les Graces, Bellone portant la terreur & la consternation, ainsi qu'un habilement. Virgile nous fourniroit aussi plusieurs exemples. *Milton* se sert souvent de ces figures, comme lorsqu'il dit, que la victoire se tenoit à la droite du Messie, quand il marchoit contre les Anges rebelles; qu'au lever du soleil les heures ouvroient les portes de la lumiere; que la discorde étoit la fille du peché. Telles sont encore ces

expressions, où décrivant le chant du Rossignol, il ajoûte, *le silence étoit charmé* & quand le Messie ordonna au Chaos de se tranquilliser, *la confusion entendit sa voix*. Je pourrois ajoûter une infinité de figures semblables qui se trouvent dans *Milton*. Il est évident que ces allégories ne sont pas faites pour être prises dans le sens litteral, mais seulement pour presenter, d'une maniere agréable, differentes idées au Lecteur ; ainsi je conclus que ces personnages imaginaires ne devroient point être admis pour Principaux Acteurs. Ils sont trop hardis, & il ne conviennent pas à un Poëme heroïque, dont les principales parties doivent être vraisemblables.

Je ne scaurois m'empêcher de croire que le peché & la Mort sont des Acteurs aussi deplacés, que la force & la necessité dans une des Tragédies d'Eschile, qui represente ces deux personnages garrotant Promethée à un rocher : aussi a-t'il été justement censuré par les plus grands Critiques. Je ne connois aucun personnage imaginaire employé d'une maniere plus sublime que dans un des Prophetes. Il represente Dieu descendant des Cieux pour visiter les pechés des hommes, & il ajoû-

te cette terrible circonſtance, *devant lui marchoit la peſte.* Il eſt ſûr qu'il auroit pû décrire ce perſonnage imaginaire avec toutes ſes taches de pourpre : il auroit pû le faire préceder par la fiévre ; il auroit pû placer la douleur à ſa droite, la phreneſie à ſa gauche, & la mort derriere elle. Il auroit pû l'introduire ici bas, en la faiſant couler de la queuë d'une comete, ou en la dardant au milieu d'un éclair. Son haleine pouvoit corrompre l'Atmoſphere, & le feu de ſes yeux pouvoit dévorer les humains ; mais je penſe que chaque Lecteur ſentira que la ſimplicité de l'Ecriture a quelque choſe de plus juſte, de plus grand, & de plus ſublime, que tout ce que le Poëte le plus fertile auroit pû y ajoûter.

N°. 363.

Crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, & plurima
mortis imago. Virg.

Milton a montré un art merveilleux, en décrivant cette varieté de paſſions qui s'éleverent dans nos premiers Peres après leur déſobéïſſance. Nous les voyons paſſer

ſer du triomphe de leur crime au remors, à la honte, au déſeſpoir, à la contrition, à la priere, & à l'eſperance qui les conduiſent, comme par degrez, à un repentir parfait. Vers la fin du dixiéme Livre, ils ſe proſternent contre terre, ils l'arroſent de leurs larmes; à quoi le Poëte joint cette belle circonſtance, qu'ils offrirent leur penitence au même lieu où leur Juge avoit prononcé leur arrêt.

La même beauté ſe trouve dans une tragedie de Sophocle. Oedipe, après s'être arraché les yeux, au lieu de ſe précipiter de ſon balcon, (ce qui fournit un ſpectacle amuſant pour les Anglois) demande à être conduit au mont Citheron, afin de finir ſa vie dans le même endroit où il avoit été expoſé après ſa naiſſance, & où il ſeroit mort, ſi la volonté paternelle eût été executée.

L'Auteur ne manque jamais de donner à ſes penſées un tour poëtique. Au commencement de ce Livre nous voyons leur priere exaucée dans une courte allégorie que l'Auteur a fondée ſur ce beau paſſage de la ſainte Ecriture. *Il vint un autre Ange qui ſe preſenta devant l'Autel avec un encenſoir d'or, & on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il of-*

frit les prieres de tous les Saints ſur l'Autel d'or qui eſt devant le trône de Dieu, & la fumée des parfums compoſée des prieres des Saints s'élevant de la main de l'Ange, monta devant Dieu. Apocal. c. 8. v. 34.

La même penſée ſe trouve encore dans une interceſſion du Meſſie, qui eſt conçûë d'une maniere très noble & très emphatique.

Parmi les endroits poëtiques de l'Ecriture que *Milton* a fait entrer dans la narration, je ne dois pas omettre ce paſſage où Ezechiel parlant des Anges qui lui apparurent dans une viſion, dit que chacun avoit quatre faces, & que leur corps, leur dos, leurs mains & leurs aîles étoient parſemés d'yeux.

Le conçours des Anges qui s'aſſemblent pour entendre l'auguſte decret que Dieu a prononcé contre l'homme, eſt repreſenté d'une maniere très vive. Au milieu du jugement, le Toutpuiſſant ſe reſſouvient de ſa miſericorde, & commande à Michel d'executer ſon meſſage dans les termes les plus doux, de peur que l'eſprit de l'homme, déja accablé du remors de ſon crime, & du ſentiment de ſa miſere, ne ſe déſeſperât.

La converſation d'Adam & d'Eve eſt

pleine de ſentimens tendres. Auſſi tôt qu'il ſe ſont levés après la triſte nuit qu'il ont paſſée enſemble, ils découvrent l'Aigle & le Lion pourſuivant chacun leur proye vers la porte Orientale du Paradis, Il y a une double beauté dans cet incident : il n'offre pas ſeulement de grands & de juſtes préſages qui ſont toûjours agréables en Poëſie, il caracteriſe encore cette inimitié qui fut alors produite parmi les animaux. Le Poëte, pour montrer les autres changemens de la nature, auſſi bien que pour orner la fable d'un beau prodige, fait éclipſer le Soleil. Ce Phénomene dans le Ciel trouve un noble contraſte. Un nuage brillant, & rempli d'une armée d'Anges plus lumineux que le Soleil même, deſcend à l'Occident, Tout le théâtre de la nature eſt obſcurci, afin que cette glorieuſe machine puiſſe paroître avec plus d'éclat & de magnificence.

Je n'ay pas beſoin d'obſerver avec quel jugement nôtre Auteur, qui diſtribuë ſes rôles dans la perfecton employe Michel pour mettre hors du Paradis nos premiers Peres. En cette rencontre l'Archange ne ſe preſente point dans la forme naturelle : il n'aborde point les coupa-

bles avec cet air familier, dont Raphaël entretenoit le pere du genre humain avant sa chûte. Sa personne, sa demarche & sa conduite répondent à son rang.

La plainte d'Eve, lorsqu'elle entend qu'il lui faut sortir du paradis, est remarquable. Les sentimens sont non-seulement propres au sujet, ils ont encore quelque chose de doux & de feminin, s'il m'est permis de me servir de ce terme.

Le discours d'Adam est composé de sentimens touchans, mais d'un tour plus mâle & plus élevé.

L'Ange conduit Adam au plus haut mont du Paradis : il expose devant lui un hemisphere entier comme le théâtre de ces visions qui vont paroître à ses yeux. J'ai déja observé combien le plan de *Milton* est en plusieurs endroits plus grand que celui de l'Iliade ou de l'Æneïde. Le heros de Virgile a le plaisir de voir tous ceux qui doivent descendre de lui : quoique cet épisode soit justement admiré comme un des plus beaux de l'Æneïde, chacun doit convenir que celui de *Milton* est d'une nature plus élevée. La vision d'Adam n'est pas resserrée à une Tribu particuliere du genre humain, elle s'étend sur toute l'espece.

Dans cette grande revûë qu'Adam fait de ſes fils & de ſes filles, le premier objet qui ſe preſente eſt l'hiſtoire de Caïn & d'Abel : elle eſt touchée avec toute la préciſion & toute la juſteſſe poſſible. Cette curioſité, & cette horreur naturelle qu'Adam conçoit à la vûë du premier homme mourant, eſt décrite avec une grande beauté.

La ſeconde viſion qui lui paſſe devant les yeux, eſt l'image de la mort dans une grande varieté d'aparitions. L'Ange, pour lui donner une idée generale des effets que ſon crime a produits ſur ſa poſterité, place devant lui une maladerie remplie de perſonnes attaquées de toutes ſortes d'infirmitez mortelles. Quelle beauté n'y a-t'il point dans l'endroit où le Poëte, employant judicieuſement ces perſonnages allegoriques dont j'ai parlé dans mon diſcours precedent, nous repreſente des patiens attaquez de maladies douloureuſes & incurables ?

La compaſſion que cette vûë excite dans le cœur d'Adam, eſt très-naturelle.

Le diſcours qui ſuit entre l'Ange & Adam, renferme une belle morale.

Comme il n'y a rien de plus agréable en Poëſie qu'un contraſte bien ménagé,

l'Auteur après ce triſte aſpect de mort & de maladies, preſente une ſcene de ré jouïſſance, d'amour, & de joye. L plaiſir ſecret qui s'inſinuë dans le cœu d'Adam, attentif à cette viſion, eſt ima giné avec beaucoup de délicateſſe. Je n dois pas omettre la deſcription de cett troupe de femmes libertines qui ſeduiſi rent les Fils de Dieu, comme ils ſon appellés dans l'Ecriture.

La viſion ſuivante eſt d'une nature tou te contraire : elle eſt remplie des hor reurs de la guerre : Adam à cette vûë fond en larmes, & s'abandonne à de triſ tes réflexions.

Milton, pour entretenir une agréable varieté dans ces viſions, après avoir ex cité dans l'eſprit de ſon Lecteur les di verſes idées de terreur que la guerre peut produire, paſſe à ces douces images de triomphe & de fête, & preſente un tableau de la débauche & de la luxure qui amenerent le déluge.

Il eſt viſible que le Poëte a copié la deſcription du déluge d'Ovide; mais le Lecteur peut obſerver avec quel juge ment il a évité tout ce qui eſt ſuperflu ou puerile dans le Poëte Latin. Nous ne voyons pas ici le loup nageant parmi les

brebis, ni aucunes de ces vagues imaginations que Seneque réprend, comme peu convenables à la grande cataſtrophe de la nature. Si le Poëte a imité ce vers où Ovide nous dit, que tout étoit mer, & que cette mer n'avoit point de rivage, il n'a pas mis cette penſée dans une lumiere aſſez grande pour encourir la cenſure que les Critiques ont prononcée ſur le Poëte Latin. La derniere partie du vers d'Ovide eſt traînante & ſuperfluë, mais elle eſt belle & juſte dans *Milton*.

La premiere partie de la deſcription du Poëte Anglois n'efface point la derniere.

Le Lecteur peut trouver d'autres endroits paralleles entre la deſcription Angloiſe & la deſcription Latine du Déluge, où nôtre Poëte eſt ſans contredit ſuperieur. Les Cieux chargés de nuages, la fonte des pluyes, l'élevation des Mers, & l'arc majeſtueux qui paroît dans le Ciel, ſont des images dont la beauté ſe fait ſentir à tout le monde. La circonſtance qui a raport à la deſtruction du Paradis, eſt finement imaginée, & conforme à l'opinion de pluſieurs ſçavans Auteurs.

La tranſition du Déluge à l'impreſſion

qu'il fit sur Adam, est parfaitement belle & copiée d'après Virgile, quoique la premiere pensée qu'il introduit soit plûtôt dans l'esprit d'Ovide.

J'ai fait plus de remarques sur ce livre, parce qu'on ne les regarde pas generalement comme un des plus brillans de ce Poëme; aussi le Lecteur pourroit passer par-dessus plusieurs endroits qui meritent l'admiration. Les deux derniers Livres sont uniquement fondez sur la retraite de nos premiers Peres hors du Paradis. Quoique ce sujet ne soit pas aussi grand que celui de la plûpart des Livres précedens il est diversifié par tant d'incidens surprenans, & par tant de charmans épisodes, que ces deux Livres ne sont point au-dessous de ce divin Poëme. Je dois encore ajoûter que si *Milton* n'avoit pas representé nos premiers Peres, chassez du Paradis, sa chûte de l'homme n'auroit pas été complette, & par consequent son action auroit été imparfaite.

N° 363.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. Hor.

Après avoir passé en revûë l'Histoire du genre humain jusqu'à son premier période, *Milton* en expose la suite dans une narration : il imagine un motif très fin pour engager l'Ange à en agir de la sorte avec Adam, mais la véritable raison, sans contredit, c'est la difficulté que le Poëte auroit trouvée à figurer par des objets visibles, une histoire si mixte & si compliquée. J'aurois pourtant souhaité que l'Auteur l'eût fait, quelque peine que cela lui eût coûté. Pour dire librement mon avis, je croi qu'en représentant partie de l'histoire du genre humain dans une vision, & partie dans une narration, il fait comme un Peintre qui se contenteroit de mettre en couleurs la moitié de son sujet, & qui écriroit le reste. Si le Poëme de *Milton* traîne & languit quelque part, c'est dans

cette narration. L'Auteur s'eſt tellement attaché dans ce livre à la Theologie, qu'il a negligé ſa Poëſie: j'avouë que la narration eſt heureuſement animée quand le ſujet eſt capable d'ornemens poëtiques, comme on le peut voir dans la confuſion qui ſe mêle parmi les Entrepreneurs de Babel, & dans ſa deſcription des playes de l'Egypte. La tempête de grêle & de feu, & les tenebres qui couvrirent la terre pendant trois jours, ſont décrites avec beaucoup de vivacité.

Le Dragon ou le Crocodile, frequent dans le fleuve du Nil, eſt la figure de Pharaon. L'Auter le deſigne par cette alluſion, tirée d'un ſublime paſſage d'Ezechiel: *Voici ce que dit le Seigneur Dieu: Je viens à vous, Pharaon, Roi d'Egypte, grand Dragon, &c.* Ezech. ch. 29. v. 3.

Milton nous preſente une autre image très-noble & très-poëtique dans la même deſcription qu'il a priſe, preſque mot pour mot, de l'hiſtoire de Moïſe.

Il s'agit dans cet épiſode de donner à Adam une idée de la divine Perſonne qui devoit racheter la nature humaine, & la rétablir dans la beatitude & dans la perfection dont elle étoit déchuë; ainſi le poëte ſe reſtraint à la ligne d'Abra-

Adam, dont le Messie devoit sortir : l'Ange voit le Patriarche, voyageant actuellement dans la Terre promise ; ce qui jette une vivacité particuliere sur cette partie de la narration.

Comme la vision du sixiéme Livre de l'Æneïde a probablement donné à *Milton* l'idée de cet épisode, la derniere ligne est une traduction de ce vers, où Anchise nomme diverses places par les noms qu'elles auront un jour.

Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ.

Le Poëte a très bien exprimé la joye & la satisfaction qui s'élevent dans le cœur d'Adam, lors qu'il entend parler du Messie. Aussi-tôt qu'il voit à travers des types & des figures le jour de ce Redempteur, il se réjoüit ; mais quand il trouve la redemption de l'homme complette, & le Paradis renouvellé, il est saisi d'un saint transport.

J'ai avancé dans mon sixiéme discours sur *Milton*, que le dénoüement d'un Poëme heroïque doit être heureux ; c'est à dire qu'il faut que le Lecteur soit conduit à travers le doute, la crainte, les chagrins & les inquietudes, dans un état de satisfaction & de tranquillité. La

fable de *Milton*, ſi recommandable par d'autres endroits, étoit défectueuſe en ce point. Le Poëte a montré ſon jugement, auſſi bien que la fecondité de ſon imagination, en trouvant une maniere de remedier au défaut naturel de ſon ſujet. La derniere fois qu'il nous préſente l'adverſaire du genre humain, il le plonge dans un abîme d'humiliation & de deſeſpoir. Nous le voyons mâchant des cendres, rampant dans la pouſſiere, accablé de peines & de tourmens; au contraire, nos premiers Peres ſont raſſurés par des ſonges & par des viſions gracieuſes, conſolés par des promeſſes de ſalut, & portés en quelque ſorte à un plus grand bonheur, que celui qu'ils avoient perdu. Enfin Satan eſt extremement miſerable au milieu de ſes triomphes, & Adam triomphe au fort de ſa miſere.

Le Poëme de *Milton* finit avec nobleſſe: les derniers diſcours d'Adam & de l'Archange, ſont remplis de morales & de ſentimens inſtructifs. Le ſommeil qui ſurprend Eve, & qui ſert à tranquilliſer le deſordre de ſon eſprit, produit la même conſolation dans l'eſprit d'un Lecteur, qui ne ſçauroit paſſer ſans un ſe-

cet plaisir au dernier discours, attribué à la Mere du genre humain.

Heliodore en ses Æthiopiques nous avertit que le mouvement des Dieux differe de celui des mortels, en ce que les premiers ne remuent point les pieds, & ne marchent point pas à pas, mais glissent sur la surface de la terre; par un mouvement uniforme de tout le corps. Le Lecteur peut observer la maniere Poëtique avec laquelle *Milton* attribue le même mouvement aux Anges qui devoient prendre possession du Paradis.

L'Auteur a encore imité la conduite de l'Ange, qui dans la Sainte Ecriture fut chargé de tirer hors de Sodome, Lot & sa famille.

La scene qui surprend nos premiers Peres, lorsqu'ils regardent derriere eux, dans le Paradis, frappe merveilleusement l'imagination du Lecteur. Il n'y a rien de plus naturel que les larmes qu'ils versent dans cette conjoncture.

Le nombre des Livres du *Paradis perdu* est égal à ceux de l'Æneïde. Notre Auteur, dans sa premiere Edition, avoit divisé son Poëme en dix Livres; mais depuis, au moyen de quelques petites

additions, il partagea le ſeptiéme & le dixiéme en deux Livres. Si l'on y prend garde, on trouvera qu'il fit très judicieuſement cette ſeconde diviſion : il ne s'y porta point par l'amour d'une beauté auſſi chimerique que cette conformité de nombres avec Virgile, mais pour diſpoſer ce grand Ouvrage d'une maniere plus juſte & plus reguliere.

Ceux qui ont lû le Pere le Boſſu, & pluſieurs des Critiques qui ont écrit depuis, ne me pardonneroient pas ſi je manquois d'obſerver la morale particuliere qui eſt inſinuée dans le *Paradis perdu*. Quoique je ne penſe pas comme eux, qu'un Auteur épique choiſiſſe d'abord une certaine morale pour être le fondement de ſon Poëme, & qu'il y ajuſte enſuite une hiſtoire, je crois cependant qu'un Poëme heroïque ſeroit imparfait, ſi l'on n'en pouvoit tirer quelque grande morale. Celle de *Milton* eſt la plus univerſelle, la plus utile que l'on puiſſe imaginer ; elle ſe reduit en peu de mots à prouver que l'obéïſſance à la volonté de Dieu rend les hommes heureux, & que la déſobéïſſance à ſes ordres les rend miſerables : c'eſt là viſiblement la

morale de la fable principale, ſi l'on conſidere qu'Adam & Eve reſterent dans le Paradis tout le temps qu'ils garderent le commandement qui leur avoit été enjoint, & qu'ils en furent chaſſés dès qu'ils l'eurent tranſgreſſé. C'eſt auſſi la morale de l'épiſode principal, qui nous montre comment une multitude innombrable d'Anges fut précipitée dans les enfers par ſa deſobéïſſance. Outre la grande morale que l'on peut regarder comme l'ame de la fable; il y a dans le cours de l'Ouvrage une infinité de belles maximes qui rendent le Poëme plus utile & plus inſtructif qu'aucun autre.

Ceux qui ont travaillé ſur l'Odiſſée, ſur l'Iliade & ſur l'Æneïde, ont pris beaucoup de peine a fixer le nombre de mois ou de jours que l'action dure. Si quelqu'un veut ſe donner la peine d'examiner cette particularité dans *Milton*, il trouvera que depuis la premiere apparition d'Adam, dans le quatriéme livre juſqu'au temps qu'il eſt chaſſé du Paradis dans le douziéme, il s'écoule dix jours. Quant à cette partie de l'action, qui eſt décrite dans les trois premiers livres, comme elle ne ſe paſſe point

dans les religions de la nature, j'ai déja observé qu'elle n'est point sujette au calcul du temps.

Voilà toutes mes observations sur un Ouvrage qui fait infiniment d'honneur à la Nation Angloise. J'en ai donné une vûë generale sous quatre considerations, la fable, les caracteres, les sentimens, l'expression; & J'ay fait un discours particulier sur chacune de ces parties. J'ai ensuite marqué ce qu'on pouvoit reprocher à notre Auteur sur ces quatre chefs: j'ai reduit ces objections à deux discours: j'en aurois pû augmenter le nombre, si j'avois été d'humeur à m'arrêter sur un sujet si ingrat; mais je croi que le plus severe Lecteur ne trouvera dans cet Auteur aucune faute qui ne se puisse rapporter à ce que j'ai remarqué.

Aprés avoir parlé en general du *Paradis Perdu*, j'ai crû qu'il ne suffisoit pas de celebrer ce Poëme en gros, sans entrer dans le détail; c'est pourquoi j'ai fait un discours sur chaque Livre, & j'ai tâché, non seulement de prouver que le Poëme est beau, mais d'en demêler les beautés particulieres, & de marquer en quoi elles consistent. J'ai observé com-

ment certains passages sont beaux par le sublime, d'autres par la douceur, d'autres par le naturel. J'ai fait voir les endroits remarquables par la passion, par la morale, par les sentimens & par la diction. Je me suis pareillement appliqué à montrer comment le genie du Poëte brille par une heureuse invention, par des allusions recherchées, ou par une imitation judicieuse; comment il a copié & embelli Homere ou Virgile, & comment il a élevé ses propres imaginations par l'usage qu'il a fait de plusieurs idées de l'Ecriture. J'aurois pû inserer aussi divers passages du Tasse, que notre Auteur a imités; mais comme je ne regarde pas le Tasse comme un garant suffisant, je n'ai pas voulu embarrasser mon Lecteur de ces citations, qui feroient plus d'honneur au Poëte Italien qu'au Poëte Anglois. Enfin, j'ai taché de particulariser toutes les differentes beautés qui sont essentielles à la Poësie, & que l'on peut trouver dans les Ouvages de ce grand Auteur, mais il seroit ennuyeux de les recapituler ici.

Si j'avois crû, en m'engageant dans ce dessein, qu'il m'eût mené si loin, je l'au-

rois laissé là ; mais la reception que des personnes dont j'estime le jugement, ont faite à mon Ouvrage, ne me donne pas lieu de me repentir de la peine que j'ai prise à le composer.

APRE'S avoir donné les Remarques de M. Addiſſon, connu par la Tragedie de Caton, par le Spectateur, & par les Negociations qu'il a conduites en France pour la derniere Paix, il ſeroit ſuperflu de faire une longue Preface. Comme la Poëſie eſt l'ame de l'Epopée, on s'eſt permis quelques vers, dont il auroit été facile de rompre la meſure; mais les diſſonances ſe ſouffrent dans la muſique, & même elles y produiſent quelquefois une harmonie agréable. Le genie different des Langues a ſouvent obligé de couper les phraſes, de ſupprimer ou de changer des épithetes, d'adoucir des metaphores, & de renoncer à de petites particularités dont le goût François ne s'accommode point. L'on a auſſi retranché quelques obſcurités, les plaiſan-

teries du ſixieme Livre, & les jeux de mots que M. Addiſſon a repris. Le Poëme du paradis perdu *a été traduit en vers* Latins, *& publié en* 1690. *par Guillaume Hog Ecoſſois. Quoique ſa verſion ſoit fort inferieure à l'Original, il nous a donné un Ouvrage eſtimable, & dans lequel on peut ſouvent retrouver le genie ſublime de Milton.*

Les paſſages de l'Ecriture qui ſont cités dans les Notes, ſont de la Traduction de M. de Saci, & ceux d'Homere de celle de Madame Dacier.

LE

LE PARADIS PERDU.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Milton propoſe d'abord en peu de mots le ſujet du Poëme, la déſobéiſſance de l'homme, & ſa punition. Il nomme enſuite l'auteur du peché, le Serpent, ou plûtôt Satan, qui ſous la forme du Serpent ſéduiſit nos premiers Peres pour ſe venger de Dieu, dont la Juſtice redoutable l'avoit chaſſé du Ciel, en le précipitant dans l'Abîme avec les compagnons de ſa revolte. Aprés avoir paſſé legerement ſur cette action, le Poëte entre en matiere, & préſente Satan & ſes Anges au milieu des Enfers, qu'il ne place point au centre du monde, puiſque

le Ciel & la Terre n'exiſtoient point encore, mais dans les tenebres exterieures, qui ſont mieux connuës ſous le nom de Chaos. *Ils y paroiſſoient plongés dans l'etang de feu, évanoüis & foudroyez. Le Prince des tenebres reprend ſes eſprits, & revenu à lui-même, il adreſſe la parole à Belſebuth, le premier après lui en puiſſance & en dignité; ils conferent enſemble ſur leur chûte malheureuſe. Satan réveille ſes Légions. Elles s'élevent hors des flammes. On voit leur nombre prodigieux, leur ordre de bataille, & leurs principaux Chefs ſous les noms des Idoles, connuës par la ſuite en Chanaan, & dans les païs voiſins. Le Prince des Démons les harangue & les conſole par l'eſperance de regagner le Ciel. Il leur parle auſſi d'un nouveau monde, & d'une nouvelle créature qui devoit un jour exiſter, car pluſieurs Peres croyent que les Anges ont été créez long-tems avant ce monde viſible: il propoſe d'examiner en plein conſeil le ſens d'une Prophétie ſur la création, & de déterminer ce qu'ils peuvent tenter en conſéquence. Ses aſſociez y conſentent, & conſtruiſent en un moment* Pandæmonium *Palais de Satan. Les puiſſances infernales s'y aſſemblent pour déliberer.*

JE (1.) chante la déſobéïſſance du premier homme, & les funeſtes éfets du fruit défendu, la perte d'un Paradis, & le mal & la mort, triomphans ſur la terre juſqu'à ce qu'un Dieu homme vienne juger les nations, & nous rétabliſſe dans le ſéjour bienheureux.

Divin genie, enfant du très-Haut, deſcendez des ſommets ſolitaires d'Ho-

1 (*Je chante la déſobéïſſance.*) Preſque tous ceux qui ont écrit des Poëmes Epiques ſe ſont formez ſur Homere ou ſur Virgile, d'où ſont venus deux ſortes d'exordes; les uns à l'exemple du premier joignent la propoſition avec l'invocation.

Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Troiæ,
Qui mores hominum multorum vidit, & Urbes.

Les autres à l'exemple du ſecond, expoſent d'abord leur deſſein *arma virumque cano* &c. puis ils font leur invocation *Muſa, mihi cauſas memora.* Virgile a été imité par le Taſſe, & par la plûpart des modernes *Canto l'armi pietoſe* &c. *O Muſa, tu ſpira* &c. Milton ſuit Homere, mais comme ſa periode eſt un peu trop longue pour notre langue, j'ai pris le parti de faire un petit changement, & de dire *Je chante* &c. ajoûtant enſuite, *ſoyez-moi propice*, pour faire une liaiſon; au lieu de rendre mot à mot *chante la premiere déſobéïſſance de l'homme* &c. *Muſe, fille du Ciel, qui ſur les ſommets* &c.

reb (1.) & de Sina, où vous inſpirâtes le Berger (2.) qui le premier apprit à la race choiſie comment le Ciel & la Terre ſortirent du Chaos; ou ſi vous cheriſſés davantage la montagne de Sion, & les claires fontaines de (3) Siloé, qui coulent prés des lieux où l'Eternel rendoit ſes oracles, c'eſt de là que j'attens votre aſſiſtance. Mes chants s'élevant hardiment au deſſus du Mont (4.) d'Aonie embraſſeront des choſes qui n'ont point encore (5.) été tentées ni en

1. (*D'Horeb & de Sina.*) Ces deux montagnes ſont en Arabie. Dieu apparut ſur la premiere à Moyſe quand il lui ordonna d'aller délivrer ſon peuple. Ce fut ſur la ſeconde qu'il lui donna la Loy.

2. (*Le Berger.*) Moyſe conduiſoit les brebis de Jethro ſon beau-pere. Exod. 3. 1.

3. (*Siloé.*) Fontaine proche de Jeruſalem au levant de la Ville. Elle couloit au pied du Mont Sion, & après avoir arroſé les Jardins Royaux, elle alloit former la piſcine de Siloé dont parle S. Jean 9. 7. Iſaïe en fait auſſi mention 8. 6. *propter quod abjecit populus iſte aquas Siloe, quæ vadunt cum ſilentio.* Il eſt bon d'obſerver que la formule de cette invocation eſt tirée des Anciens. Glaucus l. 16. de l'Iliade, adreſſe à Apollon cette priere: „ Grand Apollon ſoit que vous ſoyez en „ Licie ou à Troye, de par tout il vous eſt „ aiſé d'entendre les vœux de ceux qui vous „ invoquent.

4. [*Aonie*] Montagne en Beotie conſacrée aux Muſes.

5. (*Qui n'ont point encore été tentées.*) L'Auteur

proſe, ni en vers. O vous, ſurtout, Eſprit Saint, qui préferez à tous les Temples un cœur droit & pur, inſtruiſez-moi, rien ne vous eſt inconnu. Dès le commencement vous étiez; & déployant vos puiſſantes aîles ainſi qu'une (1.) colombe qui diſpoſe à la vie ſes productions encore inanimées, vous vous étendiez ſur le vaſte abîme, & vous l'avez rendu fecond. Eclairez mes tenebres, ſoûtenez ma foible voix. Je veux diſculper la Providence, & juſtifier devant les hommes les voyes du Seigneur.

Dites-moi d'abord, car le Ciel, ni le profond abîme de l'enfer ne cachent (2.) rien à votre vûë; dites-moi quelle

étoit en droit de dire auſſi bien que Lucrece.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita ſolo, juvat integros accedere fontes.

1. (*Ainſi qu'une colombe.*) Cette idée eſt tirée du Premier chapitre de la Geneſe, ℣. 2. Marius Victor dit à peu près de même.

Et ſacer extenſis impendens ſpiritus undis,
Altrices animabat aquas, dans ſemina rerum.

Et du Bartas au premier jour.

Ou bien comme l'oiſeau qui tâche à rendre vifs,
Et ſes œufs naturels, & ſes œufs adoptifs,
Se tient couché ſur eux, & d'une chaleur vive,
Fait qu'un rond jaune blanc en un poulet s'avive,
D'une même façon l'eſprit de l'Eternel,
Semble couver ce gouffre, & d'un ſoin paternel,
Verſer en chaque part une vertu feconde.

2. (*Ne cachent rien à votre vûë.*) Homere fait cette invocation dans le ſecond livre de l'Illia-

cauſe engagea nos premiers Peres à tranſgreſſer l'unique loy de leur Créateur, au milieu même du Torrent de délices où ſon amour les avoit placés ? Quel ſéducteur les entraîna dans cette infâme révolte ? Ce fut le Serpent (1.) infernal ; ce fut lui dont la malice animée par l'envie, & par la vengeance trompa la Mere des humains, & l'enveloppa dans ſa ruine.

Rival ambitieux du Trône & de la Monarchie ſuprême, il eut la témérité d'allumer dans le Ciel une guerre impie, & de livrer bataille au Dieu de la victoire ; mais ſes efforts furent vains. Du haut de la voute éthérée, le bras

de. „ Muſes qui habitez le haut Olimpe, dites-„ moi préſentement, car étant Déeſſes vous voyez tout, & vous ſçavez tout. Le Triſſin s'adreſſe de même aux Muſes.

Ma voi, ch'avete in ciel divino albergo ;
Vergini Muſe, or mi donate ajuto,
Voi ſiete eterne, e voi preſenti ſeſte,
A quei gran fatti, onde ſapete il vero,
Ma ſolamente a noi pervenne il grido.

Et le Taſſe encore plus vivement,

Tu, che'l ſai, tu'l rivela.

1. [*Le Serpent infernal.*] Cet endroit eſt encore d'après Homere. Regnier des Marais qui en a traduit les huit premiers livres s'exprime ainſi,

Ma quale a ciò gli ſpinſe infeſto nume ?
Di Giove, e di Latona il chiaro figlio
Apollo : ei d'ira acceſo il campo greco &c.

de l'Eternel le précipita dans un gouffre d'horreur, de miſere, & de perdition, pour y gémir accablé de (1.) chaînes, au milieu des douleurs & des flammes. La toute puiſſance ne ſe laiſſe point braver impunément. Privé de ſentiment, il roula pendant neuf jours au gré des vagues de feu avec ſon abominable armée. Comment tant de maux ne l'ont-ils point annéanti ?

La fureur celeſte lui conſerva l'immortalité pour prix de ſes forfaits. Il revient à lui & l'horreur le ſaiſit. Le paſſé l'afflige, l'avenir le déſeſpere. Il promene partout ſes yeux étincelans. On lit dans ſon funeſte regard la triſteſſe, la confuſion, l'orgueil & la haine. Sa vûë perçante, telle que les Anges la poſſedent, embraſſe tout d'un coup ce lieu maudit, affreux, épouvantable. Les flammes en font une fournaiſe, mais

1. [*Accablé de chaînes.*] L'Anglois porte des chaînes de diamans. Le diamant à cauſe de ſa dureté eſt le ſymbole de l'éternité. Tous les Poëtes l'employent dans ce ſens, & Virgile entr'autres parlant des Enfers.

Porta adverſa ingens, ſolidoque adamante columnæ.

Bembo joint encore avec plus d'art les deux qualitez du diamant

E bella mano avvinſe
Catene al collo adamantine, e ſalde.

elles n'y produiſent aucune lumiere. Elles répandent ſeulement une obſcure lueur, qui ne ſert qu'à découvrir un abîme de miſere, des regions de triſteſſe, des ombres lugubres, lieux que la paix & le repos n'habiteront jamais. L'eſperance ne s'y trouve point, elle qui ſe trouve partout.

Tels étoient les antres que la juſtice Divine avoit creuſés pour ces rebelles. Renfermés dans d'épaiſſes tenebres, ils ſe voyent (1.) trois fois plus éloignés du Trône de Dieu, & du ſéjour de la lumiere, que l'on ne meſure de diſtance depuis le centre du monde, juſqu'aux aſtres les plus élevés. Que cette demeure eſt differente des Royaumes qu'ils ont perdus. Le Prince des Démons diſcerne les compagnons de ſa chûte enſevelis dans un [2.] fleuve, &

1. [*Trois fois plus éloignés.*] Dans le huitiéme livre de l'Iliade, Jupiter fait cette menace : „ Je „ le précipiterai dans les profonds abîmes du „ Tartare tenebreux, dans les cavernes affreu„ ſes de fer & d'airain qui ſont ſous la terre, & „ autant au-deſſous de l'empire des morts que le „ Ciel eſt au deſſus de la Terre. Mr. Pope obſerve la gradation de Virgile qui double la diſtance.

Tum Tartarus ipſe,
Bis patet in præceps tantum, tenditque ſub umbras.
Quantus ad æthereum cœli ſuſpectus olimpum.

2. (*Dans un fleuve.*) Longin admire cette idée

dans un tourbillon de flammes dévorantes. Il réconnoît ce concurrent ſuperbe, [1.] le premier après lui en puiſſance comme en crime, celui que dans les temps ſuivants, les Philiſtins [2.] appellérent Belzebuth. A cette vûë Satan [3.] l'implacable ennemi de Dieu rompit le ſilence.

Es-tu ce Cherubin (4) qui protegeoit les autres à l'ombre de ſes aîles ? Es-tu

de Pindare que Mr. Boileau a rendu de la ſorte. *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

1. [*Ce conquerant ſuperbe.*] Beelzebub, Beelzebud, Beelzeboul, ou Beelzebuth, étoit l'idole des Accaronites, peuples des Philiſtins l. 4. des Rois, c. 1. ℣. 2. Son nom vient de Baalzebehim, Dieu des ſacrifices, ou de Baal Sabaoth, Dieu des armées. Les Juifs l'appellerent Baalzebub, Dieu des mouches, ou Baalzeboul, Dieu du fumier. L'Ecriture déſigne par ce nom le Prince des Démons. 5. Luc c. 11. „ cet homme ne chaſſe les „ Démons que par la vertu de Beelzebuth Prin„ ce des Démons.

2. [*Les Philiſtins.*] La Paleſtine, proprement le païs des Philiſtins, étoit ſituée le long de la mer au couchant de la Judée. Elle étoit diviſée en cinq Satrapies ou territoires qui ſe nommoient Gaza, Aſcalon, Geth, Accaron & Azot.

3. [*L'implacable ennemi*] Satan ſignifie en Hébreu adverſaire. „ Et oſtendit mihi Jeſum Sacer„ dotem magnum ſtantem coram Angelo Domi„ ni, & Satan ſtabat à dextris ejus ut adverſare„ tur ei. *Zacharie* 3. 1.

4. (*Es-tu ce Cherubin.*) Ceci eſt une imitation d'Ezechiel, qui dit du Roi de Tyr : „ Vous étiez „ ce Cherubin qui étendiez vos ailes & qui pro„ tegiez les autres.

cet Ange dont l'éclat ébloüiſſoit les Cieux ? Mais que tu lui reſſemble peu. Nagueres une ligue mutuelle, une union de penſées, & des deſſeins, la même eſperance, & les mêmes perils t'ont joint avec moi dans une entrepriſe glorieuſe. Hélas ! la miſere nous unit aujourdhui. Tu vois dans quel abîme, & de quelle hauteur nous ſommes tombés. Le foudre a rompu nos legions. Cruelles armes dont la force nous étoit inconnuë ! cependant nos malheurs preſens & toutes les peines que le vainqueur peut encore nous impoſer dans ſa colere, n'arracheront de moi aucun repentir : rien ne me peut changer. Si mon éclat extérieur eſt effacé, mon courage & mon eſprit demeurent inébranlables. J'ai toûjours ce même cœur, qui n'a pas craint pour ennemi le Tout-Puiſſant. Une foule innombrable d'Anges indignés de ſa tyrannie eſt encore engagée dans ma querelle. Ils ont briſé ſon joug ; ils m'ont mis à leur tête. Nôtre puiſſance a tenu contre la ſienne ; & par un combat douteux dans les plaines du Ciel, nous avons ébranlé ſon Trône. Eh quoi ! pour avoir perdu le champ de bataille tout eſt-il perdu ? Une vo-

lonté inflexible nous reſte encore, un déſir ardent de vengeance, une haine immortelle, & un courage indomptable. Sommes-nous donc(1) vaincus? non, malgré ſa colere, malgré ſa toute puiſſance, il n'aura point la gloire de m'avoir forcé à fléchir un genoüil ſupliant pour lui demander grace. Je ne reconnoîtrai jamais pour ſouverain celui dont ce bras a pû faire chanceler l'Empire. Ce ſeroit une baſſeſſe, une ignominie, un affront plus ſanglant encore que nôtre défaite. Faut-il qu'un revers nous ôte tout courage? cherchons nôtre conſolation dans les Arrêts du deſtin. Nôtre ſubſtance eſt immortelle. Nos armes ſont toujours les mêmes. Nos lumieres ſont augmentées. Nous pouvons donc avec plus d'eſpoir de ſuccès, par force ou par ruſes, faire une guerre éternelle à notre grand ennemi qui maintenant triomphe, & qui charmé de regner ſeul, exerce dans le Ciel toute ſa tyrannie.

Au milieu des tortures l'Ange rebelle

1. (*Sommes-nous donc vaincus*) .... *Victoria nulla eſt,*
Quamquè confeſſos animo quoque ſubjugat hoſtes.
Car auſſi à le bien prendre, dit Montagne des Cannibales, *c'eſt en ce ſeul point que conſiſte la vraye victoire.*

s'exprima de la sorte. Il se paroit de constance au dehors ; mais il étoit intérieurement tourmenté d'un profond desespoir. Son fier compagnon lui répondit :

O Prince, ô Chef, de puissances & de trônes infinis, qui servant sous vos drapeaux ont par leurs exploits redoutables fait trembler l'Eternel, & mis à l'épreuve sa haute souveraineté ; je vois trop l'état où nous sommes, & je le vois avec horreur. Le malheureux succès du combat nous a fait perdre le Ciel. La gloire dont nous jouïssions est entierement éteinte, & la felicité de notre origine se trouve absorbée dans la misere. Enfin nous sommes détruits autant que peuvent l'être des Dieux & des Natures celestes. Nous vivons, il est vrai, & notre vainqueur que je commence à croire tout-Puissant puisqu'il a pû nous vaincre, nous a laissé le courage & la force, peut-être afin que nous puissions suffire aux peines que nous prépare sa colere vengeresse. Peut-être nous reserve-t'il comme des esclaves pour de durs travaux dans le fond des enfers, ou pour de penibles messages dans les tenebres de l'abîme. Que nous sert donc la force, si nous sommes condamnés à l'es-

clavage, & la vie, s'il faut toûjours ſouffrir ? le Prince des démons répartit avec précipitation :

Infortuné Cherubin, la force eſt toûjours utile, ſoit qu'il faille agir, ſoit qu'il faille ſouffrir, mais raſſure-toi. Nous ne ſçaurions être condamnés à faire le bien. Nôtre ennemi ne nous donnera point cette conformité avec lui. Goutons donc le plaiſir de faire le mal, & qu'il gemiſſe lui-même en voyant ſes deſſeins renverſés. Mais notre vainqueur a rappellé autour de lui les Miniſtres de ſes vengeances & les ſoldats de ſes armées. Les montagnes de ſouffre qu'il a lancées ſur nous dans ſa fureur, étouffent les flammes où nous ſommes tombés. Peut-être ſes traits ſont-ils épuiſés. Ses foudres portées ſur les aîles des tempeſtes & des éclairs ceſſent de mugir dans la vaſte immenſité de l'abîme. Saiſiſſons des momens que nous laiſſent le mépris de notre ennemi, ou ſa fureur aſſouvie. Vois-tu cette aride plaine, ſiege de la deſolation, & qui n'eſt éclairée que par la lueur ſombre que répandent ces flammes lugubres ? Tournons-y nos pas ; & nous retirant de l'agitation de cette mer ardente, repoſons-nous dans ce lieu, ſi nous pouvons y trouver du re-

pos. Raſſemblons nos puiſſances; conſultons ſur le moïens d'affliger notre ennemi par l'endroit le plus ſenſible. Examinons ce qu'il nous faudra faire pour reparer nos pertes, & pour ſurmonter cette facheuſe calamité : voyons enfin quelle conſolation nous tirerons de l'eſperance, ou du moins quelle réſolution nous inſpirera le deſeſpoir.

Ainſi parla Satan, la tête [1] élevée au deſſus des flots, & les yeux étincelants de feu. Le reſte du corps flottant ſur le fleuve, couvroit pluſieurs ſtades. Moins énormes en groſſeur furent ceux dont la fable vante la taille monſtrueuſe, (2) les Tirans enfans du Ciel, ou de la terre qui firent la guerre à Jupiter; (3) Briarée ou (4) Tiphon qui habitoit la caverne voiſine de l'ancienne Tharſe; ou

1. (*La tête élevée au-deſſus des flots.*) Cette deſcription paroit tirée de l'Æneïde, L. 2.
Pectora quorum inter fluctus arrecta, Jubaque
Sanguinea exſuperant undas, pars cætera pontum.
Pone legit.

2. (*Les Tirans.*) Tous les Poëtes font mention de la güerre des Géans, ſoit que la revolte des Anges ou que l'entrepriſe de Babel ait donné lieu aux Fables des Anciens.

3. (*Briarée.*) Il avoit cent bras, & ſe nommoit autrement Ageon. *Virgile Æn.* 10.

4. [*Tiphon.*] C'étoit auſſi bien que Briarée un des Titans. Pomponius Mela L. 1. C. 13. dit en parlant de la Cilicie, où étoit la Ville de Tharſe;

(1) Leviathan la plus grande des creatures qui nage dans l'Ocean : souvent sur la Mer de Norvege pendant que les ténébres inveſtiſſent les eaux, & retardent le jour déſiré; le Pilote de quelque petit bâtiment égaré dans la nuit, la trouvant endormie la prend pour une Iſle, jette l'ancre dans ſes côtes chargées d'écailles, & s'amarre contre elle à l'abri du vent. Tel le Prince des démons couché ſur le lac brulant préſentoit la vaſte ſurface de ſes membres chargés de chaînes. Dieu lui rendit une funeſte liberté. Ses crimes réïterés devoient conſommer ſa ruine. Il cherche à faire des malheureux ; mais quel déſeſpoir pour lui de voir un jour éclater envers l'homme ſéduit par ſes artifices, la grace, la miſericorde, & la bonté infinie. Sa malice infernale ne ſervira qu'à repandre ſur lui-même un tréſor de confuſion,

» Specus ultra eſt quem Typhoneum vocant, ore » anguſto aſſidua nocte ſuffuſus, ſed quia aliquando cubile fuit Typhonis, & quia nunc demiſſa » in ſe confeſtim exanimat, naturâ fabulâque » memorandus.

1. [*Leviathan*] La Baleine, Job en parle beaucoup. *Pourrez-vous enlever Leviathan avec l'hameçon c. 40. v. 10.* Ceux qui ſavent comment ſe fait la pêche de la Baleine, gouteront encore mieux cette comparaiſon.

de colere, & de vengeance.

Satan s'éleva ſur le lac. Le mouvement qu'il fit laiſſa entre les flammes une horrible valée. Il déploya ſes aîles, & prit ſon vol en haut ſe balançant ſur l'air ténebreux qu'il comprimoit de ſon poids immenſe. Enfin il s'abbatit ſur la terre ferme, ſi l'on peut appeller terre ce qui brûloit toujours d'un feu ſolide comme le lac brûloit d'un feu liquide; terre ſemblable pour la couleur à celle qu'on voit après qu'une montagne a été arrachée de [1] Pelore par la force des vents ſouterrains : ou lorſque les flancs de l'Ætna mugiſſant ſe ſont entr'ouverts; ſes entrailles ſulphureuſes, enflammées par le choc des mineraux s'élévent, appellent les tempêtes, & laiſſent un fond brulé tout couvert de bitume & de fumée. Tel fut le terrain ſur lequel ſe porterent les pieds du réprouvé. Belzebuth l'accompagne; les voila ſortis du fleuve Stigien : ils ſe croyoient des Dieux, & tous deux ils ſe glorifient comme s'ils s'étoient ſauvés par la force de leurs bras.

1. [*Pelore*] Un des trois Promontoires de la Sicile.

Eſt-ce là la Region [1] le terrain, le climat, dit l'Anathême Archange? Eſt-ce là le ſejour que l'on nous deſtine, & cette obſcurité lugubre doit-elle nous tenir lieu de la lumiere céleſte? Il le faut puiſque la volonté d'un ſeul eſt la regle de tout. Je m'éloigne volontiers d'un objet odieux. La nature l'a fait notre égal, & la force notre ſouverain. Adieu champs heureux où la joye regne pour toujours. J'embraſſe les horreurs du monde infernal; & toi profondeur de l'enfer, reçois ton nouveau Monarque. Il t'apporte un eſprit que ni le tems, ni les lieux ne changeront jamais. L'eſprit n'a d'autre lieu que ſoi-même, & dans ſoi peut faire d'un enfer un Ciel, & d'un Ciel un enfer. Qu'importe en quels lieux je réſide, ſi je ſuis toujours le même, & ſi je me trouve encore en état de pourſuivre la guerre contre le maître du foudre. Ici dumoins nous reſterons libres. L'envie du Tout-Puiſſant ne nous diſputera point ce ſéjour malheureux. Ici nous pour-

1. (*Eſt-ce là la région*) Il y a dans le quatriéme Chant de la Jeruſalem délivrée du Taſſe une convocation des Démons, qui eſt un des plus beaux endroits de tout le Poëme Milton peut en avoir tiré quelques idées qui ſe trouvent repandues en divers endroits de ſon ouvrage.

rons exercer notre Empire. Regnons dans les enfers, nous ſervions dans le Ciel. Mais pourquoi laiſſer au fond du lac d'oubli les fidéles amis qui ont bû dans la même coupe que nous ? Pourquoi ne les appellons nous pas pour partager cette triſte demeure, ou plûtôt pour eſſaïer une ſeconde fois en ralliant nos forces, ſi nous avons quelque choſe à regagner dans le Ciel, ou à perdre encore dans les enfers.

Belzebuth lui répondit : Conducteur de ces brillantes légions que le Toutpuiſſant ſeul pouvoit ne pas trouver invincibles : il n'eſt pas étonnant que tes ſoldats tombés d'une hauteur ſi prodigieuſe ſoient languiſſans, abattus ſur l'étang de feu ; mais fais-leur ſeulement entendre cette voix, le plus ferme appui de leur eſperance dans la crainte & dans les dangers ; cette voix, leur ſignal dans les aſſauts, leur ſoutien dans les plus fâcheuſes extrémités, quand elle tonnoit dans la chaleur d'un combat terrible, & bientôt tu verras leur courage ſe ranimer.

A peine acheva-t'il, & le Prince des tenebres s'avança vers le brûlant rivage. Son bouclier d'une trempe céleſte, pe-

ſant, maſſif, vaſte en ſa circonference pendoit ſur ſes épaules. Telle paroît la Lune quand ſur le ſoir du haut de (1.) Feſole ou dans Valdarno l'Artiſte (2.) Toſcan en obſerve l'orbe à travers le Teleſcope pour découvrir dans les taches de ſon globe des fleuves, des montagnes, ou quelque terre nouvelle. Le plus haut pin coupé ſur les monts de Norvege pour être le mât de quelque grand Amiral eût paru un foible roſeau en comparaiſon de la lance qui ſervoit à ſoutenir ſur les braſiers ardens ſa démarche pénible, & bien differente de ce qu'elle étoit autrefois ſur l'azur céleſte. Une zone torride & une voûte de feu lui faiſoient endurer les maux les plus cuiſans, mais ne lui ôtoient rien de ſa fierté.

1. [*Feſole ou Fieſoli.*] Ville d'Etrurie autrefois conſidérable, & maintenant très-petite. *Valdarno* a pris ce nom de la riviere d'Arno qui paſſe à Florence & à Piſe.

2. [*L'Artiſte Toſcan.*] Galilée natif de Florence en Toſcane. Il paſſe pour l'inventeur du Teleſcope, qu'il compoſa après avoir vû celui que Metius avoit inventé en Hollande l'an 1608. il a écrit pluſieurs ouvrages, & entr'autres ſur les taches du Soleil. Il découvrit les quatre Satellites de Jupiter, & fut mis à l'inquiſition pour avoir enſeigné le ſyſtême de Copernic, dont il fut obligé de ſe retracter au bout de 5. ans de priſon. Il mourut en 1642. âgé de 78. ans.

Arrivé au bord de cette mer enflammée, il s'arrête, il appelle ſes légions immobiles, & couchées comme les (1) feüilles d'automne qui couvrent les ruiſſeaux de (2) Vallombreuſe, où les forêts de l'Etrurie répandent l'ombre & l'horreur. Tels encore flottent (3,) les

1. [*Comme les feüilles d'Automne.*] Cette comparaiſon d'une multitude aux feüilles ſe trouve ſouvent dans les Poëtes. Homere, l. 2. dit: „ Ils s'arrêterent ſur la vaſte prairie du Scamandre en auſſi grand nombre que le Printems produit de feüilles & de fleurs, & comme des legions de mouches volent avidement autour d'une bergerie dans la ſaiſon du Printems aux heures qu'on remplit de lait les vaiſſeaux, telles s'avancerent, &c. Et Virgile :

Quam multa in ſilvis autumni frigore primo
Lapſa cadunt folia.

Les Sauvages pour exprimer un très-grand nombre, prennent une poignée de leurs cheveux.

2. [*Vallombreuſe*] Lieu ainſi nommé, dit Monſieur Fleury Livre 61. parce que c'eſt une vallée ombragée par le forêts de ſapins qui couvrent les montagnes voiſines Ce lieu ſitué dans l'Appennin, à demi-journée de Florence, plût à Jean Gualbert. Il y fonda vers l'an 1063. un Monaſtere ſuivant la regle de ſaint Benoît.

3. (*Les joncs épars.*) Le Golphe d'Arabie eſt nommé dans l'Ancien Teſtament, dit Prideaux l. 1. conn &c. *Jam Suph*, c'eſt-à-dire la mer des joncs à cauſe de la quantité d'herbes qui ſont dans cette mer. Les habitans du païs la nommerent *Jam Edom*, ou la mer d'Edom, & les Grecs l'appellerent *Erithra ou Erythraum mare*, parce qu'*Edom* ſignifie rouge ; au lieu de l'appeller mer d'Idumée.

joncs épars, quand (1) l'Orion soulevant les vents furieux bat les côtes de la mer rouge, dont les ondes engloutirent (2.) Busiris, & sa Cavalerie de (3.) Memphis, lors qu'animés d'une haine perfide, ils poursuivoient les passagers de (4.) Gosen, qui virent heureument de l'autre bord leurs cadavres flottans, & les roües de leurs chariots brisées. Telles ces substances Angeliques, maintenant troupes viles & mépriſables, plongées dans la consternation couvroient les flots.

Il appella : les antres creux de l'enfer

1. (*L'Orion*) Une des quinze constellations méridionales. On prétend qu'elle excite des tempêtes quand elle s'éleve.

Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion. Virg.

2. (*Busiris.*) Etoit un Roi d'Egypte qui sacrifioit ses hôtes. Hercules le fit mourir. Il désigne ici Pharaon qui traita si rudement les Hébreux réfugiez dans ses Etats, & qui périt en les poursuivant.

3. (*Memphis.*) Ville fameuse d'Egypte aujourd'hui nommée le Caire : elle est sur le Nil.

4. (*Les passagers de Gosen.*) Gosen ou Gessen est pris pour l'Egypte. „ Le Roi Pharaon dit donc „ à Joseph, votre pere & vos freres vous sont „ venus trouver : vous pouvez choisir dans toute „ l'Egypte. Faites-les demeurer dans l'endroit du „ pais qui vous paroîtra le meilleur, & donnez-leur la terre de Gessen. *Genese.* 47.

retentirent : Princes, Potentats, Guerriers, autrefois l'ornement, aujourd'hui l'horreur des Cieux. Un tel étonnement peut-il saisir des esprits éternels ? vous croyés-vous encore dans les vallées de l'Olimpe, pour vous délasser dans un doux sommeil des rudes travaux de la bataille : ou bien dans cette posture abjecte avés-vous juré d'adorer le vainqueur, qui maintenant voit les Cherubins & les Seraphins se roulans dans les flots avec leurs armes & leurs enseignes éparses ? Attendés-vous que ses Ministres aîlés découvrant des portes du Ciel leur avantage descendent pour vous écraser dans votre assoupissement, ou que de leurs foudres ils vous percent au fond de ce gouffre ? Ouvrés les yeux, levés-vous, ou restés perdus pour jamais.

Ils entendirent, & saisis de honte ils battirent des aîles. Tels des Guerriers que le sommeil a surpris tréssaillent au son d'une voix qu'ils respectent, & se rangent précipitamment à leur devoir. Ils s'apperçurent du malheureux état où ils étoient, & ils sentirent l'excés de leurs peines. Cependant à l'appel de leur géneral, ils obéirent sur le champ,

Ainſi quand la verge du [1.] fils d'Amram puiſſante en merveilles, au jour funeſte pour l'Egypte, eut décrit un cercle par les airs, on vit arriver ſur les aîles du [2.] vent d'Orient un nuage épais de ſauterelles qui ſe repandirent comme la nuit ſur le Royaume de l'impie Pharaon, & qui affligerent toute la terre du Nil. Telle parut la troupe innombrable de ces mauvais Anges planans ſous la voute infernale entre les feux qui les environnoient de toutes parts, juſqu'à ce que d'un mouvement de ſa lance, leur grand Potentat eut marqué la route qu'ils devoient tenir. A ce ſignal ils deſcendirent ſur leurs terres de ſouffre brulant, & couvrirent la plaine d'une multitude telle que le Nord ſurchargé de peuple n'en fit jamais ſortir de ſes flancs glacés, quand ſes enfans

1. (*Du fils d'Amram.*) Moyſe fils d'Amram & de Jochabed. Amram étoit fils de Caath, fils de Levi, fils de Jacob. *V. Exod. c. 6.*

2. (*Du vent d'Orient.*) La paraphraſe Chaldaïque rend ainſi le treiziéme verſet du ch. 10. de l'Exod. „ Et levavit Dominus virgam ſuper „ terram Ægypti, & Dominus adduxit ventum „ orientalem tota die illâ, totâque nocte, & „ mane facto attulit ventus ille orientalis locuſ„ tam. La plûpart des verſions de la Bible ont ſuivi ce ſens. La Vulgate dit un vent brûlant au lieu du vent d'Eſt.

barbares après avoir passé le Rhin, ou le Danube, fondirent comme un déluge vers le midi, & s'étendirent jusqu'aux sables de Libie.

Les Chefs des diverses legions se rendirent en hâte auprès de leur grand Général; semblables [1.] à des Dieux, la taille & la figure au dessus de l'humaine, Princes majestueux, puissances autrefois placées sur des Trônes, mais à present leurs noms sont effacés dans les Cieux. Ils ont été retranchés du Livre de vie. Ceux qu'ils ont ici bas leur furent donnés dans la suite des temps par les enfans d'Eve. Ils les obtinrent d'eux, quand errant sur la terre pour tourmenter l'homme suivant la permission du Très-haut, ils eurent porté par leurs fausletés, & par leurs mensonges la plus grande partie du genre humain corrompu à abandonner le Créateur. Alors les hommes négligeant la gloire [2.] invisible du Dieu qui les a fait, le

1. (*Semblables à des Dieux.*) Homere se sert fréquemment de cette loüange pour ses Héros, Virgile l'employe de même, *os humerosque Deo similis.*

2. (*La gloire invisible, &c.*) Milton a eu ici en vûë ce passage de saint Paul aux Romains, c. 1. v. 20. 23. „ Car les perfections invisibles de transfor-

transformérent souvent par une folle superstition en l'image d'une bête ornée d'or & de diamans. Ainsi les démons furent adorés comme des Dieux. Ainsi ils furent connus sous differens noms, & par les diverses Idoles que leur dédia le monde payen.

Muse, dis-moi leurs noms alors connus. Dans quel ordre sur cette mer embrasée se reveillerent-ils de leur léthargie. A la voix de leur grand Empereur suivant les dégrés de mérite, ils se rendirent l'un après l'autre autour de lui sur l'aride rivage, tandis qu'une foule confuse étoit encore dans l'éloignement. Les plus distingués furent ceux qui sortans des enfers, pour chercher leur proie sur la terre, eurent l'audace dans la suite des tems de fixer leurs siéges à côté de celui de Dieu; leurs Autels près de ses Autels : Dieux adorés parmi les Chananéens, ils braverent [1.] Jehovah tonnant du Haut de son Trône fixé dans la

„ Dieu, sa puissance éternelle & sa Divinité sont „ devenuës visibles depuis la création..... Et ils „ ont transferé l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu „ incorruptible, à l'image d'un homme corrup„ tible, & à des figures d'oiseaux, de bêtes à qua„ tre pieds, & de serpens, &c.

1 (*Jehovah.*) On croit que c'etoit le nom ineffable de Dieu.

ſainte ville de Sion au milieu des Cherubins ; ſouvent même juſques dans ſon Sanctuaire ils placerent leurs Idoles horribles abominations ! & profanant par un culte deteſtable ſes ſaintes cérémonies & ſes Fêtes ſolemnelles, ils oſerent oppoſer les ténébres de l'erreur à la lumiere de la verité.

Le premier eſt Moloch [1.] horrible Roi, ſoüillé du ſang des victimes humaines, & des larmes paternelles, quoi-

1. (*Horrible Roi.*) Moloch en Hébreu ſignifie Roi. Les Septante l'ont rendu par le mot ἄρχοντα, c'eſt à-dire Prince. Les Ethiopiens appellent encore leur Roi Emlach, ce qui paroît revenir à Moloch, Melech ou Melchom. Les Rabbins aſſurent, dit le P. Calmet, que la ſtatuë de Moloch étoit de bronze aſſiſe ſur un trône de même métal, ornée des ornemens royaux : ſa tête étoit comme celle d'un veau, & ſes bras étendus comme pour embraſſer quelqu'un. Lorſqu'on vouloit lui immoler quelques enfans, on échauffoit la ſtatuë en dedans par un grand feu, & lorſqu'elle étoit toute brûlante, on mettoit entre ſes bras la miſerable victime. On faiſoit cependant un grand bruit de tambours & d'autres inſtrumens pour empêcher qu'on n'entendît les cris que pouſſoient les enfans. Toph ſignifie un tambourg : „ Inde locus, remarque Cornelius à Lapide, „ dictus eſt Tophet ſicut à poſſeſſoribus para à „ filiis Ennon dictus eſt Gehennon, id eſt vallis „ Ennon, unde à ſimili crudelitate & incendio „ infernus à Chriſto vocatur gehenna. Quelques-uns ſoûtiennent que c'eſt le même que Mercure qui conduiſoit aux enfers, d'autres que c'eſt Jupiter, d'autres Saturne, parce qu'on lui ſacrifioit des hommes vivans.

que le bruit des tambours & des timbales étouffe les cris des enfans livrés au feu en l'honneur de son exécrable Idole. L'Ammonite l'adoroit en Rabba & dans sa plaine [1.] aquatique en Argob & Basan, jusqu'aux rives de l'Arnon; mais il ne se contenta pas de ce territoire. A la faveur de la proximité, il engagea Salomon, le plus sage [2.] des hommes, à bâtir son Temple vis-à-vis du Temple de Dieu sur la montagne d'opprobre, & s'établit dans un bocage de l'agréable vallée d'Hinnon, appellée de la Thophet, & la noire gehenne figure de l'enfer.

Après vient Chamos, l'obscene frayeur des enfans de Moab, depuis Aroer jusqu'à [3.] Nebo tiran au desert me-

1. (*Dans sa plaine aquatique.*) Rabbath est appellée dans l'Ecriture *civitas aquarum.* V. le 2. L. des Rois. 12. 26.

2. (*Le plus sage des hommes.*) On lit au 3. L. des Rois. 11. 7. „ En ce même tems Salomon „ bâtit un Temple à Chamos Idole des Moabites „ sur la montagne qui étoit vis-à-vis de Jerusa„ lem, & à Moloch l'Idole des enfans d'Ammon.

3. (*Jusqu'à Nebo.* Moyse nous apprend la situation de Nebo & d'Abarim. Deuter. 32. 48. & 49. „ Et le même jour le Seigneur parla à Moyse „ se, & lui dit: montez sur cette montagne d'A„ barim, c'est-à-dire des passages, sur la monta„ gne de Nebo qui est au pays de Moab vis-à-vis „ de Jerico, & considerez la terre de Chanaam.

ridional d'Abbarim en Heſebon, & [1] Heroniaïm Royaume [2] de Seon, au delà des vallons fleuris [3] de Sibma, fertile en vins, & dans Elealé juſqu'au Lac [4] Aſphaltithe. Pæor étoit ſon autre nom, quand Iſraël s'éloignant des bords du Nil, lui rendit en [5] Sittim un culte impudique qui fut pour ce peuple une

1. (*Heronaim.*] Jeremie 48. 3. 34. parle d'Oronaim ou d'Heronaim : „ Un grand bruit „ s'éleve d'Oronaim, le bruit d'un pillage & „ d'une grande défaite, Moab eſt détruite. Les „ cris d'Heſebon ont pénétré juſqu'à Elealé & „ juſqu'à Jaſa ; ils ont fait entendre leur voix „ depuis Segor juſqu'à Oronaim.

2. (*Royaume de Seon.*] Nous voyons au ch. 21. 6. des nombres la confirmation de ce paſſage. „ La ville d'Heſebon appartenoit à Sehon Roi „ des Amorréens, qui avoit combattu contre „ le Roi de Moab & lui avoit pris toutes les ter- „ res qu'il poſſedoit juſqu'à Arnon.

3. (*Sibma fertile en vins.*] Les épithetes de Milton ne ſont point purement de fantaiſie. Jerémie 48. 32. dit de Sibma ou Sabama. „ O „ vigne de Sabama je vous pleurerai comme j'ai „ pleuré Jaſer. Vos rejettons ont paſſé la mer, „ ils ſe ſont étendus juſqu'à la Mer de Jaſer, l'en „ nemi a ravagé vos bleds & vos vignes.

4. (*Lac Aſphaltithe.* Aujourd'hui la mer morte où étoit Sodome & Gomorre.

5. (*En Sittim.*) Moyſe rapporte cette hiſtoire au 25. ch. des Nombres, v. 1. 2. 3. 4. „ En ce tems Iſraël demeuroit à Setim, & le „ peuple tomba dans la fornication avec les filles „ de Moab, & Iſrael ſe conſacra au culte de Bel- „ phegor ; c'eſt pourquoi le Seigneur étant irrité „ dit à Moyſe : prenez tous les Princes du peuple „ & pendez-les à des potences. Pæor (dit Gor-

source de maux. Il étendit encore ses Orgies lascives vers la montagne du scandale au long du bocage de l'homicide Moloch, par où la débauche s'unit à la haine jusqu'au tems où le pieux [1] Josias renversa leurs Autels.

„ nelius a Lapide) testantibus Hebræis à denu-
„ dando Paar nomen habens, (ce qui convient très-bien à Cham qui révéla la turpitude de Noé)
„ cultores ejus in illius venerationem foramen
„ podicis distendebant, atque cacabant in illius
„ conspectum. C'est pourquoi Milton l'appelle l'obscene frayeur, comme Laban paraphrase Chaldaïque; *Quare abscondisti timorem meum.* c. 31. v. 31. Genese, au lieu d'*Idola mea*. La ressemblance des noms d'Ammon & de Chamos, dit le P. Calmet, a fait croire à plusieurs que ces Dieux étoient les mêmes, l'un en Egypte, & l'autre dans le pays des Moabites. S. Jerôme & le plus grand nombre des Interprêtes croyent que Chamos & Phegor sont la même Divinité. Origene dit que Belphegor est une Idole de turpitude, il ajoûte que les femmes étoient les plus attachées au culte de cette Divinité; & saint Jerôme le dit de même après lui: „ Colentibus
„ maximè fœminis Belphegor ob obsceni mag-
„ nitudinem quem nos Priapum possumus ap-
„ pellare. „ Maimonide veut qu'on l'ait adoré en découvrant devant lui ce que la pudeur oblige de cacher.

1. (*Le pieux Josias*) Le quatrieme Livre des Rois marque la pieté de Josias & les idolâtries de Salomon. „ Le Roi Josias soüilla aussi
„ & profana les hauts lieux qui étoient à main
„ droite de la montagne du Scandale, que Salo-
„ mon Roi d'Israël avoit bâti à Astaroth Idole
„ des Sidoniens, à Chamos le scandale de Moab
„ & à Melchom l'abomination des enfans d'Am-
„ mon. l. 4. ch. 23. v. 13.

Avec eux vinrent ces esprits connus depuis le rivage qui borde l'ancien (1.) Euphrate, jusqu'au ruisseau [2.] qui sépare l'Egypte des terres de Syrie, Baalim (3.) & Astaroth; ceux-là mâles, ceux-ci femelles; car des deux sexes, les esprits peuvent prendre celui qui leur plaît, ou tous les deux, tant leur essence est souple & déliée. Ils ne sont point asservis à des membres enchaînés par des cartilages, ni fondés sur le fréle appui des os, comme la chair qui nous appesantit; mais dans la taille qu'ils choisissent, dilatés (4.) ou con-

1. [*L'ancien Euphrate.*] Les Arabes avoient détourné l'Euphrate de son lit naturel pour la commodité de leur pays. „ Arabes Euphratis ac„ colæ qui siticulosam habitant regionem, ut „ agris suis subvenirent totum hoc flumen suffu„ rati sunt, obstructoque naturali ejus alveo, è pa„ ludibus, quos Euphrates exundans facit, fossam „ duxere nomine Pallacopam. Alexandro animus „ erat Euphratem in priſtinum alveum reducere. V. Vocius sur Pomponius Mela. l. 3. c. 8.

2. [*jusqu'au ruisseau qui sépare, &c.*] Il se jette dans la mer près de Rinocorure & séparoit l'Egypte de l'Idumée.

3. [*Baalim & Astaroth.*] Baalim en Hébreu signifie Seigneurs, & Astaroth Troupeaux.

4. [*Dilatés ou condensés.*] Psellus dit: „ Dæ„ mones proprio consilio pro ut ipsi volunt cor„ porum formas in se variant, & modo in bre„ viorem molem contrahuntur, modo rursus in „ longiorem, sese extendunt, neque solùm ma„ gnitudine eis diversitas accidit, verùm etiam

denſés, brillans ou obſcurs, ils executent leurs promptes volontés, & ſatisfont également leur amour ou leur haine. Pour eux les enfans d'Iſraël abandonnerent ſouvent leur Créateur, & renonçant à ſes ſaints Autels profanerent devant de vils animaux l'encens qui n'étoit dû qu'à la Divinité. L'Eternel à ſon tour oublia ſon peuple, auſſi-tôt il tomba ſous le glaive de l'ennemi.

On vit s'avancer en grand cortege Aſtaroth, que les Phœniciens appellent Aſtarte (1.) Reine du Ciel avec des cornes en croiſſant. A la clarté de la Lune les filles de Sidon offroient leurs Hymnes & leurs Cantiques en l'honneur de ſon image brillante. Elle fut auſſi révérée dans Sion ou ſur le mont d'iniquité,

„ figuras coloteſque variant multiformes. Tanquam vir apparet mox occurrit ut fœmina, „ leonis more fremit, ſaltat ut pardalis, &c.

1. [*Reine du Ciel.*] Aſtarte eſt apellée Reine du Ciel. Jéremie 7. 18. 4. 17. 18 Bochard croit que c'eſt la même qu'Adraſte. La fête de cette Déeſſe, qui ſe célébroit au mois d'Avril, a donné lieu aux Saxons qui l'adoroient ſous le nom d'Aeſtar ou d'Eaſter d'appeller les fêtes de Pâques *Eaſtertime*, comme l'on fait encore en Angleterre. Lucien la regarde comme la Lune. Les cornes que les anciens lui donnoient juſtifient cette opinion.

son Temple fut bâti par un Roi (1) renommé pour les dons qu'il avoit reçûs du Ciel. L'amour toucha son cœur : il suivit les conseils des femmes, & séduit par de belles idolâtres, il s'avilit devant les infâmes objets de leur culte.

Tammuz [2.] vint ensuite, Tammuz

(1) (*Un Roi rénommé*) Salomon. Voyez le 4. L. des Rois 23.

(2) (*Tammuz*) Ezechiel 8. 14. fait mention d'Adonis ou de Tammuz : „ Et m'ayant mené à „ l'entrée de la porte de la maison du Seigneur, „ qui regarde du côté du Septentrion, je vis des „ femmes assises qui pleuroient Adonis. Lucien décrit les fêtes d'Adonis qu'on célébroit à Biblos ville de Phénicie. „ On se lamente (dit „ cet Auteur) on se frappe, on fait un grand „ deüil dans toute la Contrée, après quoi on „ fait les funérailles d'Adonis ; le lendemain ils „ disent qu'il est vivant ; ils élévent sa figure „ en l'air, les femmes se coupent les cheveux „ aussi-bien que les hommes, & celles qui ne „ veulent pas le faire, sont obligées de se prostituer en l'honneur de la Déesse, & on lui „ offre le prix de cette prostitution. Ces fêtes „ se font au Printems, lorsque le fleuve Adonis „ grossi par la fonte des neiges du Liban, & rougi par les terres des lieux où il passe, vient „ tomber avec impetuosité dans la mer. Macrobe croit qu'Adonis ou Tammuz n'est autre que le Soleil. Les Juifs adoroient aussi le Soleil, la Lune & les Etoiles, comme il est marqué dans le quatrieme Livre des Rois. 23. 25. „ Josias extermina les augures & ceux qui offroient „ de l'encens au Soleil, à la Lune, aux douze Signes & à toutes les Etoiles du Ciel. Et v. 11. Il „ ôta aussi les chevaux que les Rois de Juda „ avoient donné au Soleil à l'Entrée du Temple „ du Seigneur, & il brûla les chariots du Soleil.

tout la bleſſure qui ſe renouvelle une fois tous les ans attire chaque année ſur le Liban les filles de Sirie, pour y plaindre pendant un jour entier ſa triſte deſtinée, tandis qu'Adonis de ſon roc natal coule doucement vers la mer teinte, à ce qu'elles ſuppoſent, du ſang de Thammuz. Leur exemple criminel infecta les filles de Sion dont Ezechiel obſervà dans le parvis ſacré les égarements impurs, quand ſes yeux ravis en extaſe parcoururent les noires prévarications de l'idolâtre Juda.

Après marchoit celui qui répandit des larmes véritables, quand l'Arche [1.] captive mutila ſon image brute, & lui briſa la tête, & les mains au milieu de ſon propre temple, où ſur le ſeüil de la porte il tomba contre terre, & rendit

1. (*Quand l'Arche captive.*) Ce fait eſt rapporté au quatriéme Livre des Rois. 5. 1. 2. 3. 4. & 5. „ Les Philiſtins ayant donc pris „ l'Arche de Dieu, l'emmenerent de la Pierre „ du ſecours à Azot. Ils mirent l'Arche de „ Dieu, qu'ils avoient priſe dans le Temple de „ Dagon, & la placerent auprès de Dagon. Le „ jour ſuivant s'étant levés dès le matin, ils „ trouverent Dagon tombé par terre ſur le viſage „ devant l'Arche du Seigneur; mais la tête & „ les deux mains en ayant été coupées, étoient „ ſur le ſeüil de la porte, & le tronc ſeul de „ Dagon étoit demeuré en ſa place.

les adorateurs confus. Dagon étoit son nom, Monstre [1.] marin, homme depuis la ceinture en haut, & poisson par le reste du corps : cependant il avoit un temple exhaussé dans Azot, & redouté par toute la Palestine, en Get, en Ascalon, & dans les confins d'Accaron & de Gaza.

Il étoit suivi de Rimmon [2.] qui fit

1. [*Monstre marin.*] Rabbi Kimhi dit que Dagon depuis le nombril en bas avoit la figure d'un poisson, & que de-là il prit son nom. L'on croit qu'il fut l'inventeur de l'agriculture, & qu'il fit le premier du pain avec le froment.

2. (*Rimmon.*) Il est parlé de Rimmon dans le quatriéme Livre des Rois 5. „ Naaman Général de l'armée du Roi de Syrie ayant été „ gueri de la lépre, dit à Elisée : Votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ou de victimes „ aux Dieux Etrangers, mais il ne sacrifiera „ qu'au Seigneur. Il n'y a qu'une chose pour „ laquelle je vous supplie de prier le Seigneur, „ pour votre serviteur, qui est, que lorsque le „ Roi mon Seigneur entrera dans le Temple de „ Rimmon pour adorer en s'appuyant sur sa „ main, si j'adore dans le Temple de Rimmon lorsqu'il y adorera lui même, que le Seigneur me le pardonne. Quelques-uns croyent que Rimmon est le même que Venus, parce que la Grenade appellée en Hebreu Rimmonim lui étoit consacrée. Selden dit que c'est l'Idole Phénicienne nommée Elion, qu'Hesichius appelle ἑλιμος c'est-à-dire, élevé, mais Kirker la prend pour la Déesse Pomona ou Pomene, à cause que le territoire de Damas étoit rempli d'arbres fruitiers. Peut-être est-ce le même qui est nommé Remphan dans les Actes des Apôtres. 7. 43.

ſon lieu de delices de la riante ville de Damas ſur les bords fertiles des clairs ruiſſeaux [1.] d'Abana, & de Pharphar. Il entreprit auſſi contre la maiſon de Dieu, & s'il fut abandonné par un ſujet miraculeuſement gueri de ſa lepre, il ſe conſola par le culte que lui rendit un monarque incenſé, Achaz ſon propre (2.) conquerant qui défigura l'Autel du Seigneur, pour en bâtir un ſemblable à celui des Syriens, afin d'y brû-

1. [*D'Abana & de Pharphar.*] „ N'avons „ nous pas à Damas les fleuves d'Abana & de „ Pharphar, qui ſont meilleurs que tous ceux „ d'Iſraël. Rois. l. 4. c. 5. 12.

2. [*Son propre conquerant.*] Achaz ne vainquit pas en perſonne le Roi de Damas, il fut au contraire vaincu. L'Ecriture nous dit, *& immolavit Diis percuſſoribus ſuis* : mais il engagea par ſes préſens Theglathphalaſar à déclarer la guerre à Raſin. L'Ecriture dit au quatriéme Livre des Rois. c. 16. 7. &c. „ Alors Achaz envoya des „ Ambaſſadeurs à Theglathphalaſar Roi des „ Aſſiriens, pour lui dire de ſa part, je ſuis „ votre ſerviteur & votre fils, venez me ſauver „ des mains du Roi de Sirie & des mains du Roi „ d'Iſrael qui ſe ſont ligués contre moi, & ayant „ ramaſſé l'argent & l'or qui ſe put trouver dans „ la maiſon du Seigneur & dans les treſors „ du Roi, Il en fit des préſens au Roi des Aſſi„ riens. Le Roi des Aſſiriens s'étant rendu à ce „ qu'Achaz déſiroit de lui venir à Damas, ruina „ la ville & en transfera les habitans à Cirene, „ & tua Raſin. Alors le Roi Achaz alla à Damas „ au-devant de Theglathphalaſar Roi des Aſſi„ riens, & ayant vû l'Autel qui étoit à Damas, „ il envoya au Pontife Urie un modele exact

ler ſes victimes odieuſes en l'honneur des Dieux qu'il avoit vaincus.

Enſuite parut une multitude autrefois renommée, (1) Oſiris, Iſis, Orus, & toute leur ſuite. Sous des figures monſtrueuſes ils abuſerent par leurs preſtiges l'Egypte entiere, & ſes Prêtres aſſez fanatiques pour chercher leurs Dieux vagabons parmi des animaux ſtupides. Iſraël n'en évita point l'infection, quand l'or (2) emprunté compoſa le veau dans Horeb : prévarication qu'un Roy (3) rebelle doubla dans Bethel & Dan.

„ Autel étoit repréſenté ſelon ſa figure, & tout
„ ce qu'il contenoit, le Pontife Uurie bâtit un Au-
„ tel tout ſemblable à celui de Damas ; ainſi
Milton a pû dire qu'Achaz avoit vaincu les Dieux de Damas.

1. (*Oſiris, Iſis, Orus.*) Rois & Dieux des Egyptiens, adorés ſous la forme d'un bœuf ou d'une vache.

2. (*L'or emprunté*) Parce qu'Aaron demanda la matiere pour fondre le Veau d'or, comme l'on voit dans l'Exode c. 32. „ Otez les pendans
„ d'oreilles de vos femmes, de vos fils & de vos
„ filles, & apportez-les moi. Le peuple fit ce
„ qu'Aaron leur avoit commandé, & lui apporta les pendans d'oreilles. Aaron les ayant pris,
„ les jetta en fonte & il en forma un Veau.

3. (*Qu'un Roi rebelle.*) „ Jeroboam s'étant révolté contre Roboam fit deux Veaux d'or, &
„ dit au peuple : n'allez plus à l'avenir à Jeruſalem ; Iſraël, voici vos Dieux qui vous ont tiré de l'Egypte. Il les mit l'un à Bethel & l'autre
„ à Dan. Rois l. 3. c. 13. ℣. 28. & 29.

confondant avec le bœuf qui pâture, son Createur, Jehova qui dans une nuit passant à travers l'Egypte extermina (1) d'un seul coup ses premiers nés, & ses dieux mugissans.

Le dernier qui se présenta fut (2) Belial : nul esprit plus impur ne tomba du Ciel, & nul plus grossierement addonné au vice pour l'amour du vice. Il n'avoit point de temples, ni d'autels fumans en son honneur ; cependant, quel autre assiste plus souvent dans les temples, & devant les Autels, quand le Prêtre tombe dans l'oubli de Dieu, comme firent les (3) fils d'Eli, qui remplirent la maison du Seigneur de leurs excès, & de leurs violences. Il regne aussi dans les cours, dans le palais,

1. (*Extermina d'un seul coup.*) „ Je passerai „ cette nuit par l'Egypte (dit le Seigneur) je „ frapperai dans les terres des Egyptiens tous les „ premiers nés depuis l'homme jusqu'aux bêtes, „ & j'exercerai mes jugemens sur tous les Dieux „ de l'Egypte. Exod. 12. 12.

2. (*Belial.*) Signifie sans loi, il est pris en general pour le Démon, & l'Ecriture ne nous marque point qu'il fût l'Idole particuliere d'aucun endroit ; aussi Milton ne lui donne-t'il point de Temple.

3. (*Les fils d'Eli.*) Or les enfans d'Eli (Ophni „ & Phinée) étoient des enfans de Belial qui ne „ connoissoient point le Seigneur, 2. Livre des Rois 2. 12.

& dans les Villes ſcélérates, où le bruit des débauches, & l'injure & l'outrage s'élévent par deſſus les tours les plus ſuperbes, & quand la nuit obſcurcit le Ciel, alors rodent les fils de Belial, bouffis d'arrogance, & de vin : témoins les ruës de (1) Sodome, & de [2] Gabaa, quand le reſpect dû à l'hoſpitalité expoſa une compagnie cherie, pour éviter un rapt plus odieux.

Ceux là furent les premiers en ordre & en puiſſance. Je ne finirois point ſi je voulois nommer tous ceux qui parurent. Les Dieux d'Ionie à qui la poſterité de [3] Javan décerna des autels, mais long-tems après qu'ils eurent déifié Cœlus & la Terre, peres célebres d'un peuple de Divinités : Titan le premier [4] né du Ciel, Titan avec ſa race énorme privé du droit d'aîneſſe par Saturne ſon frere puîné, Ce dernier fit à ſon tour

1. [*Les ruës de Sodome.*] Voyez le 19. chap. de la Geneſe.

2. [*Et de Gabaa.*] Le fait eſt rapporté au 19. chapitre des Juges.

3. [*La poſterité de Javan.*] Javan fils de Japheth donna ſon nom à l'Ionie.

4. [*Le premier né du Ciel.*] Titan, frere aîné de Saturne, lui ceda l'Empire du Ciel, à condition qu'il n'éleveroit point d'enfans, Jupiter ayant été élevé en cachette détrôna Saturne.

chassé par son propre fils, le puissant Jupiter, qu'il avoit eû de [1.] Rhea son épouse. Ainsi regna l'usurpateur Jupiter. Ceux-ci furent d'abord connus en [2.] Crete, & sur l'Ida, de là passant sur le sommet glacé de [3] l'Olimpe, ils regnerent dans la moyenne region de l'air, leur plus haut Ciel, où sur le mont [4] Delphique, ou en [5] Dodone, & dans toute l'étenduë de la [6] Doride. Je pourrois aussi parler de celui [7.] qui fuiant avec le vieux Saturne, passa par le golfe Adria-

1. [*Qu'il avoit eu de Rhea.*] Rhea fille du Ciel & de la Terre, c'est la même que Cybelle, Ops, Vesta, &c.

2. [*En Crete & sur l'Ida.*] Jupiter fut secretement élevé en Crete par les Curetes.

Creta Jovis magni medio jacet insula ponto,
Mons idæus ubi. Virg.

3 [*L'Olimpe.*] Montagne de Thessalie, proche de la Macedoine.

4. [*Delphique.*] Delphes Ville de Beotie près du Parnasse, & fameuse par son Oracle.

5. [*Dodone.*] En Chaonie, Province de l'Epire. Les chênes y rendoient des Oracles.

6. [*De la Doride.*] La Grece ainsi nommée de Dorus, fils de Neptune, qui y regna.

7. [*Qui fuyant &c.*] Hercules vint dans l'Espagne, en Gaule & en Angleterre. On voit encore en Provence le champ de la Crau, où l'on dit qu'il combatit contre les Geans. Procope l. 2. des vand. dit qu'il y avoit une inscription Phenicienne sur les Colomnes d'Hercules près de Gibraltar, par laquelle il étoit marqué que ces piliers avoient été érigez par ceux qui fuyoient

tique aux champs Heſpériens, où ſes gens traverſant la Celtique, aborda aux Iſles les plus éloignées.

A leur ſuite une troupe nombreuſe marchoit ſans ordre; à travers leurs regards mornes & languiſſans on démêloit un raïon de la joye qu'ils reſſentoient dans le ſein même de la perdition, en obſervant que leur Chef ne s'abandonnoit point au deſeſpoir. Satan pénétra leur ſentimens; cette vûë radoucit un peu les traits de ſon viſage, mais bientôt reprenant ſa fierté naturelle par des diſcours ſpecieux, & pleins d'orgüeil, il releva leur courage, Il commanda qu'au bruit martial des trompettes, & des clairons on arborât ſon puiſſant étendart. Azazel avant ſa chûte exerçoit dans le Ciel cette fonction éclatante. Il déploya l'enſeigne Imperiale,

de devant la face de Joſué &c. Bochard croit que ce fut au tems de Moyſe, mais il eſt plus vraiſemblable que ce fut du tems de Joſué. Les Celtes l'appellerent Ogmius, peut-être d'Og Roi de Baſan, qui eſt repréſenté dans l'Ecriture comme un Geant très-robuſte, & qui avoit pour ſujets des Geans.

1. [*Ne s'abandonnoit point &c.*] Après la bataille de Cannes, la Ville de Rome remercia Varron, qui l'avoit perduë, de ce qu'il n'avoit pas déſeſperé du ſalut de la Ville.

Neptune, augré du vent, elle brilla comme un meteore ; & sa broderie de perles & d'or offrit aux yeux ébloüis les titres de leur grandeur.

Cependant la bruïante trompette sonna l'allarme : l'armée y répondit par un cri qui perça les concavités de l'enfer. La frayeur [1] passa jusques dans les Royaumes du Chaos, & de la Nuit ; aussitôt dix milles Bannieres à travers l'obscurité réfléchirent dans les airs les couleurs de l'aurore. La terre se couvrit d'une forêt heriſſée de lances, les casques étincelerent, & des boucliers sans nombre jetterent d'épouvantables éclairs. La Phalange infernale se met en marche, les fluttes, les fifres, & les hautbois se conforment au mode (2) Dorique. Ce

1. [*La frayeur passa &c.*] L'Auteur s'est sans doute ici proposé ces deux endroits d'Homere que Longin a admirés, & que Mr. Boileau a si bien rendus.

Le Ciel en retentit, & l'Olimpe en trembla...
L'Enfer s'émût au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie &c.

2. [*Au mode Dorique.*] Les Anciens comptoient quatre modes en musique, le Lydien, le Phrygien, le Dorien & le Mixilodien ; mais ils mettoient le Dorique au-dessus de tous les autres. Voici ce qu'en dit Corn. Agrippa, c. 17. *de vanitate scientiarum.* „ Sunt qui musicos modos ex „ gentium vocabulis distinxerunt ut in Phry„ gium, Lydium, Dorium, quibus Sappho quar-

mode porta jadis au plus haut degré le courage des Heros armés pour le combat. Il inſpiroit non la fureur, mais une valeur reglée & rendoit les cœurs inacceſſibles aux terreurs de la mort. Ses tons vifs & majeſtueux avoient la vertu de calmer le trouble des penſées, & de chaſſer des eſprits mortels & immortels la triſteſſe, la crainte, le chagrin, & les allarmes. Pleins de reſolution ſerrés l'un contre l'autre, ils marchoient en ſilence au ſon des inſtrumens qui charmoient leurs pas douloureux ſur la terre embraſée. Tels les anciens guerriers couverts d'armes ébloüiſſantes alloient chercher la gloire au milieu des combats.

„ tum videlicet Mixilodium ſuper inſtituit. Inter „ hors quatuor modos Phrygium, quia diſtrahit „ & rapit animam, non probant, ſed barbaricum Porphirius illum vocat; Lydium etiam „ Plato reprobat, ut qui acutus ſit & à modeſtia reſedens; Dorum autem tanquam gravio„ rem, honeſtioremque & omnibus modis mo„ deſtum ad graviores animi affectus & mores „ corporis aptum & ad rectè & benè vivendum „ utilem prætulerunt, ac Agamemnon ad bel„ lum Trojanum profecturus Dorium domi reli„ quit muſicum, qui ſpondæo pede Clytemneſ„ tram in pudicitia conſervaret, quare non prius „ ab Ægiſto viciari potuit, quam is muſicum „ prius è medio impiè ſuſtuliſſet. Mixilodium „ commiſerationibus congruum erat.

Après avoir formé leurs rangs, & leur front d'une étenduë épouvantable, ils attendirent l'ordre du Général. Au travers des files guerrieres, il darde ses yeux pénetrans, il parcourt de la vûë les divers rangs, il observe leur disposition, leur contenance, & leurs statures semblables à celles des Dieux. Enfin il fait le dénombrement de ses forces. Alors son cœur enflé d'orgüeil, & s'endurcissant de plus en plus, se glorifie de sa puissance. Toutes les Troupes qu'on pourroit rassembler sur la terre comparées à cette armée seroient plus mépriſables que la petite infanterie qui se réunit contre les gruës, quand même on mettroit ensemble les Géans de [1] Phlegra, & les Heros assistés des Dieux auxiliaires, qui combattirent des deux côtés devant [2] Thebes, & [3] Pergame, & quand

1. [*Phlegra.*] Il y a deux endroits de ce nom, l'un en Thessalie, où les Géans combatirent contre les Dieux, l'autre en Campanie proche de Cumes, où ils se batirent contre Hercules.

2. [*Devant Thebes.*] Quand Adraste fit la guerre aux thébains, en faveur de son gendre Polinice. Stace a fait sur ce sujet un Poëme en 12. Livres, intitulé la Thébaïde.

3. [*Pergame.*] ou Troye; cette guerre est assez connuë.

on y joindroit les Chevaliers Bretons & [1] Armoriques qui entourerent le fils de [2] d'Uther suivant le rapport du Roman fabuleux, & tous ceux tant chrétiens qu'infidelles qui signalerent leurs armes dans (3) Aspremont, & Montaubant, à Damas, à Maroc, à (4) Trebisonde, ou ceux encore que (5) Biserte envoya de la côte d'Affrique quand Charlemagne vit tomber tous ſes Pairs près (6) de Fontarabie : ainſi ces guerriers l'emportoient de beaucoup au deſſus des forces mortelles : ils déſeroient néanmoins à leur grand commandant, dont la taille & le maintien ſe faiſoient admirer. Sa forme n'avoit pas

1. [*Bretons & Armoriques.*] Armorique ſe dit proprement de la petite Bretagne. Suivant Cambden, ce mot ſignifie Maritime.

2. [*Le fils d'Uther.*] Artus Roi d'Angleterre, fils d'Uther Pendragon, vivoit vers l'an 500. Nous avons pluſieurs hiſtoires fabuleuſes ſur ſon compte. On lui attribue l'Inſtitution des Chevaliers de la Table ronde.

3. [*Dans Aſpremont, &c.*] L'Auteur fait alluſion aux guerres d'Agramant, dont l'Arioſte parle dans ſon Roland le Furieux.

4. [*Trebiſonde.*] Ville de Cappadoce avec un Empire de ce nom, que Mahomet II. renverſa l'an 1460.

5. [*Biſerte.*] Ville d'Afrique entre Carthage & Tabarque. On croit que c'eſt l'ancienne Utique.

6. [*Près de Fontarabie.*] A Roncevaux : ce fut une ſimple eſcarmouche où Roland fut tué.

encore perdu tout le brillant de son origine, & representoit noblement un Archange dont le mal avoit un peu obscurci la gloire auparavant excessive. Tel au point du jour le Soleil se montre à travers le brouillard, ou dans une sombre éclipse, quand offusqué par la Lune, il répand un jour formidable sur la moitié des Nations, & laisse aux Monarques allarmés, quelque revolution à craindre. Tel l'Archange obscurci brille encore pardessus les autres. Son visage est sillonné de cicatrices profondes, que la foudre y a gravées: l'inquiétude se découvre sur ses joues flétries, mais son front plein d'audace, & d'orgueil annonce la vengeance. Son œil tout cruel qu'il est, donne pourtant des marques de remords & de compassion, en voyant ces Anges qui l'avoient égalé, ou plûtôt suivi dans le crime, ces Anges autrefois si distingués dans la béatitude, aujourd'hui si humiliés dans la misere. Il envisage avec regret des millions d'esprits que sa faute à privés du Ciel, & que sa revolte a chassés des splendeurs éternelles, mais qui demeurent toûjours fidelles à ses ordres, quoique leur éclat soit presque entierement effacé. Ainsi

l'on voit les chênes des forêts & les pins des montagnes frappés du feu du Ciel, soutenir encore sur la Bruyere aride leurs troncs (1) immenses, quoiqu'à demi consumés.

Il fit signe qu'il alloit parler. Leurs rangs doubles se replierent sur les aîles, & les Grands de sa Cour l'environnerent. Tous garderent un silence respectueux : trois fois il essaya de se faire entendre, & trois fois en dépit de sa fierté, les larmes, telles que les Anges en répandent, coulerent de ses yeux : à la fin les paroles entrecoupées de soupirs se firent ainsi passage.

Légions d'Esprits immortels, Divinités, à qui le Tout-puissant seul peut s'égaler : votre combat n'a point été ignominieux, quoique l'événement en ait été fatal. Ces ruines que je ne puis regarder sans horreur, le temoignent assés ; mais l'esprit le plus pénétrant, le

1. [*Leurs troncs immenses.*] Lucain a une fort belle comparaison dans ce goût, L. 1. où il dit de Pompée, qui déclinoit :

Qualis frugifero quercus sublimis in agro,
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
Dona ducum ; nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa suo est, nudefque per aëra ramos
Effundens, trunco non frondibus efficit umbram.

plus versé dans la connoissance du présent ou du passé, auroit-il jamais prévû que des Dieux, tels que nous, ligués ensemble, dûssent être repoussés ? & malgré l'état où nous sommes, puis-je m'imaginer encore que ces légions dont l'exil a dépeuplé le Ciel ne se relevent pas, pour rentrer un jour dans leur demeure natale ? Armée celeste vous me devez au moins ce [1.] témoignage, qu'aucune diversité de sentimens ou d'interêts, aucune foiblesse dans le cœur, aucune crainte du péril, n'ont de ma part renversé nos esperances ; mais le Monarque suprême nous cachoit sa force, assis sur un trône qui n'étoit soûtenu en apparence que par l'ancienne opinion, le consentement ou l'usage, il nous découvroit seulement l'éclat de sa grandeur. Voilà la cause de notre attentat, & la source de notre ruine. Nous la connoissons aujourd'hui cette puissance : ce n'est donc plus à

1. [*Ce témoignage.*] Ænée de peur qu'on ne le soupçonne d'avoir manqué à sa Patrie s'écrie dans le 2. L. de l'Æneide :

Hinc cineres & flamma extrema meorum
Testor in occasu vestro, nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaum, & si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

nous de commencer la guerre, mais devons-nous la craindre? Nous pouvons tenter par artifice, ce que nous n'avons pû executer par la force. Il apprendra qu'un ennemi n'eſt vaincu qu'à demi, quand il n'a fait que ceder à la force. Le tems produit des nouveautés, & le bruit courroit dans le Ciel, que ce Dieu étoit ſur le point de créer une terre, & d'y placer une generation que ſa bonté ne devoit gueres moins favoriſer que ſes enfans céleſtes. Ce monde, quand nous n'irions que pour le reconnoître, ſera peut-être l'objet de la premiere ſortie que nous ferons. Les eſprits de l'Empirée ne ſont pas deſtinés à reſter dans les priſons de ce gouffre infernal, & d'abîme ne les enſevelira par pour jamais en ſon obſcurité; mais ces penſées doivent être examinées dans un plein conſeil

Il dit, & des millions de Cherubin tirant leurs épées flamboyantes les agiterent en ſigne d'applaudiſſement, l'éclat en rejaillit juſqu'aux voutes de l'enfer. Ils blaſphemerent le ſaint nom de Dieu, & faiſant retentir un bruit de guerre ſur leurs boucliers qu'ils choquoient fierement de leurs armes, ils envoyerent au Ciel un cartel de defi.

Non

Non loin de là étoit un mont dont le sommet affreux vomissoit des tourbillons de flamme, & de fumée, le reste reluisoit d'une croute jaunâtre, signe indubitable de l'or, enfant du soufre qu'enfermoient ses entrailles. Un détachement considerable des brigades aîlées s'y rendit en diligence. Ainsi l'on voit les pionniers armés de pics, & de beches devancer une armée Royale pour creuser des tranchées, ou pour élever un rampart. (1.) Mammone les conduisoit, Mammone l'esprit le plus rampant de tous ceux qui tomberent du celeste lambris; car même dans les palais du Tout-puissant, ses regards, & ses pensées étoient toujours tournez en bas, & la richesse des Cieux pavez d'or massif le touchoit plus que tout ce que la présence de l'Eternel peut avoir de saint & de divin. C'est lui qui le premier apprit aux hommes à piller le centre de la terre, & à déchirer d'une main impie les entrailles de leur mere, pour y chercher des trésors que la natu-

1. [*Mammone les conduisoit.*) Mammone en Syriaque signifie le Dieu des richesses. Les Grecs l'appellent Plutus. Il est dit dans l'Evangile : *Nemo potest servire duobus Dominis, Deo & Mammonæ.*

avoit sagement cachez. Ses travailleurs firent bientôt dans le mont une vaste ouverture, & en retirerent de gros lingots d'or. Que l'on ne s'étonne point de voir des richesses renfermées dans le sein des enfers : cette region merite mieux qu'aucune autre d'être infectée de ce précieux poison. O vous qui vous glorifiez dans les choses périssables, & qui parlez avec admiration de Babel, & des ouvrages des Rois de Memphis ; Mortels, apprenez ici combien les plus superbes monumens de votre gloire, & la force & l'art sont aisément surpassez par les esprits réprouvez, qui font dans un instant ce qu'en un siecle, avec des travaux infinis & des mains innombrables vos ayeux ont à peine achevé.

Une seconde troupe d'esprits travailloient aux creusets préparés dans la plaine voisine, sous laquelle un feu liquide sortoit du lac à gros boüillons : elle raffinoit l'or avec un art merveilleux & le purifioit jusqu'au dernier dégré.

D'autres formoient en terre des moules artistement façonnez, dans lesquels au sortir des creusets la matiere liquide couloit d'une façon surprenante. Ainsi

dans l'orgue le vent d'un coup de soufflet se distribue par le sommier aux differens tuyaux. Bien-tôt au son d'une simphonie melodieuse de voix & d'instrumens s'éleva hors de terre, comme une fumée, un immense édifice en forme de Temple. Il étoit porté sur des colonnes & sur des pilastres d'ordre Dorique. L'architrave superbe soutenoit une frise chargée d'un admirable bas relief, & surmontée d'un riche toit d'or ciselé. Jamais Babilone ni Memphis ne porterent si loin la magnificence de leurs chefs-d'œuvres, soit dans les Palais de leurs Rois, soit dans les Temples de leurs Dieux Belus & Serapis, quand l'Egypte & la Syrie se disputoient à l'envie de luxe & de richesses.

Tout-à-coup les portes d'airain s'ouvrirent, le vaste interieur du manoir infernal parut dans tout son éclat. Une rare mosaïque s'offroit sous les pieds. De la voute pendoient par un puissant enchantement plusieurs lampes lumineuses, avec des fanaux brillans entretenus de Naphte, & d'Asphalte, qui repandoient une lumiere pareille à celle des Cieux. La multitude pleine d'empressement & d'admiration s'y jetta sou-

le. Les uns louoient l'ouvrage, & les autres l'Architecte. Sa main s'étoit signalée dans le Ciel par la construction de plusieurs tours admirables. Elles servoient de palais aux Anges que le Roi suprême avoit exaltés au rang de Princes, pour gouverner chacun selon l'ordre admirable de la celeste Hierarchie. Le nom de l'Architecte ne fut pas inconnu, & sans honneur dans l'ancienne Grece. Les peuples d'Ausonie l'appellerent (1.) Mulciber, & ils racontent l'occasion pour laquelle Jupiter en courroux le fit voler par dessus les celestes remparts. L'infortuné, disent-ils, roula du matin jusqu'au soir pendant un jour entier d'été, & semblable à une étoile qui se détache du firmament à l'heure que le Soleil se couche, il tomba dans Lemnos Isle de l'Egée, mais leur tradition est fausse. Il tom-

1. (*Mulciber.*) Vulcain fut nommé par les Latins Mulciber, *quia ignis mulcet & domat omnia.* Il raconte lui-même sa chûte dans le premier Livre de l'Iliad. „ Je n'ai jamais oublié qu'une fois „ que je voulois aller à votre secours (dit-il à „ Junon) Jupiter me prit par un pied & me „ précipita du sacré parvis. Je roulai tout le jour „ dans les airs, & comme le Soleil se couchoit, „ je tombai presque sans vie dans l'Isle de Lem„ nos : les Sinthiens me releverent ; &c.

ba, long-tems auparavant avec ſa troupe rebelle. Les Tours [1] qu'il avoit bâties dans le Ciel, & toutes ſes machines lui furent inutiles. Il ſe trouva precipité avec ſes entrepreneurs pour aller bâtir dans les enfers.

Les Heros aîlés en grand & terrible appareil par ordre du General, proclamerent dans l'armée au ſon de trompettes la tenuë prochaine d'un conſeil ſolemnel à Pandœmonie, la grande capitale de Satan & de ſes Pairs. Les plus dignes ſuivant l'ancienneté des rangs, ou ſuivant la nouvelle promotion y furent convoqués. Ils y vinrent à l'heure même eſcortés d'une cour nombreuſe, qui marchoit par centaines & par milliers. Bien-tôt les avenuës des portes, & le veſtibule furent occupés. Ils remplirent la vaſte étenduë du lieu deſtiné à tenir le conſeil; ce lieu reſſembloit à une plaine couverte de peuple, où les champions montés ſur de fiers courſiers,

1. *Les Tours qu'il avoit bâties.*) L'Auteur fait entrer ici une idée d'Homere, qui regardoit Vulcain comme l'ordonnateur des bâtimens du Ciel, quand il dit à la fin du premier Livre de l'Iliade: „ Les Dieux allerent tous ſe coucher dans les „ riches appartemens que Vulcain leur avoit faits „ par ſon art merveilleux.

& armés de toutes pieces s'avancent, & devant le trône du Soudan défient les plus braves des Chevaliers payens à un combat mortel, ou à rompre la lance. On entendit au loin un sifflement produit par le battement des aîles des Démons, qui formoient sur terre & dans l'air un essain innombrable. C'est ainsi que les abeilles au Printemps quand le Soleil entre dans [1.] le Taureau, font sortir par pelotons leurs jeunes colonies. La troupe bourdonnante voltige çà & là parmi les fleurs, & la fraiche rosée, où se promenant sur la planche unie qui sert d'esplanade au devant de leur Citadelle de chaume construite nouvellement, elles s'entretiennent des affaires de leur état. Telle la multitude aërienne fourmilloit, & le palais pouvoit à peine la contenir, mais au signal donné

1. (*Dans le Taureau.*) Le Soleil entre dans ce signe vers le 20. d'Avril. Cette comparaison a beaucoup de rapport à la premiere de l'Iliade, elle est au Livre 2. en les confrontant ensemble, on verra que Milton n'a pas moins de feu de Poësie. Voici celle d'Homere: „ Comme on voit sortir „ d'un rocher creux des légions infinies d'Abeilles „ fort serrée, & incessamment suivies de nou„ velles légions, voler par essains sur les fleurs du „ Printems & se disperser de toutes parts, on voit de même ces bataillons sortir des tentes & „ des vaisseaux, & courir par pelotons.

(tout est leur pouvoir) ceux dont la taille surpassoit la hauteur des Geans, fils de la terre, se réduisent presque à un point, & s'assemblent, quoique sans nombre, dans un lieu resserré. Cette race de [1.] Pygmées au-de là du mont de l'Inde occupe malgré leur petitesse un plus grand volume. Ainsi le Berger marchant dans la nuit, à côté d'un bois, ou d'une fontaine, voit, [2.] ou croit voir les fées qui se divertissent entre elles. La Lune étonnée (3.) s'arrête, & près de la terre se rabbaisse en tournoyant avec une lueur pasle. Cependant ces Nymphes appliquées à leurs danses, & à leurs jeux, charment son oreille par leur musique agréable, & son cœur

1. [*Pygmées.*] Ezechiel 27. 11. parle des Pygmées; Vossius & Pomponius Mela les place dans l'Inde & dans l'Ethiopie. „ Nam & in Indiam, & in Æthiopiam, & denique in extremam Scythiam cubitales istos homunciones „ transtulere.

2. [*Voit ou croit voir.*] Ceci est imité de Virgile. *Aut videt, aut vidisse putat per nubila Lunam.* Æn. L. 5.

3. [*S'arrête.*] Les Anciens croyoient que la Lune assistoit aux enchantemens. Horace dit:

Lunamque rubentem
Ne foret his testis post magna latere sepulchra.
Satyre 8. L. 1.

treſſaille tout à la fois de (1.) joie, & de crainte ; de même ces eſprits infernaux treſſaillirent à la plus petite joûte leur faſte immenſe, & ſe trouverent à l'aiſe malgré leur multitude ; mais dans un appartement retiré, les Seraphins & les Cherubins conſervans leur hauteur majeſtueuſe, tinrent un Conſeil ſecret. Ils s'aſſirent ſur des ſieges d'or, au nombre de mille, & mille demi Dieux. Le Senat (2.) fut grand & complet. Enfin après un court ſilence, & la lecture de la convocation, le Conſeil commença.

1. [*De joye & de crainte.*] La crainte & la joye s'allient fort ſouvent enſemble.

Obſtupuit ſimul ipſe ; ſimul percuſſus Achates,
Lætitiaque metuque avidi, &c. Virgile Æneid.

2. [*Le Senat fut grand, &c.*] Le Taſſe dans ſa Jeruſalem délivrée parle de même L. 1. Stance XX.

I grandi de l'eſſercito s'unirò,
Glorioſo Senato in dì ſolenne.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Satan agite dans le Conſeil s'il eſt à propos de hazarder encore une bataille pour recouvrer le Ciel. Quelques-uns en ſont d'avis ; d'autres s'y oppoſent. Un troiſiéme parti prevaut. L'on conclut qu'il faut avant tout ſuivre l'idée de Satan, & éclaircir la prophétie ou la tradition du Ciel au ſujet du monde deſtiné à une eſpece de Créatures peu inferieures aux Anges, & qui devoient exiſter à peu près dans ce tems. Leur embarras pour ſçavoir qui ils envoyeront à la découverte de ce monde. Satan ſe charge tout ſeul de cette entrepriſe. Il reçoit des honneurs & des applaudiſſemens. Le Conſeil finit, les eſprits ſe diſperſent, & pour charmer leurs maux s'occupent à differens exercices en attendant le retour de leur grand General. Il arrive aux portes de l'Enfer qu'il trouve fermées & gardées

par deux monstres affreux. Après quelques éclaircissemens les portes lui sont ouvertes. Satan apperçoit le gouffre entre l'Enfer & le Ciel. Il traverse l'abîme avec beaucoup de difficulté. Le Chaos qui préside dans cet espace lui désigne sa route vers le monde qu'il cherchoit.

Assis sur un trône érigé par le crime, Satan dominoit sur les rebelles esprits. L'éclat qui sortoit de sa couronne effaçoit les plus brillantes productions (1.) d'Ormus & de l'Inde, & & des riches contrées où l'Orient somptueux répand d'une main prodigue sur ses Rois barbares l'escarboucle & le rubis ; cependant son orgueil n'étoit point encore satisfait, il en vouloit à la Monarchie suprême, & sans songer aux évenemens passez, son imagination superbe portée dans un avenir chimerique, lui dicta ces mots :

Trônes, Dominations, Divinitez, la puissance immortelle toute opprimée qu'elle peut être, ne sçauroit se renfermer dans les gouffres de l'abîme : ainsi je ne regarde point le Ciel comme perdu pour nous. Les vertus célestes se relevant de leur chûte, n'en seront que plus glorieuses, & desormais elles n'auront plus à craindre les coups du hazard. Un juste droit & les loix fixes du destin

1 [*Ormus.*] Ville & Golfe de ce nom, qui sépare l'Arabie de la Perse. Les plus belles perles se pescheut dans ce Golfe près de l'Isle Baharen.

C 2

m'ont d'abord fait votre Chef. Un choix libre de votre part m'a ensuite confirmé dans ce haut rang, sans parler des obligations que vous avez à ma valeur ou à ma prudence; mais nos malheurs mêmes affermissent encore ce trône. La faveur du divin Monarque, & les graces qu'il partage dans un dégré different à ses élûs, excitent naturellement entr'eux une secrete jalousie; l'envie ne peut nous diviser. Quel seroit son objet? le plus haut rang nous expose de plus près aux coups de la foudre, & ce sceptre brûlant me condamne à la plus grande mesure de tourmens. Ou il n'y a point de bien à conquérir, il ne sçauroit naître de disputes. Nul ne prétendra la préséance dans les malheurs. Nul n'aura la folle ambition d'augmenter le poids de ses peines. Nous avons donc pour nous l'avantage d'une plus grande union, d'une meilleure foi, & d'un accord plus parfait que dans l'armée de l'Eternel; & reclamans notre ancien & juste héritage, nous sommes plus sûrs de triompher, que si nous eussions déja remporté la victoire: mais agirons-nous à force ouverte, ou par de sourdes ruses? c'est ce qu'il faut examiner; chacun

dira librement son avis.

Il dit, & le premier après lui, Moloch le sceptre en main se leva. Moloch le plus violent & le plus furieux des esprits qui combattirent dans les plaines de l'Empirée. Le désespoir augmentoit encore sa ferocité naturelle. Il avoit l'audace de se soutenir égal au Tout-puissant, & plutôt que de fléchir, il aimoit mieux cesser d'être. Cette ardeur effrenée lui fit perdre toute crainte. Il ne considera plus ni Dieu, ni l'enfer, ni le sort le plus affreux; & dans cette disposition il parla de la sorte.

Armons-nous, déclarons la guerre, prenons le parti d'agir à force ouverte Je n'employerai (1) ni ruses, ni stratagêmes: c'est la ressource des lâches.

1. [*Ni ruses ni stratagêmes.*] Clorinde pleine de cet esprit martial, laisse les enchantemens à Ismene, & dit à Aladin L. 2. St. 51. du Tasse:

Faccia Ismeno incantando ogni sua prova,
Egli, a cui le mal'ie son d'armi in vece.
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri:
Quest' Arte è nostra, e'n questa sol s'speri.

Milton fait parler les Démons suivant les caracteres que nous leur attribuons. Moloch est le Démon de la fureur, Bélial celui de la débauche, & Mammone celui de l'avarice. Or toutes ces passions ayant de differens objets, s'expriment aussi defferemment. Voici ce que dit le P. Bourdaloüe dans son Sermon sur l'impureté. „ C'est une doc-

Tandis que nous concerterons des mesures indignes de nous, faudra-t'il que des millions d'esprits armés, qui n'attendent que le signal de l'escalade, restent ici languissans & bannis de leur véritable Patrie ? Faudra-t'il qu'ils acceptent pour leur demeure cette infâme & noire caverne où nous a renfermés le cruel qui regne par notre lâcheté ? Non, servons-nous des flammes & des furies de l'Enfer, pour forcer tous ensemble un passage vers les Montagnes éternelles. Faisons de nos propres tortures des armes contre notre Tiran : qu'il entende le tonnerre infernal affronter le foudre dans ses mains ; opposons à ses eclairs le feu livide qui nous dévore ; montrons une rage égale : jettons l'horreur parmi ses Anges, & qu'il tremble en voyant son Trône même couvert de ces souffre & de ces flammes qu'il

„ trine communement reçûë & fondée sur l'Ecri-
„ ture même, qu'il y a des Démons de plusieurs
„ especes, cette difference, remarque saint Gre-
„ goire Pape, vient des differentes especes de
„ pêchez où ces esprits de ténébres ont coûtume
„ de nous porter. Il y a des Démons d'orgüeil,
„ il y a Démons de vangeance, il y a des Dé-
„ mons de jalousie & d'envie, il y a des Démons
„ de mensonge, d'illusion & d'erreur, & tous ont
„ leur ceractere particulier aussi-bien que leurs
„ fonctions propres.

à préparées contre nous. Mais dira-t'on, la route est inaccessible, comment aller d'un plein vol assaillir un ennemi si élevé ? Considerez donc, si le breuvage assoupissant de ce lac d'oubli ne vous tient point encore engourdis, que de notre propre mouvement nous montons vers notre siege natal ; la descente est contraire à notre nature. Eh ! quoi, quand le fier ennemi poursuivoit notre armée rompuë à travers l'abîme, ne sentiez-vous pas quels efforts il nous falloit faire pour descendre, malgré l'impulsion que nous avions reçûë ; il nous est donc facile de nous relever. On craint l'évenement : si nous nous attaquons de nouveau à un plus fort que nous, sa colere pourroit augmenter nos malheurs. Est-il donc encore quelque chose à craindre dans les Enfers ? Quoi de plus désolant, que de se voir à jamais privés de la béatitude, que de gémir sans cesse dans ce gouffre abominable, livrés en proïe à un feu qui ne s'éteint point, toujours dans l'attente de l'heure fatale où les chaînes de l'enfer nous entraîneront aux tourmens. De plus grands châtimens seroient au-dessus de toute force créée : ils nous

anéantiroient. Qu'avons nous donc à rédouter ? Pourquoi craindre d'irriter la colere de notre ennemi ? Qu'elle s'enflamme à son plus haut point, elle nous consumera entierement, & la mort est préferable à une éternelle misere : où, si notre substance divine est immortelle, nous aurons toujours la consolation de nous voir à l'abri du néant. Ne nous sentons-nous pas en état de troubler la demeure du Très-Haut, & de porter l'allarme jusqu'à son Trône ? Nous sommes donc déja vengés, quand même nous ne serions pas vainqueurs.

Il finit en fronçant les sourcils ; son regard annonça une vengeance desesperée & une bataille dangereuse pour tout autre que pour Dieu. De l'autre côté se leva Belial dans une attitude plus gracieuse & plus moderée. L'Olympe n'avoit point perdu de plus bel habitant. Par la noblesse de son exterieur libre & guerrier, il sembloit destiné pour des actions d'éclat, mais en lui tout étoit faux & dépourvû de fidelité. Sa voix plus douce que la manne du Ciel, sçavoit donner une couleur favorable aux crimes les plus noirs. Il possedoit l'art de confondre la raison & de faire avorter

les desseins les mieux conçûs. Ses pensées basses & industrieuses pour le vice, étoient timides & paresseuses, quand il s'agissoit de quelque chose de grand. Il parla cependant, & d'un ton flateur pour l'oreille & persuasif pour le cœur, il prononça ces paroles.

Chers Compagnons, je suis très porté à la guerre, je ne cede en haine à personne; mais ce qui vient d'être allegué de plus fort pour la persuader, ne sert qu'à m'en détourner. Quel augure devons-nous tirer du succès, quand le plus brave de nos Troupes, se méfiant lui méme de son conseil & de sa force fonde son courage sur le déseſpoir, & consent à périr pourvû qu'il se venge. Quelle vengeance pouvons-nous prendre? les Tours éternelles sont gardées par des troupes invincibles. De distance en distance les Légions du Tout-Puissant sont campées sur les confins de l'abîme, & d'une aîle legere ses coureurs s'avançant dans le Royaume de la nuit mettent l'Empirée à l'abri de la surprise: Pourrions-nous nous faire jour par la force? Quand tout l'Enfer marcheroit après nous pour confondre par l'épaisseur de ses ténebres la pure lumiere des Cieux,

notre ennemi assis sur un Trône incorruptible, dissiperoit par l'éclat de sa présence tout ce qui voudroit l'offusquer, & sa cuirasse, que rien ne sçauroit endommager, repousseroit bien-tôt nos foibles traits. C'est donc le désespoir que l'on nous présente pour unique ressource. On veut que nous allumions encore la colere du Vainqueur. Dans quelle vûë ? c'est, dit-on, que s'il redouble nos maux, leur excès pourra enfin nous anéantir. Triste délivrance ! Qui d'entre nous, malgré les peines dont nous sommes accablés, n'aimera pas mieux jouir de cet Etre intellectuel & se promener à travers l'éternité, dans la varieté de ses pensées, que de périr englouti dans le sein de la nuit éternelle ? Mais supposons que la Mort soit un bien pour nous, notre Vainqueur courroucé, voudroit-il nous en gratifier, ou même le pourroit-il ? Il est douteux qu'il le puisse, sûr qu'il ne le voudra jamais. Voudra-t'il, étant si sage, lâcher la bride à toute sa colere ? Et pourroit-il bien par foiblesse, ou par inadvertance donner à ses ennemis ce qu'ils désirent ? Détruiroit-il dans sa fureur, ceux que cette même fureur, réserve & desti-

re à des châtimens éternels ? Pourquoi donc balançons-nous, disent ceux qui conseillent la guerre ? nous sommes condamnés sans retour à des malheurs sans bornes. Nos peines, quoique nous fassions, ne sçauroient augmenter. Que pourrions-nous souffrir de plus ? Ce que nous pourrions souffrir de plus ? Est-ce donc ce qu'il y a de plus triste, que d'avoir la liberté de parler, d'agir & de s'assembler ? Rappellés-vous cette fuite précipitée, où frappés du foudre, & vivement poursuivis, nous conjurions l'abîme de nous ouvrir son sein, & de nous dérober aux traits du vainqueur ! l'enfer nous sembloit alors un azile. Notre état n'étoit-il pas plus affreux tout le tems où nous nous sommes vûs enchaînés & ensevelis dans le lac brûlant ? Quoi (1.) si le souffle qui alluma ces tristes feux se ranimoit pour les rendre sept fois plus ardens ! si la vengeance presque assoupie venoit à se

1. [*Quoi si le souffle, &c.*] Isaïe chap. 11. ℣. 4. dit : „ Il frappera la terre par la verge de sa „ bouche, & il tuëra l'impie par le souffle de ses „ lévres.

réveiller, si tous les trésors (1) de sa colere s'ouvroient, si les voûtes infernales croulant faisoient fondre sur nos têtes leurs torrens enflammés, & toutes les horreurs qui nous menacent, notre sort ne seroit-il pas infiniment plus à plaindre? Peut-être au moment que nous projettons une guerre glorieuse, il s'éleve contre nous une tempête qui nous submergera dans les flammes. Peut-être une main invisible va-t-elle nous enlever & nous cloüer sur divers rochers, pour être le joüet & la proye des tourbillons furieux. Cette situation ne seroit-elle pas plus horrible? Non, non, ne songeons plus à la guerre. Nous ne présumons point de vaincre celui qui possede la force, ni de tromper celui qui voit tout d'un coup d'œil. Egalement puissant pour repousser nos coups, & sage pour dissiper nos trames, du haut des Cieux il se rit de nos vains émeutes. Mais vivrons-nous deshonorés, foulez aux pieds, bannis du Ciel, notre chere patrie? Le destin l'a voulu, soumet-

1. (*Les trésors de sa colere.*) „ Estes-vous entré „ (demande Job 38. 22.) dans les trésors de la „ neige, ou avez-vous vû les trésors de la grêle „ que j'ai préparez pour le tems de l'ennemi, „ pour le jour de la guerre & du combat.

tons-nous. La force ne nous manque pas ; manquerons-nous de patience. Dans l'incertitude du succès, nous aurions dû faire nos réflexions avant que de prendre les armes contre un si grand ennemi ; mais nous nous sommes livrés aux mouvemens de notre courage. Pourquoi frémir des violences qu'on exerce contre nous ? l'exil, l'ignominie, l'isolavage sont des maux inévitables pour des vaincus : faisons-nous une raison. Notre vainqueur pourra (1) s'appaiser avec le tems. Si nous cessons de l'insulter, peut-être il nous laissera tranquilles dans ces lieux écartez de sa vûë. Qui sçait même, s'il satisfait un jour de ce que nous avons souffert, il n'écoutera pas sa clemence ? Ces feux brûlants se ralentiront quand son souffle n'en rallumera plus les flammes. Alors notre offence purifiée surmontera leur vapeur nuisible, & notre tempérament s'accoûtumant au climat, n'en

1. (*Pourra s'appaiser.*) Milton met ici dans la bouche de Bélial une des erreurs d'Origene qui tenoit que les Démons seroient un jour sauvez, croyant (dit Mr. Fleury, Hist. Eccl. l. 1. pag. 124.) qu'ils pouvoient, après de très-longs supplices enfin se purifier, & que Jesus-Christ devoit être le Sauveur de toutes les Créatures.

reſſentira plus aucune incommodité. Cette horreur ſe convertira en bonace, & cette obſcurité en lumiere. L'inſtabilité des choſes que le tems diſpoſe à des revolutions continuelles doit éleve nos eſperances. Nous pouvons nous flatter de quelque changement heureux : notre condition étoit autrefois fortunée ; elle eſt aujourd'hui déplorable, mais elle peut empirer, ſi nous nous expoſons à des plus grands châtimens.

Ainſi Belial ſous des termes revêtus de l'apparence de la raiſon n'oſa directement conclure pour la paix, mais il inſinua le parti d'un repos ignoble, & d'une inaction paiſible. Après lui parla Mammone.

Si nous faiſons la guerre, nous la ferons ou pour détrôner le divin Monarque, ou pour nous remettre en poſſeſſion des droits que nous avons perdus. Pour le détrôner, il faudroit que le deſtin immuable cédât à la fortune volage, & que le Chaos fût l'arbitre de la victoire. Le peu de fondement qu'il y a d'eſperer, le premier, fait voir la vanité du dernier. Eſt-il pour nous aucune place dans l'enceinte du Ciel, à moins que nous n'en ſurmon-

tions : le grand Roi ... Supposé même qu'il s'attendrît, & qu'il publiât un pardon general, à la charge de lui jurer de nouveau l'obéissance, de quels yeux pourrions nous, nous tenir humblement debout en sa présence, & recevoir les dures loix qu'il nous imposeroit ? Aurions-nous bien la lâcheté de rendre hommage à son Trône avec des hymnes mélodieux, & de chanter en l'honneur de sa divinité des Cantiques forcés, pendant qu'il seroit assis en maître, & que ses Autels fumeroient de parfums suaves, & de fleurs d'ambroisie que nos timides mains viendroient y prodiguer. Car telle seroit notre occupation dans le Ciel : on n'y connoit point d'autre bonheur. Qu'une éternité employée à faire sa cour à l'objet de sa haine secrete est longue & ennuyeuse ! n'entreprenons point l'impossible : nous ne sçaurions forcer les portes éternelles, mais quand on voudroit nous les rouvrir, nous devrions rejetter une grace pareille. Ce que nous avons perdu n'étoit en soi qu'un pompeux esclavage, cherchons notre bonheur en nous-mêmes, & ne songeons qu'à vivre pour nous dans cette vaste retraite, indépendans,

affranchis de toute tyrannie, & preferans une liberté penible à l'éclat servile du joug le plus brillant. Notre grandeur n'appartiendra qu'à nous, lorsque nous ferons servir à notre gloire, à notre avantage, à notre felicité, ce qui devoit être mépriſable, nuiſible, pernicieux, tirant à force d'induſtrie notre ſatisfaction du mal même. Craignons-nous l'obſcurité de ces profondes regions ? Combien de fois le grand Souverain ſe plait-il à s'enveloper (1) de nuages épais & ſombres ? Les tonnerres cachez grondent de toutes parts, & le Ciel paroit un Enfer. Mais ſa gloire environnée de la Majeſté des tenebres conſerve en elle même toute la pureté de ſon éclat. Comme il imite notre obſcurité, ne pouvons nous pas quand il nous plaira, imiter ſa lumie-

1. (*S'envelopper de nuages.*) Voyez le Pſeaume 17. ℣. 10. 12. 13. 14. „Il a abaiſſé les Cieux & eſt „deſcendu ; un nuage obſcur eſt ſous ſes pieds, „il a choiſi ſa retraite dans les ténébres, il a ſa „tente autour de lui, & cette tente eſt l'eau té„nébreuſe des nuées de l'air. Les nuées ſe ſont „fenduës par l'éclat de ſa préſence, & il en a „fait ſortir de la grêle & des charbons de feu, „& le Seigneur a tonné du haut du Ciel. *&* Pſ. „96. ℣. 2. Une nuée eſt autour de lui, & l'obs„curité l'environne.

re ?

re ? Ce terrein brute a ſes beautés cachées, l'or & les perles s'y rencontrent. Nous ne manquerons ni d'adreſſe, ni d'art pour en tirer de la magnificence ; & qu'eſt-ce que les Palais divins peuvent preſenter de plus à nos yeux ? Qui ſçait même ſi nos tourmens ne deviendront point avec le tems notre élement ? Peut être ces feux perçans ſeront un jour pour nous auſſi doux qu'ils ſont maintenant cruels. Si nous pouvons une fois nous transformer en leur nature, il n'y aura plus rien de ſenſible dans nos peines. Tout nous invite à des conſeils paiſibles, & à voir comment nous adoucirons nos miſeres ; eû égard à l'état & au lieu où nous ſommes. Banniſſons tous les projets de guerre, & ne ſongeons plus qu'à tirer avantage des richeſſes que nous poſſedons.

A peine eut-il fini que l'aſſemblée fut remplie d'un bruit [1] ſourd, ſemblable à celui qu'on entend après une tempête, quand les antres des rochers conſervent

1. [*Un bruit ſourd ſemblable.*] Cette comparaiſon eſt tirée du Liv. 2. de l'Iliade. „ L'aſſemblée „ s'émût comme les flots entaſſez de la mer Ica„ rienne, lorſqu'ils ſont agitez par les vents d'O„ rient & de Midy qui ſont ſortis avec violence „ du ſein des nuës amoncelées par Jupiter.

le bourdonnement des vents impétueux, qui toute la nuit ayant bouleverſé la mer endorment par leurs ſifflemens enroués les matelots épuiſez de veilles, & de fatigues dont le vaiſſeau ſe trouve à l'ancre dans une baye pleine d'écüeils. Tel fut l'applaudiſſement qu'on entendit quand Mammone ceſſa de parler. Son avis pour la paix fut goûté. L'impreſſion qu'avoient formée ſur eux le foudre, & l'épée du vainqueur leur faiſoit craindre, plus que l'Enfer même, un nouveau combat. Ils ſe ſentirent flattés du projet de fonder un Empire pareil à celui des Cieux.

Belzebuth, qui après Satan tenoit le premier rang, remarqua leur diſpoſition Il ſe leva d'un air grave. En ſe levant il parut le ſoûtien d'un état. La déliberation, & les ſoucis publics étoient profondement gravés ſur ſon front, & dans ſes traits majeſtueux, quoique defigurés, on liſoit les déciſions du Conſeil d'un Roi. Capable de porter ſur (1.) ſes épaules, plus robuſtes que celles

1. [*Porter ſur ſes épaules &c.*] Atlas fils de Japhet & de Climene ou de la Nimphe Aſia, & Roi de Mauritanie, étoit frere de Prometée. L'Oracle l'ayant menacé d'un fils de Jupiter, il refuſoit à tous l'hoſpitalité. Perſée indigné d'un tel refus,

d'Atlas, le fardeau des plus puiſſantes Monarchies, il attira au premier regard toute l'attention, & l'aſſemblée fut calme comme la nuit ou l'air du midi en un beau jour d'Eté.

Puiſſances imperiales, divinités du Ciel, vertus étherées, ou plûtôt lâches habitans des Enfers ; car renonçant à vos premiers titres, toutes les voix ne tendent qu'à fonder ici un Empire nouveau. Quelle eſt donc votre erreur ? L'Eternel ne vous deſtine point ici des Trônes, mais des cachots. Il ne vous y a point placez pour vous y ſouſtraire à ſon Empire, encore moins pour vous mettre en état de former contre ſon Trône une ligue nouvelle : ſa volonté ſuprême eſt de vous y retenir dans l'eſclavage. Lui ſeul, ſoyés-en ſurs, toujours le plus haut & le plus profond, le premier (1) & le dernier, lui ſeul eſt le

lui préſenta la tête de la Gorgonne, qui le changea en Montagne. Le vrai de la Fable eſt qu'il s'étoit retiré ſur un lieu fort élevé, pour obſerver le cours des Aſtres, c'eſt pourquoi les Poëtes lui font porter le Ciel. Virgile dit :

Ubi Califor Atlas,
Axem humero torquet Stellis ardentibus aptum.

1. [*Le premier & le dernier.*] „ Ego ſum alpha „ & omega, principium & finis, dicit Dominus „ Deus, qui eſt, & qui erat, & qui venturus eſt

Monarque qui regne, & nos révoltes ne peuvent donner atteinte à ſa gloire. Nous ſommes encore ſous ſa domination, & ſa verge [1.] de fer levée ſur nos têtes, nous force à ſubir ſes loix, comme il gouverne les céleſtes eſprits du plus leger mouvement de ſon ſceptre d'or. Pourquoi donc délibérer ſi nous ferons la guerre ou la paix ? La guerre a fixé notre ſort : on ne nous offre point la paix, ne la recherchons point. Quelle paix peuvent eſperer des eſclaves ? Ils ne doivent s'attendre qu'à des fers, qu'à d'indignes traitemens au gré du Vainqueur. Rendons haine pour haine, hoſtilités pour hoſtilités : Vengeons-nous, quoiqu'avec lenteur, puiſque notre état ne nous permet point une prompte vengeance. Notre unique objet doit être de priver le Vainqueur du

„ omnipotens. *Apocal. ch.* 1. Et regni ejus non „ erit finis. *S. Luc. ch.* 1. Milton met ici dans la bouche des Démons les paroles de l'Ecriture, comme en S. Mathieu chap. 4. où le Tentateur dit à Jeſus-Chriſt, en citant les Pſeaumes. „ Scri- „ ptum eſt enim, quia Angelis ſuis mandavit de „ te & in manibus tollent te, ne fortè offendas „ ad lapidem tuum.

1. [*Et ſa verge de fer.*] Le Pſeaume 29. ℣. 9. renferme la même idée. *Vous les gouvernerez avec une verge de fer.*

fruit de ſa victoire. Ne le laiſſons point joüir tranquillement du cruel plaiſir de ſe raſſaſier de notre miſere. Qu'eſt-il neceſſaire que par une irruption dangereuſe, nous envahiſſions l'Empyrée dont les ſuperbes remparts ne craignent ni aſſaut, ni ſiege, ni ſurpriſe de la part de l'abîme ? Il eſt des routes & plus ſûres & plus aiſées. Une ancienne Prophétie nous a revelé dans le Ciel, qu'un monde nouveau devoit ſortir du néant. Si j'ai bien combiné les termes & les ſignes de la Prophetie, il doit en être déja ſorti pour ſervir de demeure à une race nouvelle, à l'homme dont la nature ſemblable à la nôtre, mais inférieure en excellence, eſt plus favoriſée de celui qui regne. La volonté du Trés-haut s'eſt expliquée là-deſſus parmi les Dieux, & il l'a confirmée par un ſerment qui fit [1] trembler toute la circonference du Ciel. Tournons de ce côté-là toutes nos penſées : tâchons d'apprendre quelles Créatures l'habitent, qu'elle eſt leur figure ou leur ſubſtance, quels ſont leurs talens, en quoi conſiſte leur force

1. [*Qui fit trembler, &c.*] Virgile dit de Jupiter.
Annuit & totum nutu tremefecit Olympum.

ou leur foibleſſe, & ſi pour les ſurmonter il faut employer l'artifice ou la violence, les portes de l'Olympe ſont fermées. Tout aſſure la gloire & le repos du grand Monarque ; mais peut-être, cette autre Place frontiere de ſon Royaume eſt ouverte, dénuée de Troupes, & n'a d'autre défenſe que ſes premiers habitans. Portons contre eux nos armes, détruiſons leur monde, ou ſoûmettons-le à titre de conquête. Chaſſez du Ciel ; chaſſons de la terre ces nouveaux Sujets, ou ſoûlevons-les contre leur Dieu ; afin qu'il devienne leur ennemi, & que dans ſa fureur il extermine ſon propre ouvrage. Ne ſentez-vous pas tout le plaiſir d'une telle vengeance ? Elle troubleroit la joye qu'il reſſent de notre confuſion, & notre joie naîtroit de ſon trouble. Il regretteroit ſes enfans bien aimez, qui partageant avec nous, & nos fautes, & nos peines, maudiroient leur origine & pleureroient leur trop courte felicité. Voyez donc ſi ce projet merite votre attention, ou s'il vous convient mieux de vous occuper dans cette triſte demeure à bâtir des Empires chimériques.

Tel fut l'avis déteſtable que Belze-

buth mit dans tout ſon jour ſur la premiere idée qu'en avoit donné Satan. Quel autre, que l'auteur du mal pouvoit concevoir un deſſein auſſi noir que celui de ſapper le genre humain dans ſa racine & d'envelopper la terre avec l'enfer, pour contriſter le Créateur ? Mais la malice infernale ne ſervira qu'à relever la gloire du Très-Haut.

Le projet audacieux fut approuvé, & la joïe étincela dans les yeux des Anges de ténebres. Ils donnerent un conſentement unanime, ſurquoi Belzebuth reprit ainſi la parole.

Enfin vos diſputes finiſſent, mes raiſons ont prévalu : il convient à des Dieux de former de grands deſſeins ; par là vous vous releverez du fond de l'abîme en dépit du deſtin ; par là vous vous rapprocherez de votre ancienne demeure : peut-être même ſerez-vous à portée de ces confins glorieux que vous poſſediez autrefois ; & qui ſçait ſi nous ne pourrons point tirer avantage de la proximité, pour rentrer les armes à la main, ſoit dans le lieu de notre origine, ſoit dans quelque zone temperée où nous vivrons tranquilles & perpetuellement viſitez de la charmante lu-

miere des Cieux. Les brillans rayons de l'Orient ranimeront notre éclat, & le beaume de l'air adoucira les cruels effets de ces feux corrosifs. Mais avant tout, il s'agit d'un point important. Qui d'entre vous s'offrira d'aller à la découverte de ce nouveau monde ? Qui voudra sonder de ses pieds errans l'immense [1] profondeur de l'abîme ténebreux ? Qui sçaura démêler cette route épineuse à travers la nuit palpable ? Quelle force, quel l'art pourra suffire pour soutenir d'une aîle infatigable un vol rapide au-dessus des vastes précipices du vuide avant que d'arriver au terme fortuné ? Comment échapper au travers des sentinelles serrées, & des bataillons d'Anges épars ? Cette entreprise demande une conduite & une résolution étonnante dans celui que l'on choisira, & dans nous une grande prudence pour déterminer notre choix. Il ne s'agit de rien moins que de lui remettre

1. [*L'immense profondeur.*] Dans l'Evangile du Lazare en S. Luc, *16. 26.* Abraham dit au mauvais riche. „ De plus il y a pour jamais un grand „ abîme entre nous & vous, de sorte que ceux „ qui voudroient passer d'ici vers vous ne le peu„ vent, comme on ne peut passer ici du lieu „ où vous êtes.

notre ſort avec notre dernier eſpoir.

Il s'arrêta ſans ſourciller. Il attendoit que quelqu'un ſe levât pour appuyer, pour contredire ou pour prendre ſur ſoi la commiſſion périlleuſe : tous reſterent dans le ſilence, admirans le projet, étonnez de l'execution. Chacun liſoit dans les yeux des autres ſa propre frayeur. Nul parmi l'élite & la fleur de ces guerriers ne ſe trouvoit aſſez hardi pour s'offrir. Satan que la gloire de ſon rang élevoit au-deſſus du vulgaire, fier de ſa ſuperiorité dit d'un ton de Monarque :

Princes du Ciel, trônes Empirées, ſi nous gardons le ſilence, ce n'eſt pas que la crainte puiſſe nous ébranler. La difficulté, non le péril nous étonne. Le chemin qui d'ici conduit à la lumiere eſt long, peut-être impraticable ; cette priſon eſt barricadée de toutes parts. Une vaſte convexité de feu dévorant nous entoure [1.] neuf fois de ſon circuit, & des portes de diamant défendent la ſortie. Ces portes paſſées, ſi l'on

3. [*Nous entoure neuf fois.*] On ne ſçauroit ſortir de l'empire des morts.

Fata obſtant triſtique palus inamabilis unda
Alligat & novies Stix interfuſa coërcet. Virgile.

peut les passer, la vuide profondeur de la nuit informe nous reçoit dans sa gueule béante, & menace d'un entier anéantissement celui qui osera se plonger dans son gouffre. S'il penetre de là dans quelque monde inconnu, il se trouvera exposé à de nouveaux dangers, & il lui faudra surmonter encore les mêmes obstacles dans sa retraite. Mais je soutiendrois mal l'honneur de ce trône orné de splendeur, armé de puissance, si la peine ou la difficulté pouvoient m'arrêter un instant quand il y va de l'interêt de l'état. La royauté dont (1.) je suis revêtu, & le sceptre que je porte m'avertissent que qui joüit de la gloire du trône, en doit essuyer les périls. Les grands dangers sont pour les grandes places. Allez donc redoutables puissances, qui même après votre chûte êtes encore la terreur du Ciel : concertez entre vous ce qui pourra soulager la misere de ces lieux, & rendre l'enfer plus supportable, tandis qu'il vous faudra l'habiter. Inventez quelque moyen,

1. (*La Royauté dont je suis revêtu.*) Ceci a rapport avec ce que Sarpedon dit à Glaucus dans l'Iliade. Totila dans le Trissin tient un même discours à Tejo, L. 15.

quelque charme pour ſuſprendre, pour éluder, & pour ralentir vos maux. Veillez ſans ceſſe en mon abſence, vous avez un ennemi vigilant. Je vais moi-même à travers la noire deſtruction chercher la délivrance commune. Perſonne ne partagera cette entrepriſe avec moi.

A ces mots le Monarque ſe leva; il prévint ſagement toute replique, de peur [1] qu'encouragés par ſa réſolution, d'autres entre les principaux dans l'aſſurance d'un refus, ne vinſſent s'offrir à cette expedition dont la premiere vûë les avoit épouvantés. En briguant cet emploi ils ſe ſeroient déclarez ſes rivaux, & ſans aucun deſſein de le remplir, ſans courir aucun riſque, ils euſſent partagé la gloire qu'il lui falloit moiſſonner au travers d'une infinité de dangers; il leur défendit donc de

1. (*De peur qu'encourageż.*) Neſtor, au 10. L. de l'Iliade, demande: „ N'y auroit-il point „ quelqu'un qui auroit l'audace d'aller dans le „ camp des Troyens, &c. *Homere ajoûte*: Il dit, „ & un morne ſilence regne dans toute l'Aſſemblée; le ſeul Diomede dit d'un ton aſſuré: Neſtor, mon courage me porte à aller m'engager „ dans le camp des ennemis, mais ſi quelqu'un „ s'offroit pour m'accompagner, j'aurois dans „ cette entrepriſe plus de confiance & de hardieſſe, &c. Il dit, & en même tems chacun „ s'offre à l'envi pour le ſuivre.

penſer à le ſuivre, le ſon de ſa voix ne les éffraya pas moins que l'idée du voyage terrible.

Ils ſe leverent avec lui. Le bruit qu'ils firent en ſe levant fut pareil à celui du tonnerre entendu dans l'éloignement. Ils s'inclinerent en ſa préſence avec une ſoumiſſion profonde, & ils l'exalterent comme un Dieu égal au Très-Haut. Sa généroſité qui l'engageoit à ſe dévoüer pour le bien public ne reſta point ſans éloges. Les Démons, malgré la corruption de leur nature, ſentent ce qui mérite ou la loüange, ou le blâme. Par là ſeront un jour confondus ces hommes pervers dont les actions ſpecieuſes n'ont d'autre principe que la vaine gloire ou l'ambition colorée du nom de zele.

Ils ſortirent du conſeil agités de diverſes penſées, mais ſe rejoüiſſans dans leur Chef incomparable. Ainſi tandis que le vent du Nord repoſe, les ſombres nuages partent du ſommet des montagnes, s'étendent ſur la face riante des Cieux, & répandant la neige ou la pluye, attriſtent la terre & défigurent les campagnes. Si par hazard le Soleil en finiſſant ſa carriere montre ces rayons, & favoriſe d'un dernier regard la nature

affligée, les champs reprennent vie, les oiſeaux recommençent leurs chanſons, & les troupeaux témoignent leur joye par des mugiſſemens qui font retentir les montagnes & les vallées. A la honte des hommes les Démons au milieu des tourmens vivent enſemble en bonne intelligence. Les hommes ſeuls de toutes les créatures raiſonnables ſont en diſcorde malgré l'aſſiſtance du Ciel, & tandis que l'Eternel publie la paix, ils entretiennent entr'eux l'inimitié, la haine & la diſſention. Ils ſe font de cruelles guerres & ravagent la terre pour ſe détruire l'un l'autre, comme ſi l'homme (ce qui devroit nous engager à nous réunir) n'étoit point entouré d'un aſſez grand nombre d'ennemis inviſibles qui veillent jour & nuit pour ſa ruine.

Ainſi finit le Conſeil Stigien : les Pairs infernaux ſe retirerent en ordre. Au milieu d'eux marchoit leur grand Empereur, qui ſembloit ſeul l'Antagoniſte du Ciel. Redoutable Souverain des ſombres Royaumes, par cette pompe exterieure il affectoit la grandeur de la Divinité. Un Globe de Séraphins de feu l'entouroit à la ronde avec des blaſons brillans & des armes fulminantes. Ils firent publier au ſon Royal des trom-

pettes la déciſion du Conſeil. Vers les quatre Vents, quatre Chérubins actifs emboucherent le métal Sonore, & diſpoſerent le peuple à entendre la voix des Héros, l'Abîme en retentit. Toute l'armée renvoya de hautes acclamations. Ainſi l'ébloüiſſante lueur d'une préſomptueuſe & fauſſe eſperance leur rendit un peu de tranquillité.

Les puiſſances infernales ſe ſéparerent & tinrent diverſes routes, que le penchant ou qu'un triſte choix leur préſentoit dans cette ſituation affreuſe, comme un moyen de calmer leur deſeſpoir & d'amuſer les heures plus longues encore, juſqu'au retour de leur grand Chef.

Les uns ſur la plaine ou dans l'air, s'ébattent en s'élevant ſur leurs aîles, ou s'éxercent [1] à la courſe comme aux jeux [2] Olympiques ou dans les

1. (*S'exercent à la courſe.*) Virgile amuſe pareillement ſes Héros dans les champs Eliſiens

Par in gramineis exercent membra paleſtris,
Contendunt ludo, & fulvâ luctantur arenâ,
Pars pedibus plaudunt choreas & carmina dicunt.
Conſpicit ecce alios; dextrâ, lævâque per herbam.
Veſcentes, lætumque choro pæana canentes.

2. (*Olimpiques.*) Jeux inſtituez par Hercules en l'honneur de Jupiter auprès d'Olimpe ville d'Elide On les célébroit tous les cinq ans, ils duroient cinq jours, & l'on s'y exerçoit au ceſte, à la courſe, au ſaut, au diſque & à la lutte. Le Vainqueur étoit couronné d'Olivier.

champs [1] Pythiens ; ceux-ci manient leurs chevaux ardens, ou d'une rouë rapide évitent (2) adroitement la borne. Là, une Troupe forme un bataillon quarré : tel eſt l'image de la guerre qui paroît quelquefois dans les Cieux, pour ſervir d'avertiſſement à des Villes débordées. On y voit des armées ſe choquer en bataille dans les nuages ; les les Chevaliers Aëriens ſe pouſſent en avant des 2. parts, baiſſent leurs lances, & bien-tôt les épaiſſes Légions ſe mêlent. La chaleur du combat met en feu toute l'étenduë de l'Horiſon.

D'autres, avec une rage plus furieuſe que celle des Titans, arrachent les rochers & les montagnes, & volent par les airs en forme de tourbillons. A peine l'Enfer ſoûtient-il leur rude vacarme. Tel [3] Alcide vainqueur

1. (*Pythiens.*) Jeux pareillement inſtitués en l'honneur d'Apollon, vainqueur du ſerpent Python, dans un lieu de Macedoine appellé Pythie. Les vainqueurs étoient couronnez de laurier.

2. (*Evitent adroitement la borne.*) Ceci eſt imité d'Horace, Ode 1. L. 1.

Metaque fervidis evitata rotis.

3. (*Alcide.*) Hercule ainſi nommé, ſelon Herodote, d'Alcée ſon ayeul paternel ; ſelon d'autres, ce nom eſt formé du Grec ἀλκὴ qui ſignifie force.

(1) d'Oechalie, ſentant la robe [2] envenimée, au fort de ſa douleur déracina les pins de Theſſalie, & lança Lichas du haut de l'Oeta [3] dans la mer [4] d'Eubée.

Quelques-uns dans une Vallée retirée du bruit, accordans leurs voix melodieuſes avec la lyre & la harpe, chantoient leurs faits heroïques & le malheur de leurs armes : ils ſe plaignoient du deſtin dont l'injuſte loy aſſujetiſſoit la vertu à la force, ou à la fortune. Leurs chants remplis de va-

1. (*Oechalie.*) Ville de Laconie ou de Béotie ; elle prit ce nom du fleuve Oechale qui baignoit ſes murs. Cette Ville fut ruinée par Hercule irrité contre Eurite Roi de ce Païs, qui lui refuſoit Jole ſa fille après la lui avoir promiſe. Ovide, L. 9. Metam. dit :

Victor ab Oechalia Cæneo ſacra parabat
Vota Jovi, &c.

2. (*La robe envenimée.*) Dejanire fit porter à Hercule cette robe envenimée du ſang du Centaure Neſſus.

Qua vires defecto reddat amori :

Parce qu'elle le ſoupçonnoit d'aimer Jole.

3. (*Du haut de l'Oeta.*) Oeta montagne entre la Theſſalie & la Macédoine. Ovid. Metam. L. 9. dit :

Implevitque ſuis nemoroſum vocibus Oetam...
Ecce Licham trepidum & latitantem rupe cavata..
Corripit Alcides, & terque quaterque rotatum
Miſit in Euboïcas tormento fortius undas.

4. [*Eubée.*] Iſle de la mer Ægée ; on l'appelle aujourd'hui Negrepont.

nité celebroient leurs exploits infortunez, mais l'harmonie [1] (qu'y-à-t-il d'impoſſible aux voix des immortels) ſuſpendoit la violence des flammes, & produiſoit dans ces eſprits turbulens une eſpece de calme.

Occupés à des diſcours plus doux (car les ſons charment les ſens, mais l'éloquence charme l'ame) quelques autres étoient aſſis à part ſur un mont ſolitaire. Ils s'entretenoient de penſées plus élevées : ils raiſonnoient de la providence, de la preſcience, de la liberté, de la prédeſtination, des decrets fixes, du franc arbitre, de la détermination abſoluë : mais ils ſe perdoient toûjours de plus en plus dans des labyrintes embarraſſés, diſputant à l'infini ſur le bien & le mal, la beatitude & la miſere finale, la paſſion & l'apathie, la gloire & la honte. Vaine ſageſſe, & fauſſe phi-

1. [*Mais l'harmonie*, &c.] Milton ſuſpend avec beaucoup d'art ſa phraſe par une parantheſe, en ſuſpendant les tourmens des Enfers. Ce qu'il ne fait que poëtiquement, car il eſt certain que les tourmens des damnez ne diminuent jamais. Horace dit à Mercure :

Quin & Ixion, Tityoſque vultu
Riſit invito, ſtetit urna paulum
Sicca, dum grato Danai puellas
Carmine mulces.

loſophie ! cependant ces ſpeculations toutes creuſes qu'elles étoient par un doux enchantement charmoient quelque fois leurs peines & leurs douleurs, & faiſant naître en eux un eſpoir ſéduiſant, elles armoient leur cœur endurci, d'une patience opiniâtre, ainſi que d'une triple cuiraſſe,

Ceux-là en eſcadrons, & en grandes troupes s'étendent hardiment au loin pour reconnoître leur triſte monde, & cherchent s'ils ne trouveront point en quelque autre climat une plus douce [1.] habitation. Ils prennent en volant leur route par quatre chemins, le long des quatre [2.] rivieres qui dégorgent dans le Lac brûlant leurs ondes lugubres. Là ſe trouve le [3.] déteſtable Stix fleuve de haine ; ici le triſte Acheron dans ſon lit noir & profond traîne un chagrin mortel : dans cet en-

1. [*Une plus douce habitation.*] Ceci peut être tiré du 12. ch. de S. Matthieu. *Ambulat per loca arida, quærens requiem & non invenit, &c.*

2. [*Des quatre rivieres.*] Il y avoit quatre Fleuves dans le Paradis Terreſtre. Milton pour faire un contraſte, place quatre rivieres dans l'Enfer, ſuivant l'opinion des Payens.

3. [*Le déteſtable Styx, &c.*] Milton donne aux Fleuves de l'Enfer des épithetes conformes à la ſignification grecque de leurs noms.

droit eſt le Cocite, ainſi nommé des hautes lamentations qui ſe font entendre ſur ſon courant de douleurs. En tournant vos regards vous voyez le cruel Phlegethon, dont les vagues de feu allument la rage dans les cœurs.

Loin de ces quatre Rivieres, le lent & tranquille Lethé, fleuve d'oubli, roule ſes eaux tortueuſes; quiconque en boit oublie ſur le champ ſon premier état, & perd toute idée ou des plaiſirs, ou des maux paſſez.

Au-delà de ce fleuve eſt un continent glacé, ſombre, affreux, battu ſans ceſſe de la tempête, d'ouragans, & de greſle meurtriere qui ne ſe fond jamais ſur la terre endurcie, mais s'amaſſe en monceaux, & paroît comme la ruine d'un ancien bâtiment.

Ce continent eſt terminé par des abîmes de neige auſſi profonds que le lac [1.) Serbonite entre Damiette, & l'an-

1. [*Le lac Serbonite.*] „ Serbonis palus inter „ Ægyptum & Arabiam, juxta montem Caſium, „ mille circiter ſtadiorum ambitum habens. Apollonius prétend que Tiphon & les Géans y furent engloutis. Un paſſage de Job, 26. 5. peut avoir donné lieu à cette opinion. *Gigantes gemunt ſub aquis.*

cien mont (1.) Casius où des armées entieres ont été englouties. Sous cette (2.) Zone glaciale, les frimats de l'air brulent tout, & le froid produit le même effet que le feu.

Ces malheureux traînés par les Furies aux ferres de [3.] Harpies sentent tour à tour la difference horrible d'un contraste furieux. Le changement ne fait que rendre leur sort encore plus rude. Tantôt plongés dans la glace au sortir d'un lit de feu terrible, ils sentent éteindre en eux la douce chaleur qu'ils tenoient du Ciel, & languissent pendant un certain temps immobiles & roides de froid : Tantôt ils sont rejettés dans le feu. Pour augmenter encore leur misere, en allant d'un supplice à l'autre ils traversent le Lethé

1. (*Casius.*) Montagne proche de Peluse, haute de quatre mille pas. Lucain dit L. 10.

Lucifer à Casiâ prospexit rupe, diemque
Misit in Ægyptum primo quoque Sole calentem.

2. (*Sous cette Zone glaciale.*) Dans la vision de Bernold l'an 837. du tems d'Hincmarc, il vit quarante-un Evêques, & il ajoûte, ils étoient en haillons crasseux & noirs, comme s'ils avoient été brûlez, tantôt tremblans de froid, & tantôt brûlans de chaud. Voyez Mr. Fleury Hist. Eccl. l. 52. p. 371.

3. (*Les Harpies.*) Les Anciens supposoient que les Harpies emportoient ceux qui disparois-

A la vûë des ondes aſſoupiſſantes dont ils ſe trouvent ſi proches, ils deſirent, ils s'efforcent d'en prendre [1.] quelque goutte pour effacer dans un doux oubli leurs peines, & leurs maux, mais le deſtin s'y oppoſe. [2.] Meduſe aux regards terribles de ſes bras armez de ſerpens, les repouſſe, & ſemblable à celle qui ſe deroboit autrefois des [3.] levres de Tantale, l'onde fuit, & ne ſe laiſſe point approcher.

Ainſi les Legions infernales, marchant confuſément, ne trouvoient par

ſoient de la terre, comme on le peut voir dans le 14. L. de l'Odiſſe.

1. (*D'en prendre quelque goutte.*) Le mauvais riche dit à Abraham, S. Luc, 16. 24. „ Ayez „ pitié de moi & envoyez-moi Lazare, afin qu'il „ trempe le bout de ſon doigt dans l'eau pour me „ rafraîchir la langue, parce que je ſouffre d'ex„ trêmes tourmens dans cette flamme.

2. (*Meduſe*) Une des trois Gorgones. Les deux autres ſe nommoient Euriale & Stenione, elles habitoient les Iſles Gorgades dans l'Ocean Æthiopique. Minerve pour ſe venger de ce que Neptune en avoit abuſé dans ſon Temple, changea ſes beaux cheveux en ſerpens, & la rendit ſi affreuſe, que tous ceux qui la regardoient en étoient pétrifiez. Perſée armé de l'Ægide lui coupa la tête.

3. (*Des lévres de*) Tantale fut condamné dans les Enfers à mourir de faim & de ſoif devant un bon repas, pour avoir donné ſon fils Pelops à manger aux Dieux.

Tantalus à labris ſitiens, fugientia captat
Pocula.

tout que des ſujets de deſeſpoir. Saiſies d'horreur avec un mortel tremblement, la pâleur ſur le front, les yeux hagards, elles enviſageoient de tous côtez leur partage lamentable. Le repos les fuïoit. En vain traverſoient-elles des vallées ſombres & hideuſes, des régions de douleurs, des montagnes de glace & de feu. En vain franchiſſoient-elles des rochers, des frondieres, des Lacs, des precipices, & des marais empeſtés; elles retrouvoient toûjours d'épouvantables tenebres, les ombres de la mort que Dieu forma dans ſa colere au jour qu'il créa, (1.) les maux, inſeparables du crime. Elles ne voyoient que des lieux où la vie expire, & où la mort ſeule eſt vivante: la nature perverſe n'y produit rien que d'énorme, & de monſtrueux: tout en eſt horrible, inexprimable, & pire encore que tout ce que les fables ont feint, ou que la crainte

1. (*Au jour qu'il créa les maux.*) „ Comme les „ biens dès le commencement ont été créez pour „ les bons, ainſi les biens & les maux ont été „ créez pour les méchans. *Eccl.* 39. 30. De plus „ la mort, le ſang, les querelles, l'épée, les „ oppreſſions, la famine, les ruines des Pays & „ les autres fleaux, ont tous été créez pour ac„ cabler les méchans. *Eccl.* 40. 9. 10.

s'eſt jamais figuré, de Gorgones, (1) d'Hydres, & de (2.) Chimeres dévorantes.

Cependant l'adverſaire de Dieu, & de l'homme, Satan, rempli des plus hauts projets, attache (3.) ſes aîles rapides, & vole vers les portes des Enfers : quelquefois il ſuit la droite, quelquefois la gauche ; tantôt d'un vol horizontal il raſe la plaine infernale, puis prenant ſon eſſor il pointe en haut vers la voûte de feu. Tel que dans la pleine mer on voit de loin ſuſpenduë dans les

1. (*Hydres*) L'Hydre étoit un Serpent à pluſieurs têtes ; il habitoit le lac de Lerne dans le territoire d'Argos & faiſoit tant de ravages, qu'on appella ce lac *le Lerna de malheurs*. Quand on lui coupoit une tête il en renaiſſoit ſept autres. Hercule enfin tua ce monſtre.

2. (*Chimeres dévorantes.*) Les Poëtes ont feint que la Chimere avoit la tête & le poitrail d'un Lion, le corps d'une Chévre, & la queuë d'un Dragon ; quelques-uns prétendent que c'étoit une montagne qui vomiſſoit du feu. On attribuë à Bellerophon la défaite de ce monſtre, parce qu'il rendit la montagne habitable.

3. (*Attache ſes aîles.*) Ceci eſt imité d'Homere qui fait toûjours prendre à Mercure ſes talonnieres lorſqu'il doit faire un voyage. „ Il dit, & „ Mercure obéït. Il attache d'abord à ſes pieds „ ſes belles talonnieres d'or, ces talonnieres éter„ nelles qui le portent dans tous les climats du „ monde &c. *Iliade l.* 24.

nuës une flotte partie (1.) de Bengale par les vents de l'Equinoxe, ou des Isles de (2) Ternate, & de Tidor d'où les Marchands tirent d'utiles aromates; leurs vaisseaux voguant au cap sur les liquides plaines de l'Ocean Ethiopique s'avancent vers le Pole malgré les tenebres & la marée : tel en son vol paroissoit le Prince des Demons.

Enfin les extremités de la voûte infernale se découvrent à ses yeux; il en apperçoit les horribles portes. Trois battans étoient de cuivre, trois de fer, trois d'un roc de diamant impénetrables à toute force & palissadées d'un feu qui bruloit toûjours sans jamais se consumer.

Deux Monstres formidables se tenoient (3) audevant. L'un jusqu'à la

2. (*Bengale.*) Royaume traversé par le Gange; il appartient au grand Mogol, & donne son nom à la baye de Bengale. On en tire du ris, de la soye, de la cire, de la laque.

3. (*Ternate & Tidor.*) sont des Isles des petites Molucques situées presque sous la ligne. Elles appartiennent aux Hollandois.

1. (*Se tenoient au devant.*) Virgile dit en parlant du Tartare.

Cernis custodia qualis
Vestibulo sedeat, facies quæ limina servet
Quinquaginta atris immanis hyatibus hydra
Savior intus habet sedem.

Milton établit de même à la porte des Enfers le Peché qui en ouvre l'entrée. Il le compare à une

moitié

moitié du corps reſſembloit à une belle femme, mais ſe terminoit en un dragon homicide. Autour de ſa ceinture, les chiens de l'Enfer abboyant ſans ceſſe, de leurs gueules plus profondes que celles de Cerbere pouſſoient des hurlemens effroyables. Si quelque choſe les forçoit à diſparoître ils ſe retiroient dans les flancs du Monſtre & cachez au fond de ſes entrailles, ils y continuoient leurs cris (1.) Scilla ſe baignant dans la mer qui ſepare la Calabre de la côte mugiſſante de Sicile, eſt moins tourmentée des monſtres qui la devorent, & jamais Magicienne n'eut de ſuite ſi terrible, quand appellée en ſecret, & traçant ſa route au travers de airs, elle vient à l'odeur du ſang de quelque enfant pour danſer avec ſes compagnes

belle femme depuis la tête juſqu'à la ceinture, parce que le moment où il ſe commet eſt quelquefois agréable, mais il ſe termine en un ſerpent affreux, parce que les remords marchent à ſa ſuite.

1. (*Scilla*) Fille de Phorcus, ſe fit aimer de Glaucus; Circé jalouſe infecta une fontaine où elle avoit coutume de ſe baigner, ce qui la rendit ſi difforme qu'elle ſe précipita dans la mer: c'eſt un écüeil fameux par les naufrages.

de [1.] Laponie, tandis que la Lune en travail s'éclipse par la force de leurs charmes.

L'autre figure, si l'on peut nommer ainsi ce qui n'avoit point de forme distincte en ses membres, en ses jointures & dans son assemblage énorme, ou qu'on puisse appeller substance ce qui ressembloit à peine à une ombre, surpassoit la nuit en noirceur. Feroce comme dix Furies, terrible comme l'Enfer, elle branloit un dard meurtrier, & portoit sur sa tête bizarre une espece de couronne (2.) royale.

1. (*Laponie.*) Païs proche de la Norvege, dont les habitans passent pour donner dans la Magie. On dit qu'ils vendent le vent, parce qu'en effet ils sont très-habiles à prévoir les beaux & les mauvais tems.

2. (*Couronne royale.*) La mort a reçû un pouvoir sur toutes les Créatures de la terre, c'est ce qui est marqué par sa couronne. Dans le 6. ch. de l'Apocalypse, ℣. 2. il est dit, mais d'une autre vision: „ Je vis tout d'un coup un cheval blanc, „ celui qui étoit monté dessus avoit un arc & on „ lui donna une couronne, & il partit en vainqueur pour continuer ses victoires. L'Auteur donne à la mort un dard plutôt qu'une faux, suivant S. Paul, 1. Ep. aux Cor. 15. ℣. 55. &c. „ O mort! où est ta victoire? O mort! où est „ ton aiguillon? Or le peché est l'aiguillon de la „ mort. Milton la place encore à la porte des Enfers, parce que l'homme n'essuye son jugement qu'après sa mort.

Sitôt que Satan fut à portée, le monstre s'avança contre lui à grands pas. Sa demarche fit trembler l'Enfer. Le Prince des Démons admira cette vision. Il admira, mais il ne trembla pas. Comme il ne redoutoit que l'Eternel & son Verbe, il regarda le monstre d'un air fier, & lui parla de la sorte :

D'où viens-tu ? Qui es-tu ? Execrable objet, assés temeraire pour m'opposer ta figure hideuse, prétens-tu me fermer ces portes ? J'y passerai malgré tes efforts ; retire toi, ou je te ferai sentir ta folie, & tu apprendras, monstre d'Enfer, qu'il ne faut pas disputer avec les Esprits du Ciel.

Es-tu donc, lui repondit le spectre plein de courroux, es-tu cet Ange perfide qui le premier rompit dans le Ciel la paix, & la Foi qui devoit être inviolable ? Es-tu cet orgueilleux qui entraîna dans sa revolte la troisiéme partie des Enfans de lumiere ? Conjurés à ton exemple contre le Très-Haut, ils ont été rejettés de la presence de Dieu, & se voyent condamnez à passer avec toi des jours éternels dans le mal, & dans les tourmens : infame victime de l'Enfer oses-tu bien te compter entre les Esprits du

Ciél ? Oſes-tu porter ici le défi, & me braver dans mon Royaume, où pour combler ton deſeſpoir tu te trouves mon ſujet ? Retourne à ton ſuplice, lâche déſerteur, hâte-toi ; ou d'un foüet armé de (1) Scorpions je preſſerai ta démarche, & ſi tu reſiſte, je te frappe de mon dard qui cauſe des maux plus violens que tout ce que tu reſſentis jamais.

Ainſi parla le monſtre épouvantable. Son air menaçant le rendit dix fois plus terrible & plus difforme. Satan brulant de colere ſans être épouvanté, lançoit de ſes yeux enflammez, mille traits foudroyans. Semblable à une Comete qui met en feu toute l'étenduë du vaſte (2.) Ophiucus dans le Ciel arctique,

1. [*De Scorpions.*] Roboam répondit aux Juifs : „ Mon Pere vous a battu avec des verges, & moi „ je vous châtierai avec des verges de fer. Pater „ meus cecidit vos flagellis, ego autem cædam „ vos Scorpionibus, *L. 3. des Rois* 12. 11. Quidam „ etiam accipiunt Scorpium pro genere tormenti, „ ut ſunt rubi aculeati vel flagellum virgarum ut „ ſcutica habens in ſummitate glandes plumbeas, „ quo quidem genere tormenti ſæpe legimus martyres afflictos fuiſſe, *Pline l. 6. c* 56. Et in tormentum Scorpionem Cretes inveniſſe ferunt.

2. [*Ophiucus.*] Conſtellation céleſte de ſeize étoiles. Les Latins l'appellent *Anguitenens* : on prétend que ce ſont les deux Serpens qu'Hercule tua au berceau.

& de ſes cheveux horribles ſecouë la peſte & la guerre. Ils ſe porterent des regards furieux, & leverent l'un ſur l'autre un bras exterminateur. Tels deux (1) ſombres nuages chargés de l'artillerie des Cieux s'avancent en grondant ſur la (2.) mer Caſpienne, ſe tiennent en face l'un de l'autre, & tournoyent juſqu'à ce que les vents ſoufflent le ſignal de la noire meſlée dans la Region de l'air. Avec plus de noirceur encore ſe regarderent ces puiſſans combattans. L'obſcurité des Royaumes ſombres en devint plus grande; à les voir tous deux ſi redoutables, on eut dit que ces ſuperbes rivaux pouvoient ſeuls faire enſemble l'eſſai de leur forces. Mais

1. [*Deux ſombres nuages.*] Homere a dans le 14. L. de l'Iliade une comparaiſon aſſez ſemblable. La voici : „ Comme la mer noircit ſes ondes „ muettes dans l'attente d'une tempête horrible „ & des vents qui menacent de forcer leurs bar„ rieres & de s'ouvrir un vaſte chemin, elle ne „ précipite ſes flots d'aucun côté, mais demeure „ ſans mouvement, juſqu'à ce qu'un des vents „ fendant le ſein de la nuë, vienne exercer ſon „ empire ſur les plaines tranquilles, de même „ le vieux Neſtor demeure immobile, & l'eſprit „ agité de noires penſées.

2. (*La Mer Caſpienne.*) Entre la Perſe & la Moſcovie, elle n'a nulle communication à l'Ocean.

ils trouveront un jour leur (1.) vainqueur. L'Enfer auroit retenti de leurs coups terribles, si l'autre monstre dépositaire de la clef fatale ne se fut jetté entre eux avec un cri épouvantable.

O mon [2.] Pere, s'écria-t'elle, que projette ta main contre ton fils unique? Et toi mon fils, quelle rage te porte à tourner ce dard mortel contre ton propre pere? Pour qui? Pour le tyran qui nous humilie, & qui se rit de te voir le ministre de sa justice, ou plûtôt de sa colere; ignores-tu qu'il doit un jour nous détruire.

A ces mots le fleau d'Enfer se tût, Satan répondit: ton cri, & ton discours surprenant ont suspendu tout à coup mon bras. Je consens qu'il differe à te faire sentir sa pesanteur, jusqu'à ce que je sçache de toi qui tu es sous cette double figure. Tu n'as point encore pa-

1. [*Leur vainqueur.*] Cet ennemi plus terrible est Jesus-Christ; le vainqueur de Satan, du peché & de la mort.

2. [*Mon Pere.*] Satan est l'Auteur & le pere du peché qui sortit de son cerveau, comme la Fable fait sortir Minerve ou la sagesse de celui de „ Jupiter, & ensuite *dit S. Jaques* c. 1 ℣. 15. „ quand la concupiscence a conçû, elle enfante „ le peché & le péché étant accompli engendre „ la mort.

ru à mes yeux dans les vallées infernales, comment oses-tu m'appeller ton pere ? Comment ce fantôme eſt-il mon fils ? Je ne connois ni l'un ni l'autre, & jamais objets ſi hideux ne choquerent ma vûë.

M'as-tu donc oubliée, lui répliqua la portiere d'Enfer, & ſemblai-je ſi difforme à tes yeux ? Ne ſuis-je plus ta fille bien-aimée que tu trouvois ſi belle dans les celeſtes regions ? Souviens-toi qu'en preſence des Seraphins conſpirant avec toi contre le Trés-Haut, tout d'un coup les douleurs te ſurprirent, tes yeux ſe couvrirent d'un nuage, & les ténébres de l'évanoüiſſement t'environnerent. Ton front jettoit des flammes en abondance ; il s'ouvrit enfin du côté gauche auſſi-tôt ſemblable à toi, Déeſſe armée, je ſortis de ta tête. L'étonnement ſaiſit les immortels : ils reculerent d'effroy, & me donnerent l'odieux nom de péché. Mes charmes regagnerent un grand nombre de ceux qui m'avoient témoigné le plus d'averſion. Toi-même, retrouvant en moi ta parfaite image, tu devins ſenſible à mes attraits. Tu m'aimas, tu ſçais de quel amour je payai nos plaiſirs par les douleurs les plus cruelles.

Cependant la guerre s'éleva, la bataille se donna : notre ennemi ne peut succomber ; il emporta une pleine victoire, tes soldats renversez tomberent du haut de l'Empirée. Je me vis entraînée avec eux ; la clef de l'abîme fut remise en mes mains, & ces portes, que nul ne sçauroit franchir sans mon ordre, furent confiées à ma garde. Je restai ici quelque tems seule & pensive ; mon terme arriva. Je sentis des mouvemens prodigieux, & des tranchées insurportables ; enfin cet odieux rejetton que tu vois, ton propre fils, se faisant jour avec violence, déchira mes entrailles. Juge de ce que j'ai souffert, par l'état où sont réduites les extremitez de mon corps. Mon barbare fils voyoit à peine le jour, que prêt à tout détruire, il secoüa son dard fatal, je pris la fuite, & dans l'effroi où j'étois, je prononçai le nom de mort. Les cavernes de l'Enfer retentirent, & repeterent mille fois la mort. Je fuyois, ils me poursuivit, encore plus animé de debauche que de rage. Il m'attrapa, je ne pûs lui échaper, il me saisit sans avoir égard à ma frayeur, ni au nom de mere, & dans des embrassemens forcez, il eut de moi ces mons-

tres hurlans, qui m'environnent comme tu vois, & me fatiguent de leurs cris perpetuels. Conçus & naissans à toute heure ils me font souffrir à chaque instant les cruelles peines de l'enfantement, car quand il leur plait, ils rentrent en mugissant dans les flancs qui les ont portez, & se font un plaisir de ronger mes entrailles. Se sont-ils rassasiez, ils sortent avec effort & se tenant en foule autour de moi ils me tourmentent sans cesse par des justes frayeurs. La mort toûjours presente à mes yeux, la mort hideuse mon fils & mon ennemi irrite contre moi mes bourreaux: & quoi que je sois sa mere, sa fureur voudroit me devorer moi-même, faute d'autre proye, mais ce monstre sçait que sa fin tient à la mienne. Il sent qu'en me devorant je lui servirai moi-même de poison: ainsi le destein l'a prononcé, croismoi donc, évite ses fléches meurtrieres, & n'espere pas vainement que ces armes, quoi que brillantes, & d'une trempe celeste, te rendent invulnerable. Nul ne peut resister à ses traits, excepté celui qui regne dans les tabernacles celestes.

Elle finit, Satan comprit bien-tôt ce

qu'il avoit à faire. Il se radoucit, & répondit d'un ton insinuant; ma chere fille, puisque tu me reconnois pour ton pere, & que tu me montres ici le gage precieux de notre union dans le Ciel; union alors si charmante, mais dont le souvenir est empoisonné par les malheurs qui nous sont survenus, sçache que je ne viens pas comme ennemi. Je prétens affranchir de cette prison affreuse, toi, ton fils, & toute cette multitude d'Esprits celestes qui se sont vûs precipitez pour avoir soutenu nos justes prétentions. J'entreprens sans escorte cette commission difficile, & je m'expose moi même pour tous à penétrer les abîmes impenetrables. Errant au travers du vuide immense, je vais chercher un monde, qui suivant la prédiction & le concours des signes doit être maintenant créé. Son globe vaste, & fortuné dans le ressort du Ciel, a été abandonné à une race de créatures sorties de la bouë: l'Eternel peut-être les destine à remplir nos trônes vacans; il ne les y a point encore admises, de peûr que l'Olympe surchargé d'une puissante multitude ne trame de nouvelles seditions; mais soit que ce motif l'ait déterminé,

soit qu'il ait eû quelque autre dessein plus misterieux, je me hâte de le sçavoir. Bientôt je reviendrai pour vous établir dans un séjour delectable ; vous y demeurerez tous deux à votre aise, invisibles, tranquilles. Vous pourrez voler dans un air subtil, & embaumé de suaves odeurs: tout deviendra votre proye.

Il cessa, tous deux parurent transportez de joye. Le monstre devorant, flatté de rassasier bientôt sa faim insatiable, voulut sourire, & cette expression de plaisir le rendit encore plus affreux. Sa mechante mere ne parut pas moins sensible ; elle se tourna vers Satan, & lui tint ce langage.

Je garde les clefs de ce gouffre infernal, la justice l'ordonne, & m'a defendu d'ouvrir ces portes de diamant. Je n'ai point à craindre de me voir surmonter par aucune puissance vivante. La mort a juré de tourner son dard formidable contre tout temeraire qui voudroit me faire violence, mais je ne dois plus rien au Très-Haut ; il me hait, & m'a precipitée dans les profondes tenebres du Tartare, pour y rester chargée d'un office odieux. Habitante du Ciel, & d'une origine celeste je me trouve ici confinée

TAYLOR INST. OXFORD

dans la peine & dans une agonie perpetuelle, assiegée de terreurs, de cris, & d'enfans qui me déchirent. Tu es mon pere, tu es mon auteur, tu m'as donné l'être. A quel Autre que toi dois-je obéir ? Tu m'introduiras bientôt dans ce nouveau monde de lumiere & de beatitude, parmi les Dieux qui y vivent dans la felicité : J'y regnerai au-delà des siécles voluptueusement assise à ta droite, comme il convient à ta fille, à ta bien aimée.

A ces mots, elle tira de sa ceinture la clef fatale, triste instrument de nos maux, & roulant vers les portes sa crouppe monstrueuse, elle leva sur le champ la herse immense, que sans elle toutes les puissances de l'Enfer n'auroient pû ébranler. Les serrures obéirent, & les barres de fer massif tomberent au premier mouvement de sa main.

Les portes infernales reculant impetueusement avec un bruit (1.) épouvantable s'ouvrirent des deux côtés. Le mugissement des gonds, pareil à celui du tonnerre, ébranla le plus profond de

1. [*Avec un bruit, &c.*] Virgile dit : *Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ Panduntur portæ.*

[1.] l'Erebe. Elle ouvrit les portes, mais elle ne les ferma plus. Leur ouverture énorme auroit pû recevoir de front une armée en bataille étenduë sur ses aîles, marchant enseignes deployées avec ses bagages, & ses chariots. De vastes tourbillons de flammes & de fumée en sortirent comme d'une fournaise rompuë par la violence du feu.

Alors les secrets du vieil Abîme paroissent à leurs yeux : ils entrevoyent un Ocean noir, demesuré, sans bornes, sans dimension, où la longeur, la largeur, la profondeur, le tems & le lieu se trouvent engloutis : c'est là que la Nuit primitive, & le Chaos, ancêtres de la nature, tiennent une anarchie constante au milieu d'un bruit de guerres animées par l'antipathie. La confusion soutient leur trône. Ici le chaud, le froid, le sec, & l'humide, quatre fiers champions se disputent l'Empire, & conduisent en bataille leurs Embrions d'atômes. Autour de l'étendart de cha-

1. [*L'Erebe.*] Etoit fils du Chaos & des Ténébres. Ciceron, *de natura deorum*, lui donne la Nuit pour femme : les Latins l'employent souvent pour l'Enfer.

Pallentes umbras Erebi noctemque profundam.
Virg.

que faction dans leurs diverſes tribus, armez à la legere ou peſamment, raboteux, ou unis, prompts ou lents, on les voit fourmiller ſans ordre ni meſure, pareils en nombre aux grains de ſable de [1.] Barca, ou du terrain aride de [2.] Cirene; que les vents entraînent pour donner du poids à leurs aîles legeres. Celui qui a le plus d'atômes de ſon côté eſt le maître pour un moment. Le Chaos gouverne en Souverain, & par ſes déciſions embroüille encore plus la mêlée par laquelle il regne. Le Hazard eſt ſon premier Miniſtre.

Là ſe découvre le berceau de la nature, & peut-être ſon cercueil; on n'y voit ni mer, ni terre, ni air, ni feu; ce n'eſt par tout qu'un aſſemblage inſociable de principes contraires & qui doivent ſe combattre pendant toute l'éternité, à moins que le Monarque ſuprême par ſa parole active, ne faſſe la ſéparation de ces noirs matériaux pour créer pluſieurs mondes. Voilà ce qu'apperçoit du bord des Enfers le Prince des

1. [*Barca.*] Deſert entre Tripoli & Alexandrie.
2. [*Ou du terrein aride de Cirene,*] Ville qui a donné ſon nom au Païs Cirenaïque, ſitué en Affrique le long de la Mer. Le Temple de Jupiter-Ammon étoit dans cette Province.

Démons : il s'arrête, il contemple, il réfléchit ; quelle affreuse traverse à faire ! Son oreille n'eſt pas moins étourdie de la violence du bruit, que quand Bellone, s'il eſt permis de comparer les grandes choſes aux petites, employe contre une Ville fortifiée de bons remparts tous les foudres de la guerre. Si la ſtructure du Ciel venoit à s'écrouler, & ſi les élémens mutinez arrachoient la terre ſolidement fixée ſur ſon axe, le déſordre ne ſeroit pas plus grand.

Prêt à prendre ſon vol, Satan déploye ſes aîles plus [1.] étenduës que les voiles d'un vaiſſeau, & frappe du pied la terre qu'il fait rejaillir en s'élevant dans des tourbillons de fumée. Il monte porté comme dans un trône de nuages, mais bien-tôt tout appui lui manque. Il ſe trouve dans un vuide prodigieux, & remuant en vain ſes aîles il tombe comme une maſſe de plomb à dix millions de braſſes. Il tomberoit encore ſi la violente repercuſſion d'une

1. [*Ses aîles plus étenduës &c.*] „ Cet oiſeau „ divin [l'Aigle de Jupiter] fend la nuë, & „ planant dans les airs, il étend ſur la ville de „ Troye ſes aîles qui paroiſſent plus grandes que „ les portes d'un Palais. *Voyez le* 24. livre de „ l'Iliade.

nuë chargée de nitre & de feu, ne lui eut donné un nouvel eſſans pour regagner plus qu'il n'avoit perdu. Cette furie paſſée, il ſe trouva enfoncé dans des Syrtes [1.] mouvans qui n'étoient ni mer, ni terre ferme. Haraſſé, n'en pouvant plus, il dévore cette terre ſans conſiſtance, & il employe, s'il le faut, les rames & les voiles. Tel d'une courſe aîlée à travers les montagnes & les plaines, un [2.] Griffon pourſuit l'Arimaſpien qui emporte à la dérobée l'or confié à ſa garde vigilante. Tel le Prince des Démons franchiſſant ardemment les fondrieres, les rochers eſcarpez, & les pas étroits, montueux, denſes ou rares, pouſſe ſon chemin de la tête, des mains, des aîles, des pieds, nage, plonge, guée, rampe, vole.

Enfin un murmure de ſons étonnans

1. [*Les Syrtes*] Les Syrtes proprement ſont deux bancs de ſable dans la mer de Lybie. On appelle auſſi de ce nom des terres mouvantes.

2. [*Un Griffon.*] Pomponius Mela, l. 1. c. 1. parlant de la Scythie Européenne, dit: „ Deinde „ eſt regio ditis admodum ſoli, inhabitabilis tamen quia Griphi ſævum & pertinax ferarum „ genus, aurum terrâ penitus egeſtum mire „ amant mireque cuſtodiunt & ſunt infeſti attingentibus. Hominum primi ſunt Scythæ, Scytharumque quos ſinguli oculi eſſe dicuntur, „ Arimaſpi.

de voix confuſes frappe ſon oreille. Il y tourne ſes pas, réſolu d'aborder avec intrépidité tout ce qui pouvoit réſider dans ce tumulte, ſoit eſprits, ſoit puiſſances de cet Abîme. Ils pourront l'informer du plus court chemin qui conduit à la lumiere. Tout-à-coup il apperçoit le trône du Chaos, & ſon lugubre pavillon prodigieuſement étendu ſur le gouffre déſolé. Avec lui ſur un même trône, la nuit vetuë de noir, reſpectable par ſon [1.] ancienneté, compagne de ſon regne tenoit ſa cour. Debout auprès d'eux étoit [2.] Orcus, [3.] Ades & le redoutable [4.] Demogorgon, enſuite la Rumeur, le Hazard, le Tumulte, la Confuſion entrelaſſée dans elle-même, & la Diſcorde à mil-

1. [*Par ſon ancienneté.*] Mr Pope dans ſa note ſur le 296. vers de l'Iliade L. 14. obſerve que ſuivant la Théologie des Grecs, la Nuit & le Chaos étoient antérieurs à toutes choſes.

Ant. mare & terras & quod tegit omnia Cœlum.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Graci dixere Chaos. Ovide.

Il remarque auſſi que Milton a fait uſage de cette opinion auſſi-bien que Spencer.

2. [*Orcus.*] Dieu des Enfers. On le nomme autrement Pluton & Dis.

3. [*Ades.*] Ce mot vient du grec, & quelquefois il eſt employé pour Pluton, quelquefois il ſignifie le tombeau ou l'état des morts.

4. [*Demogorgon.*] *Latinè dicitur Deus terræ.*

lé bouches differentes. Satan s'addreſſant hardiment à eux tour à tour.

Puiſſances & Eſprits de ce bas Abîme, Chaos, & vous ancienne Nuit, je ne viens point ici pour découvrir & pour troubler les ſecrets de votre Empire. Engagé ſans aucun guide au milieu (1.) de ce déſert obſcur je me ſuis égaré : toute mon envie eſt d'arriver à la lumiere. Je cherche une iſſuë pour me rendre aux lieux où vos ſombres frontieres confinent avec le Ciel. Montrez-moi de quel côté de divin Monarque a fait ſa nouvelle uſurpation dans vos Etats. Je veux l'en chaſſer, il y va de votre interêt : dirigez ma courſe. Si je puis réduire cette région perduë pour vous, mon deſſein eſt de la remettre ſous vos loix, & d'y faire arborer l'étendart de l'ancienne Nuit. Je vous abandonne tout, il me ſuffit de la vengeance. Ainſi parla Satan, & le vieux Anarque lui répondit d'un ton entrecoupé :

Etranger je ſçais ton nom & tes mal-

1. [*Au milieu de ce déſert obſcur.*]
Sed me juſſa Deum quæ nunc hoc ire per umbras,
Per loca ſenta ſitu cogunt, noctemque profundam,
Imperiis egere ſuis. Virgile.

heurs. Tu as ce puissant Chef des Anges révoltez comme le Monarque de l'Empirée. Mes yeux ont été témoins de sa chûte, & le bruit s'en est fait entendre à mes oreilles. Une armée comme la tienne devoit laisser d'horribles marques de sa déroute. (1.) L'abîme en a été effrayé : les legions victorieuses sortoient par millions des portes du Ciel & augmentoient encore le desordre. Ici fut mes frontieres j'ai établi ma residence. Je veux defendre le peu qui me reste. Nos divisions intestines soulevent sans cesse contre nous de nouvelles tempestes, & le sceptre de l'ancienne nuit s'affoiblit de jour en jour. J'ai vû d'abord arracher sous mes pieds les espaces immenses qui forment les prisons de l'Enfer. Les voûtes étoilées, & le globe de la terre suspendu sur ma tête à cette partie de l'Olympe d'où tes legions ont été precipitées font un se-

1. [*L'abîme en a été effrayé.*] Ezechiel, ch. 31. ℣. 15. & 16. s'exprime ainsi. „ Au jour qu'il „ est descendu aux Enfers, j'ai fait faire un grand „ deüil, je l'ai couvert de l'abîme. Le Liban „ s'est attristé de sa chûte, & tous les arbres des „ champs ont tremblé de crainte. J'ai épouvanté „ les Nations par le bruit de sa ruine, lorsque „ je te conduisois en Enfer.

cond démembrement de mes états : si c'eſt là où tu tends, tu n'es pas éloigné du terme : l'ennemi nous menace de près. Voilà ta route, ſuis-là ; vole, combats, triomphe. Le dégât, la ruine, & le deſordre ſont les ſeuls objets de mes vœux.

Il finit. Satan ne s'arrêta point à répliquer, mais ravi de ſe trouver ſi près de ſon but, il reprend de nouvelles forces, & tranſporté de joïe, il perce comme une piramide de feu dans la vaſte immenſité, il ſe fait jour à travers les élemens dont le choc l'oppreſſe de toutes parts. Avec moins de danger le navire [1.] Argo traverſa [2.] le Boſphore entre les rochers qui s'entre-heurtoient l'un l'autre ; & le peril d'Uliſſe ne fut pas ſi grand quand poſté fiérement ſur le [3.] pont de ſon vaiſſeau,

1. (*Le navire Argo.*) Vaiſſeau ſur lequel Jaſon avec les cinquante-deux Heros de Theſſalie, appellez Argonautes, fit le voyage de Cholchos pour conquérir la Toiſon d'or. Ce Vaiſſeau prit le nom de ſon conſtructeur.

2. (*Le Boſphore.*) Détroit auprès de Biſance.

3. (*Sur le pont de ſon Vaiſſeau.*) Uliſſe Roi d'Itaque. Voyez le 12. L. de l'Odyſſée. L'Anglois porte, quand ſur bas bord il évita Charibde, &c. Peut-être encore cela ſignifieroit-il le maſt ſur lequel Uliſſe ſe ſauva à la nage ; mais dans le même Livre, il ſe préſente armé ſur le pont du vaiſ-

il évita [1.] Charybde, & se vit prêt à périr dans l'autre gouffre. Tout le traverse, il triomphe de tout, mais après qu'il eut séduit nos premiers Peres ; (étrange alteration !) le peché, & la mort suivant ardemment ses traces construisirent un chemin ferré sur le noir abîme ; alors le gouffre bouillant endura patiemment un pont qui s'étendoit en longueur depuis l'Enfer jusqu'à l'orbe le plus avancé de ce monde fragile. Il sert encore aux esprits pervers de communication pour venir tourmenter les mortels, & les forcer à leur rendre un culte divin, si les Ministres du Très-Haut ne les en garantissoient.

Après tant de fatigues, le Prince des ténebres sent l'influence sacrée de la lumiere. Du haut des célestes murailles un crépuscule naissant s'insinuë dans le sein de l'obscure nuit. Ici Commence l'empire de la Nature, le Chaos se retire devant elle avec moins de tumulte & de bruit, qu'un ennemi trop foible n'abandonne son camp aux appro-

seau pour se défendre contre Scilla, qui lui devoit enlever six personnes, & j'ai pris ce dernier sens.

1. (*Charybde.*) Gouffre de la Mediterranée proche de Scilla.

ches du vainqueur. Satan vogue sur une mer plus calme, & reconnoît sa route à la faveur d'une lumiére douteuse. Tel qu'un vaisseau battu du gros tems, & dont les agrès & les cordages se trouvent rompus, moüille heureusement à la rade, & attend le moment favorable pour gagner le port : tel dans le vuide qui surmonte les airs il plane, & sans faire presque aucun mouvement des aîles, il considere l'Empirée. Tantôt il admire son étenduë trop vaste, pour qu'il puisse distinguer si la figure en est ronde ou quarrée. Ses tours d'opale & leurs crenaux de vifs saphirs renouvellent sa douleur. Tantôt il observe dans le voisinage de la Lune le Globe terrestre inébranlablement retenu par une chaîne d'or, & pareil à une Etoile de la plus petite grandeur.

A cette vûë sa fureur se réveille, la vengeance l'entraîne, & regretant les momens qu'il a perdus, il continuë ardemment sa route.

Fin du Livre second.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

L'Eternel du haut de son Trône voit Satan qui vole vers le monde nouvellement créé. Il le montre à son fils assis à sa droite. Il lui predit que l'homme se rendra coupable, & fait voir qu'on ne peut accuser sa justice ni sa sagesse en ce qu'il a créé l'homme libre & capable de resister à la tentation. Il déclare qu'il lui fera grace, parceque l'homme n'est pas tombé de lui-même comme Satan, mais par seduction. Le Fils de Dieu glorifie son Pere & lui rend grace de sa bonne volonté pour le genre humain; mais le Tout-puissant lui témoigne que la Justice Divine veut une satisfaction; que l'homme a offensé la Majesté Suprême en aspirant à son rang, & qu'ainsi il doit mourir avec toute sa posterité, à moins que quelqu'un capable d'expier l'offense de l'homme ne subisse sa punition. Le

Fils de Dieu s'offre volontairement ; le Pere l'accepte, & conſent à ſon Incarnation, & prononce qu'il ſera exalté au-deſſus de tous ſur la terre & dans le Ciel. Il commande aux ſaints Anges de l'adorer ; ils obeiſſent, & tous les chœurs uniſſant leurs voix aux doux ſons de leurs harpes celebrent la gloire & du Pere & du fils. Satan deſcend ſur la ſurface exterieure de ce monde. Il y trouve une plage nommée le Limbe de vanité. Deſtination de cette place. De-là il paſſe à l'orbe du Soleil. Il aborde Uriel conducteur de cette Sphere lumineuſe ; mais avant que de le joindre il ſe transforme en un Ange de lumiere, & pretextant que le zele lui a fait entreprendre ce voyage pour contempler la nouvelle créarion, & l'homme que Dieu y avoit placé, il s'informe du lieu de ſa demeure. Après l'avoir appriſe, il part & s'abat ſur le ſommet du Niphates.

JE te ſaluë ſainte Lumiere, fille aînée du Ciel, ou coéternel [1.] rayon de l'Eternel. Puis-je ſans offenſe te qualifier ainſi ? Dieu eſt la Lumiere, & de toute éternité il a (2) établi ſa demeure dans une clarté innaceſſible. Il habite donc en toi brillant écoulement de l'eſſence increée, ou veux-tu que l'on te nomme pur & céleſte ruiſſeau, dont la ſource eſt [3.] inconnuë aux humains ? Avant que [4.] le Soleil & que les Cieux fuſſent créés tu exiſtois. Dieu parla, & le monde ſortant du

1. (*Coéternel rayon de l'Eternel.*) Milton invoque ici la lumiere éternelle, & non la lumiere créée. Les paroles qui finiſſent l'invocation ne laiſſent aucun lieu d'en douter. L'Evangile de Saint Jean, chapitre premier, verſet 9. dit en parlant du Verbe Divin. *Celui là étoit la vraye lumiere.* Et Saint Jean dans ſa 1. Ep. c. 1. ℣. 5. *Dieu eſt la lumiere même, & il n'y a point en lui de ténébres.*

Lumiere éternelle, dit l'Auteur, *repare en moi la perte de la lumiere créée.*

2. [*Il a établi ſa demeure, &c.*] „ Il a établi ſa „ tente dans le Soleil. Pſ. 18. ℣. 6. & Pſ. 103. ℣. 2.

3. [*Dont la ſource eſt inconnuë.*] „ Où trouvera-„ t'on la ſageſſe, & quel eſt le lieu de l'intelligen-„ ce ? Job, 28. 12.

4. [*Avant que le Soleil.*] „ J'ai été établie dès „ l'éternité, & dès le commencement avant que „ la terre fût créée. Prov. 8. 23. &c.

ſein des eaux, & de la noire profondeur du vuide fut couvert de ton éclat, comme d'un (1.) vêtement. Je brûle de te rejoindre. Les Royaumes ſombres ne m'ont que trop arrêté ; tandis que j'employois d'autres (2.) accens que ceux de la lyre d'Orphée pour chanter le Chaos & la nuit éternelle. Graces à la Divinité qui me protege, je ſuis deſcendu dans les Eſpaces ténébreux, & je remonte ſans aucun accident aux lieux que tu éclaires : choſe rare & difficile ! je ſens la douce influence de ta lampe vivifiante, mais tu ne te communiques point à ces yeux affligez qui te cherchent en vain depuis ton aurore juſques à ton couchant. L'obſtruction

1. [*Comme un vêtement.*] „ Lorſque pour vêtement je la couvrois d'un nuage. „ Job, c. 28. ℣. 9.

2. [*D'autres accens que ceux de, &c.*] Orphée fameux Poëte & celebre Muſicien. Il étoit de Thrace fils de Calliope & d'Appollon. Sa lyre charma Pluton & Proſerpine, qui conſentirent à lui rendre Euridice, mais il s'en priva lui-même par ſa précipitation. Il fut avec les Argonautes à l'expedition de Cholcos, les Mœnades le déchirerent dans un tranſport de fureur. Comme il a chanté l'origine des choſes conformément à l'idée des Payens, Milton qui a traité le même ſujet, ſuivant ce que Moyſe nous en a appris, dit qu'il a employé dans ſes chants divins d'autres accens que ceux de la lyre d'Orphée.

(1.) cruelle d'un mal subit les a éteints pour toujours. Cependant frappé de l'amour des chants sacrez, je parcours sans cesse les lieux que frequentent les Muses, les claires fontaines, les bocages frais ou les monts dont le Soleil dore les sommets altiers. Je visite sur tout la sainte Montagne de Sion, & les ruisseaux qui coulant avec un doux murmure à travers les prés & les fleurs, lavent ses pieds sanctifiez. Je m'entretiens aussi quelque fois avec ces divins favoris des Muses, (2.) Thamyris privé

1. [*L'obstruction cruelle.*] Milton perdit la vûë par une goutte sereine ; c'est une obstruction du nerf optique.

2. [*Thamyris.*] Ou Thamyras Poëte de Thrace. Il eut la témerité de défier les Muses, elle le priverent de la vûë. Ovide dit L. 3. *de arte amandi.*

Tu licet & Thamiram superes atque Orphea cantu.

Homére raconte son histoire en faisant la revûë des Troupes de Nestor Roi de Pyle. „ Le „ vieux Nestor commandoit quatre-vingt Vaisseaux & étoit à la tête des peuples de Dorie, „ où les Muses rencontrant Thamyris le Thracien, qui venoit d'Oechalie de chez le Roi „ Euritus, le punirent de son orgüeil, car il se „ ventoit qu'il remporteroit toujours le prix de „ la Musique, quand les Muses mêmes filles du „ grand Jupiter viendroient disputer de leur art „ contre lui. Ces Déesses irritées de son insolence le priverent de la vûë & de la voix, & lui „ firent oublier l'art de joüer de la lyre. Iliad. L. 2.

du jour, l'aveugle[1.] Mæonide, [2.] Tireſie, & (3.) Phinée à qui la deſtinée m'égala dans le malheur : puiſſai-je les égaler en renommée ! ainſi je me repais de penſées qui d'elles-mêmes produiſent des nombres harmonieux. Tel l'oiſeau qui ſe plait à veiller chante dans les tenêbres, & caché ſous le couvert le plus ſombre, compoſe ſes airs nocturnes. Les ſaiſons & les années reviennent, mais le jour ne revient point pour moi. Les riantes couleurs du ſoir & du matin ne me conſolent point dans mes malheurs Je ne verrai plus les fleurs variées du Printems, ni les roſes de l'Eté. J'ignore pour toujours le plaiſir de ſuivre de l'œil un troupeau bondiſſant dans la plaine. La beauté du viſage humain où Dieu

1. [*L'aveugle Mæonide.*] Homere ainſi nommé à cauſe de ſon pere Mæon.

2. [*Tireſie.*] Natif de Thebes aveuglé par Junon, pour avoir prononcé que le plaiſir des femmes étoit plus grand que celui des hommes. Jupiter pour le dédommager lui donna l'eſprit de Prophetie.

3. [*Phinée.*] Roi de Thrace & d'Arcadie ou de Paphlagonie, fils d'Agenor. Il fut aveuglé par les Dieux pour avoir ôté la vûë aux enfans de ſa premiere femme. Les Dieux envoyerent auſſi contre lui les harpiés, dont Zethus & Calais freres de ſa ſeconde femme le délivrerent.

a lui même imprimé les traits de ſa reſſemblance, ne me touche plus. Hélas ! je ſuis entouré de nuages épais : une nuit perpetuelle m'environne. Au lieu du ſpectacle de l'Univers, ce précieux livre de nos connoiſſances, je n'ai devant moi qu'un tableau informe, qu'un plan confus des ouvrages de la nature, & la ſageſſe trouve dans le plus beau de mes ſens (1) un obſtacle qui lui refuſe l'entrée dans mon ame. Lumiere éternelle, répare en moi la perte de la lumiere créée, éclaire mon eſprit dans toutes ſes facultez, place des yeux dans mon cœur, écarte & diſſipes-en les ténébres, afin que je découvre & que je profere des choſes que les yeux mortels n'ont point encore vûës.

L'Eternel du haut de ſon Trône daigna baiſſer les yeux pour contempler l'ouvrage des ſes mains & celui de ſes créatures. La ſainte Milice des Cieux,

1. [*Un obſtacle qui lui refuſe.*] Pluſieurs prétendent que toutes nos connoiſſances viennent des ſens. *Nihil eſt in intellectu, quod prius non fuerit in ſenſu.* Comme nous avons cinq ſens, & que Milton étoit privé de la vûë, il dit que la ſageſſe trouvoit une porte fermée en lui.

nombreuſe comme les étoiles, ſe tenoit [1.] debout autour de lui, & goutoit en le voyant une béatitude qui paſſe toute expreſſion. A ſa droite étoit aſſis ſon Fils unique, l'expreſſion de ſa propre ſubſtance & la vive image de ſa gloire. Il conſidera d'abord nos grands Auteurs, ſeuls encore dans l'Univers. Placés au milieu du jardin de volupté, dans une ſolitude fortunée, ils cueilloient les fruits immortels de joye & d'amour, de joye ſans inquiétude, & d'amour ſans paſſion. De là ſon œil obſerva l'Enfer & les abîmes du Chaos. Il apperçût auſſi Satan volant vers les limites céleſtes dans l'horizon de la nuit. Il le vit élevé dans l'air tenebreux, & tout prêt à abbattre ſes aîles fatiguées, & ſes pieds impatiens ſur la ſurface de ce monde, dont l'enveloppe aride, ſombre, ſans Firmament, pourroit ſe comparer à un terre ferme, & conſolidée dans une eſpace qui n'eſt diſtinctément, ni l'Air ni l'Ocean. Dieu l'obſervant de ſa haute demeure, d'où il

1. (*Se tenoit debout.*) Et Michée ajoûte: „ Ecoutez la parole du Seigneur, j'ai vû le Seigneur „ aſſis ſur ſon Trône, & toute l'armée du Ciel „ autour de lui à droit & à gauche. 3. L. des Rois, 22. 19.

contemple le passé, le présent & l'avenir, addressa la parole à son Fils unique, & développa en présence des Cieux ses connoissances éternelles.

Mon Fils, que j'ai seul engendré, vois-tu qu'elle rage transporte notre adversaire ? Ni les bornes prescrites, ni les barrieres de l'Enfer, ni les chaînes dont il est accablé, ni le vuide immense de l'abîme ne le peuvent retenir. Il ne respire que vengeance, mais elle retombera sur sa tête rebelle. Le vois-tu maintenant déchaîné poursuivre son vol au bord des Régions de la lumiere. Il s'avance vers le monde nouvellement créé : c'est à l'homme qu'il en veut. Il se propose de le détruire par force, ou ce qui est encore plus horrible, de le pervertir par ses artifices, & il le pervertira. L'homme prêtera l'oreille à ses mensonges : il ne respectera point l'unique défense que je lui ai faite, la seule preuve que j'exige de son obéïssance. Son crime entraîne sa ruine & celle de toute sa race ; (1.) à qui en imputer la faute qu'à lui-même ? L'ingrat !

1. (*A qui en imputer la faute,*) „ Natura in „ malum quod fecit nullâ necessitate compulsâ, „ sed sua voluntate collapsa est.

il a reçû de moi des dons ſuffiſans : je l'ai fait juſte, droit, capable de ſe ſoûtenir, quoique libre de tomber, & j'ai créé dans cet état toutes les Puiſſances Céleſtes. Les Eſprits qui ſe ſont ſoûtenus, ceux qui ſont tombez, les uns & les autres ont agi librement. Sans la liberté, comment auroient-ils pû me donner des preuves de leur ſoumiſſion, de leur foi, de leur amour ? (1.) Leur obéïſſance paſſive n'eût été qu'un hommage rendu à la neceſſité. Je les ai donc créés libres, & ils ne ſçauroient juſtement accuſer leur Créateur, leur état, ou leur deſtin, comme ſi la predeſtination tyranniſant leur volonté ils étoient déterminez, par un decret neceſſaire, ou par la preſcience ſuprême. Je n'ai point de part à leur révolte, elle eſt uniquement leur ouvrage. Je ſçais ce qui doit arriver, mais ma préviſion influë-t'elle dans leur faute ? En ſeroit-t'elle moins arrivée, ſi je ne l'euſſe pas prévûë ? Ils pechent, ayant eux-mêmes le pouvoir de juger &

1. (*Leur obéïſſance paſſive.*) „ Car (dit S. Auguſtin contre Fortunat) il a donné le libre arbitre à l'ame raiſonnable qui eſt dans l'homme, afin que nous puiſſions meriter étant bons par volonté, non par neceſſité. M. Fleury, l. 19. p. 658.

de choisir: car, je le repete, je les ai faits libres, & ils resteront libres, malgré l'esclavage même du peché : autrement il me faudroit changer leur nature & révoquer les decrets immuables qui établissent leur liberté ; tandis qu'ils cherchent volontairement le précipice. Les Anges sont tombez de leur propre mouvement, ils se sont tentez, ils se sont corrompus eux-mêmes. L'homme tombe déçû par les premiers ; c'est pourquoi l'homme trouvera grace, les Anges ne la trouveront pas : ainsi ma gloire éclatera dans le Ciel & sur la terre, par la misericorde & la justice, (1.) mais la misericorde sera toujours la plus remarquable, & elle brillera la premiere & la derniere.

Pendant que Dieu parloit, une odeur d'ambroisie remplit l'Olympe, & répandit dans les esprits bien-heureux une joye inconcevable. Son Fils parut touché : dans lui brilloit tout son Pere exprimé substantiellement, & sur son front majestueux on decouvroit une compassion divine, un amour sans fin,

1. (*Mais la misericorde sera, &c.*) Saint Jacques, 2. 13. „ Mais la misericorde s'élevera „ au-dessus de la rigeur du jugement.

une bonté ſans méſure, qu'il confirma par ces paroles :

O mon pere, que ces mots qui terminent votre ſentence ſouveraine ſont adorables ! l'homme trouvera grace, auſſi le Ciel & la terre exalteront hautement vos loüanges par des Hymnes & des Cantiques ſacrez, qui montant juſques à votre Trône, vous beniront à jamais. Se pourroit-il que l'homme fût perdu ſans reſſource ? Le dernier & le plus cher de vos ouvrages periroit-il pour s'être laiſſé ſurprendre par une malice étrangere, quoique ſecondée de ſa propre folie ? (1.) Eloignez de vous, ô mon Pere, une telle volonté. Vous êtes Juge de toutes vos Créatures, & vous jugez toujours équitablement. Votre ennemi obtiendroit-il ainſi la fin qu'il ſe propoſe, & déconcerteroit-il vos deſſeins ? Aſſouvira-t'il ſa malice, & anéantira-t'il votre bonté ? S'en retournera-t'il chargé des dépoüilles de l'homme & fier de ſa vengeance ? trainera-t'il à ſa ſuite dans les Enfers toute la race d'Adam corrompuë par ſes artifices ?

1. (*Eloignez de vous.*) Abraham dit au Seigneur : *Abſit à te ut rem hanc facias.* Genèſe, 18. 25.

Voudriez vous abolir votre ouvrage, & défaire en haine de votre adversaire ce que vous avez fait pour vous-même? Votre grandeur & votre bonté s'y opposent.

Mon Fils, en qui mon ame met toute sa [1.] complaisance, répondit l'Eternel, mon Fils sorti de mon sein mon Fils, mon seul Verbe, ma Sagesse, ma Puissance & mon Action, ta demande justifie mes decrets irrévocables : elle est conforme à mes idées. L'homme ne sera pas entierement perdu, mais quiconque voudra sera sauvé, non par sa volonté, mais par ma grace librement accordée & librement employée. Je lui donnerai les moyens de se relever de sa chûte, & de recouvrer la justice qu'il perdra en se rendant l'esclave du peché. Il sera encore en état de résister à son ennemi mortel ; mais il faudra que pour aider sa foiblesse je redouble mes secours. Je veux qu'il connoisse combien sa condition est fragile depuis sa chûte,

1. (*Met toute sa complaisance.*) „ Celui-ci est „ mon Fils bien aimé dans lequel j'ai mis toute „ mon affection. S. Matthieu, 3. 17. Venus dit à son fils dans l'Æneide. :

Nate meæ vires, mea magna potentia solus,

& qu'il doive à moi ſeul ſa délivrance. J'en ai choiſi quelques-uns par grace ſpeciale élûs préferablement au reſte. Tel eſt mon vouloir. Les autres entendront ſouvent ma voix qui les appellera en les avertiſſant d'abandonner les voyes de l'iniquité, d'appaiſer ma colere & de profiter de mes dons. J'éclairerai d'une maniere ſuffiſante leurs ſens tenebreux; j'attendrirai leurs [1.] cœurs de pierre, je les inviterai ſans ceſſe à prier, à ſe repentir & à me rendre une juſte obéïſſance. Qu'ils ſe tournent vers moi, mon oreille & mes yeux s'ouvriront à l'inſtant ſur eux. Ils portent un juge au fond de leur cœur. La conſcience ſervira d'arbitre entre eux & moi: s'ils l'écoutent, s'ils en font un bon uſage, ils obtiendront lumieres ſur lumieres, & perſiſtans juſques à la fin, ils arriveront heureuſement au port du ſalut; mais ceux qui mépriſent les richeſſes (2.) de ma bonté, de ma pa-

1. (*J'attendrirai leurs cœurs.*) „ J'ôterai de vo„ tre chair le cœur de pierre, & je vous don„ nerai un cœur de chair. Ezechiel, 36 26.

2 (*Mais ceux qui mépriſent.*) „ Eſt-ce que „ vous mépriſez les richeſſes de ma bonté, de ma „ patience, & de ma longue tolérance? Saint Paul aux Romains. 9. 4.

tience & de ma longue tolérance, n'en goûteront point la douceur. Je les endurcirai, je les aveuglerai, ils broncheront & tomberont d'abîmes en abîmes, voilà les seuls que j'exclus de ma misericorde; cependant tout n'est pas encore consommé : l'homme se rend criminel par sa désobéïssance. Aspirant à la Divinité il péche contre la souveraine Majesté du Ciel : il ne lui reste plus rien pour expier sa trahison, mais proscrit, livré à la destruction, il doit mourir avec toute sa posterité. Il faut qu'il meure, ou que la justice soit aneantie, à moins que quelqu'autre capable de réparer son offense ne se livre volontairement. Le plus grand des crimes demande la plus grande des reparations, mort pour mort. Dites, Célestes Puissances, où trouverons-nous un tel amour ? Qui de vous consent à subir la mort pour racheter l'homme, dévoüé à la mort par son crime ? Quel juste (1.) se sacrifiera pour sauver l'injuste ? Est-il dans les Cieux une si grande charité.

1. (*Quel Juste se sacrifiera.*) S. Pierre, 1. Ep. c. 3. v. 18. dit : „ Puisque Jesus-Christ même „ a souffert une fois la mort pour nos pechez, „ le juste pour les injustes, afin qu'il pût nous „ offrir à Dieu.

Les Chœurs céleſtes garderent (1.) un profond ſilence. Il ne parut en faveur de l'homme ni patron, ni interceſſeur; tous craignoient d'attirer ſur leurs têtes la proſcription mortelle. Le genre humain ſera donc livré à la mort & à l'Enfer? Non. Le fils de Dieu en qui réſide la [2.] plénitude de l'amour Divin renouvella ainſi ſa précieuſe méditation.

Mon pere, votre parole eſt prononcée, l'homme trouvera grace, & la grace manquera-t'elle de moyens, elle qui toûjours prête à ſeconder vos volontez, pénetre en un inſtant juſqu'au fond des abîmes, & ſçait prévenir les beſoins de toutes vos creatures. Heureux l'homme qu'elle viſite! mais dans l'état de mort où le plonge le peché, comment peut-il rechercher ſon appui? Tout lui man-

1. (*Garderent un profond ſilence.*) Il eſt dit au 8. chap. de l'Apocalypſe, ℣. 1. „ Lorſque l'Agneau eût ouvert le ſeptiéme ſceau, il ſe fit „ dans le Ciel un ſilence d'environ une demie „ heure. „ Homere introduit de même Jupiter conferant avec la Déeſſe de la Sageſſe, qui parle pour les hommes. „ A ces terribles menaces (de „ Jupiter) tous les Dieux demeurerent étonnez „ interdits: enfin la Déeſſe Minerve rompant „ la premiere le ſilence, dit, &c.

2. (*En qui réſide la plenitude.*) S. Paul aux Coloſſiens, 2. 9. „ Car toute la plenitude de la „ Divinité habite en lui corporellement.

que. Debiteur à la Justice, il n'y a ni expiation, ni offrande valable à présenter ; regardez-moi donc, je m'offre pour lui ; je donnerai ma vie pour la sienne. Faites tomber sur moi votre colere : prenez-moi pour victime. Je consens à sortir de vôtre sein ; & à me dépouiller de la gloire que je partage avec vous. Que la mort déploye sur moi toute sa rage : je lui abandonne tout ce qui pourra mourir dans moi : ses ombres ne me couvriront pas long tems. Par une generation éternelle, vous m'avez constitué le principe de la vie. Vous ne me laisserez [1.] point dans l'horreur du tombeau, & vous ne souffrirez pas que mon ame sans tache, demeure éternellement avec la corruption, je me releverai victorieux : mon vainqueur terrassé se verra contraint de lâcher sa proye. La mort [2.] sera renversée : elle

1. (*Vous ne me laisserez point.*) „ Parce que vous „ ne me laisserez point mon ame dans l'Enfer ; „ & vous ne souffrirez point que votre Saint soit „ sujet à la corruption. „ Pſ. 15. 10. Voyez aussi les Actes des Apôtres. 2. 31.

2. [*La mort sera renversée.*] „ Jesus Christ, qui „ ayant détruit la mort, afin que nous devinssions les heritiers, &c. S. Pierre, 1. Ep. 3. 22. „ Et l'Enfer & la mort furent jettez dans l'étang de feu. Apocal. 20. 15.

s'humiliera honteusement desarmée de son dard fatal, & moi à travers les vastes champs de l'air dans un noble triomphe je (1) conduirai l'Enfer captif, en dépit de l'Enfer; j'enchaînerai pour jamais dans l'abîme les puissances des tenebres. Ce grand spectacle attirera sur la terre vos plus doux regards. Vous sourirez du haut des Cieux, tandis que vos ennemis tomberont à mes pieds, & que la mort expirant sous mes coups comblera le tombeau par son énorme cadavre. C'est alors qu'après une longue absence je rentrerai dans le Ciel au milieu d'une multitude infinie d'élûs de toutes tribus, de toutes nations, de toutes langues. Je contemplerai, ô mon Pere, votre face adorable: il n'y restera plus aucun nuage d'indignation, la paix, & le calme y brilleront d'une maniere

1. [*Je conduirai l'Enfer captif.*] „ Vous êtes „ monté en haut, vous avez emmené un grand „ nombre de captifs, &c. Pf. 67. ℣. 19. & S. Paul aux Eph. 4. 8. dit: „ C'est pourquoi l'Ecriture „ dit qu'étant monté en haut, il a mené captive une multitude de captifs „ S. Paul aux Coloss. 2. 14. dit encore: „ Et ayant désarmé les „ Principautez & les Puissances, il les a menez „ hautement en triomphe à la face de tout le „ monde.

éclatante, la colere diſparoîtra, & (1.) la joïe regnera pour toûjours dans vôtre ſainte demeure.

Il s'arrêta, mais ſes regards pleins de douceur parloient même dans le ſilence, & épanchoient un amour infini pour les hommes. Son obéïſſance egale ſon amour : il attend avec reſpect la deciſion de ſon auguſte Pere. Les eſprits bienheureux furent ſaiſis d'une ſainte horreur. Chacun cherchoit en ſoi-même à penetrer le ſens de ces paroles miſterieuſes, quand le Tout-puiſſant fit entendre ces mots.

O toi, cher, & tendre objet de mes complaiſances, genereux deffenſeur de l'homme exposé à ma vengeance, aimable pacificateur du Ciel, & de la terre, tu ſçais combien les ouvrages de mes mains me ſont precieux ; l'homme en eſt le dernier, mais il n'eſt pas le moins eſtimable à mes yeux ; juge de ſon prix, ſi je conſens à te laiſſer partir

1. [*Et la joye, &c.*] „ Ceux que le Seigneur „ aura rachetez retourneront & viendront à Sion „ chantant ſes loüanges ; ils ſeront couronnez „ d'une allegreſſe éternelle. Le raviſſement de „ leur joye ne les quittera point : la douleur & les „ gémiſſemens en ſeront bannis pour jamais. „ Iſaïe, 35. 10.

de mon sein, & à te voir souffrir la mort pour lui rendre la vie. Sois homme. Quand les tems seront [1]. accomplis, prens une chair dans les chastes flancs d'une Vierge, par une naissance miraculeuse. Sois à la place d'Adam, quoique son fils, le Chef du genre humain. Comme tous les hommes meurent en lui, en toi renaîtront tous les hommes. Sans toi nul n'aura part à la vie. La contagion de son crime a gagné tous ses coupables enfans; l'application de tes merites sauvera tous ceux qui détachez du monde & qui (2.) renonçant à eux-mêmes espereront en ta misericorde. L'homme a peché dans Adam, l'homme dans toi satisfera pour le peché : tu seras jugé, condamné, traîné au supplice, tu mourras; & tes freres rachetez par l'effusion de ton sang ressusciteront avec toi; ainsi l'amour

1. [*Quand les tems seront accomplis.*] Saint Paul aux Galates, 4. 4. dit : „ Mais lorsque les tems „ ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils „ formé d'une femme.

2. [*Renonçans à eux-mêmes.*] „ Car ce n'est „ point par la confiance en notre propre justice „ que nous vous offrons nos prieres en nous prosternant devant vous, c'est dans la vûë de la multitude de vos misericordes. Daniel, 9. 18.

celeſte ſurmontera la haine infernale, mais [1.] ton abbaiſſement juſques à cette nature inferieure ne te fera rien perdre de ta prééminence. En ſerois-tu degradé, parce qu'aſſis au plus haut du Trône, & joüiſſant comme moi de la divinité, tu t'es aneanti pour ſauver un monde ? Ta charité autant que ton origine juſtifie que tu es mon fils : je te reconnois à ta bonté, autant qu'à ta grandeur, & pour prix de ce qu'en toi l'amour a encore plus abondé que la gloire n'abonde, ton humiliation exaltera auſſi avec toi ton humanité ſur ce Trône : tu y prendras place en chair, & tu y regneras en Dieu. Je t'ai établi par une onction ſacrée Roi univerſel. Je te donne tout pouvoir, regne pour jamais. Prends le ſceptre. Sous toi com-

1. [*Mais ton abbaiſſement.* S. Paul, 2. 6. &c. Ep. aux Philippiens, dit : „ Il s'eſt aneanti lui-„ même en prenant la forme & la nature de ſer-„ viteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, „ & étant reconnu pour homme par tout ce qui „ a paru de lui au dehors. Il s'eſt rabbaiſſé lui-„ même, ſe rendant obéiſſant juſqu'à la mort, „ & juſqu'à la mort de la Croix ; c'eſt pourquoi „ Dieu l'a élevé par-deſſus toutes choſes, & „ lui a donné un nom qui eſt au-deſſus de tout „ nom, afin qu'au nom de Jeſus tout genoüil „ fléchiſſe dans le Ciel, dans la Terre & dans les „ Enfers, & que toute langue confeſſe que le Sei-„ gneur eſt dans la gloire de Dieu ſon Pere.

me Chef ſuprême, je réduis les Trônes, les Principautez, les Puiſſances & les Dominations. Tous genoüils flechiront devant toi, dans le Ciel, ſur la Terre, & dans les Enfers. Un jour viendra que glorieuſement accompagné, tu (1.) paroîtras dans les nuës, & que tu envoyeras en ton nom les Archanges tes Herauts, pour citer les nations devant ton Tribunal redoutable. A ton premier ſignal elles ſe reveilleront de leur ſommeil, & des quatres parties du monde, les vivans & les morts viendront ſe preſenter pour ſubir tes jugemens ſouverains. Alors en preſence des Saints raſſemblez, tu précipiteras les hommes réprouvez; & les Anges perfides, accablez par tes arrêts irrevocables fondront devant toi comme la neige à l'aſpect du Soleil. La meſure étant comble, l'Enfer ſera ſcellé pour jamais; cependant le monde brûlera, & de ſes cen-

1. [*Tu paroîtras dans les nuës.*]„ Alors le ſigne du „ Fils de l'Homme paroîtra dans le Ciel, & tous „ les peuples de la terre ſeront dans les pleurs, & „ ils verront le Fils de l'Homme qui viendra ſur „ les nuées du Ciel avec une grande puiſſance & „ une grande majeſté, & il envoyera ſes Anges „ qui feront entendre la voix éclatante de leurs „ Trompettes, & qui raſſembleront ſes élûs des „ quatre coins du monde. Saint Matthieu 24. „ V. 30. & 31.

dres ſortiront un (1.) nouveau Ciel, & une terre nouvelle. Les juſtes verront après leurs longues tribulations des ſiecles d'or, dont tous les jours ſeront fortunez. L'on y verra regner à l'envy les doux plaiſirs, l'amour innocent, & l'aimable verité. Tu [2.] dépoſeras en ce jour les marques terribles

1. (*Un nouveau Ciel & une terre nouvelle.*) „ Car nous attendons ſelon ſa promeſſe de nou„ veaux Cieux, & une nouvelle terre où la juſtice „ habitera „ S. Pierre, 2. Ep. c. 3. ℣. 13. l'Apocalyſe, ch. 21. ℣. 1. s'explique plus au long. „ Après cela je vis un Ciel nouveau & une terre „ nouvelle, car le premier Ciel & la premiere „ terre avoient diſparu, & j'entendis une grande „ voix qui venoit du Trône, & qui diſoit: voici „ le Tabernacle de Dieu avec les hommes, & il „ demeurera avec eux, & ils ſeront ſon peuple, „ & Dieu demeurant lui-même au milieu d'eux „ ſera leur Dieu. Dieu eſſuïera toutes les larmes „ de leurs yeux, & la mort ne ſera plus: il n'y „ aura plus auſſi là ni pleurs, ni cris, ni afflic„ tion, parce que le premier état eſt paſſé. Mil„ ton a ſuivi en cet endroit les idées myſterieuſes de l'Apocalypſe, qui ſont fort propres à la Poëſie: ce paſſage doit par conſéquent être entendu dans un ſens ſpirituel.

2. [*Tu dépoſeras en ce jour les marques*,] S. Paul, 1. Ep. aux Corinth. 15. 25. &c. dit: „ Et alors „ viendra la conſommation de toutes choſes, „ lorſqu'il aura remis ſon Royaume à ſon Dieu, & „ ſon Pere, & qu'il aura détruit tout empire, „ toute domination, toute puiſſance: car Jeſus„ Chriſt doit regner juſqu'à ce que le Pere lui ait „ mis tous ſes ennemis ſous les pieds; or la mort „ ſera le dernier ennemi qui ſera détruit. Lors „ donc que toutes choſes auront été aſſujetties au

de ma puiſſance : la force ne ſera plus neceſſaire : je ſerai tout en tous. O vous mes fidelles ſujets, celebrez celui qui meurt volontairement, pour conſommer ces merveilles. Adorez-moi dans mon Fils, adorez mon Fils en moi.

Les bienheureux penetrez de joie ſe livrerent aux plus vifs tranſports. Malgré la force de leur acclamations, ſemblables à celles d'une multitude [1.] infinie, on ſentoit cette douce melodie qui diſtingue la voix des immortels. Le Ciel fut rempli de ſaintes réjoüiſſances, & les regions éternelles retentirent de Cantiques éclatans. Inclinez profondement

„ Fils, alors le Fils lui-même ſera aſſujetti à ce-
„ lui qui lui aura aſſujetti toutes choſes, afin
„ que Dieu ſoit tout en tous.

1. [*Multitude infinie.*] Le nombre des Bienheureux nous eſt repreſenté comme très-grand dans pluſieurs endroits de l'Ecriture. „ Je vis en-
„ ſuite une grande multitude que perſonne ne
„ pouvoit compter, de toute Nation & de toute
„ Tribu, de tout peuple & de toute langue. Ils
„ étoient debout devant le Thrône & devant l'A-
„ gneau vêtus de robbes blanches & ayant des
„ palmes à la main. Ils chantoient à haute voix,
„ Gloire à notre Dieu. Apoc 7. 9. 10. Daniel, 10. 6. dit : „ Et le ſon de ſa voix étoit comme
„ une multitude d'hommes. Je regardai enco-
„ re, & j'entendis autour du Trône & des ani-
„ maux, & des vieillards, la voix de pluſieurs
„ Anges, & il y en avoit des milliers de mil-
„ liers. Apocal. 5. 11.

vers les Trônes divins, ils y déposerent [1.] leur diadêmes tressez d'or, & d'amarante. Aimable amarante au tems de l'innocence, tu te levois dans Eden autour de l'arbre de vie, mais après l'offense de l'homme tu disparus de la terre & retirée dans le Ciel au lieu de ton origine, tu ne fleuris plus que pour les predestinez. C'est là que ta glorieuse tige couvre de son ombre agréable [2.] les sources de vie, & ces lieux charmans où le fleuve de delices entretient par sa douce fraîcheur les plantes vivifiantes dont ses rives sont embellies; les esprits celestes joignent à l'éclat de leurs tresses rayonnantes ta pourpre immortelle. La surface de l'Empirée qui luisoit auparavant comme une mer [3.] de

1. (*Déposerent leurs Diadêmes.*) Apocalypse 4. 10. „ Les vingt-quatre Vieillards se prosternoient „ devant celui qui est assis sur le Trône, & ils „ jetterent leurs couronnes devant le Trône.

2. (*Les sources de vie.*) „ Il me montra encore „ un fleuve d'eau vive, claire comme du cryf„ tal, qui couloit du Trône de Dieu, & de l'A„ gneau au milieu de la place de la Ville. Des „ deux côtez de ce fleuve étoit l'arbre de vie qui „ porte douze fruits, & donne son fruit chaque „ mois, & les feüilles de cet arbre sont pour gué„ rir les Nations. Apocal. c. 22. ℣. 12.

1. (*Comme une mer de jaspe.*) „ Et il me mon„ tra le Ville sainte: Jerusalem qui descendoit „ du Ciel venant de Dieu, illuminée de la clarté

jaſpe reçût de ces guirlandes un nouvel honneur,

Après cet acte d'adoration, & d'hommage ils reprirent leurs couronnes : ils porterent la main à leurs harpes melodieuſes, harpes [1.] d'or, que telles qu'un carquois, une echarpe brillante ſuſpend à leurs côtez. Ils commencerent leurs chants ſacrez : nulle voix ne fut en ſilence ; on entendit de toutes parts des accords parfaits. Le raviſſement accompagne toujours l'harmonie des Cieux.

Ils te chanterent d'abord : Pere Tout-Puiſſant, immuable, immortel, infini, Monarque éternel, principe de tout être, ſource intariſſable de lumiere, inviſible au milieu de la ſplendeur où tu reſides ſur un Thrône inacceſſible.

„ de Dieu, & la lumiere qui l'éclairoit étoit ſem-
„ blable à une pierre précieuſe, à une pierre de
„ jaſpe tranſparente comme du cryſtal. Apocal. 21. ℣. 10.

1. (*Harpes d'or.*) „ Les quatre animaux & les
„ vingt-quatre vieillards ſe proſternerent devant
„ l'Agneau, ayant chacun des Harpes & des
„ Coupes d'or pleines de parfums, qui ſont les
„ prieres des Saints, & ils chantoient un Canti-
„ que nouveau en diſant, &c. Apocal. 5. 8.

Qui

Qui pourroit ſoûtenir (1.) ta preſence, ſi tu ne daignois en moderer l'éclat? Ta gloire fend les nuës raſſemblées autour de toi comme un voile magnifique, pour laiſſer entrevoir aux foibles créatures les extrêmités de tes rayons, qui même à travers l'ombre éblouiſſent encore les Cieux. Les Seraphins ſe couvrent [2.] de leurs aîles, & n'oſent t'approcher. Ils te chanterent enſuite, toi qui [3.] precedas toute création, Fils

1. (*Qui pourroit ſoutenir ta préſence.*) „ Car qui „ eſt ſemblable à moi? Qui pourroit ſubſiſter „ devant moi? Qui eſt le Paſteur & le Roy des „ hommes qui puiſſe ſoutenir l'éclat de ma face? „ Ezechiel.

2. (*Se couvrent de leurs aîles.*) Les Seraphins „ étoient autour du Trône; ils avoient chacun „ ſix aîles, deux dont ils voiloient leurs faces. „ Iſaye 6. 2.

3. (*Qui précedu toute création.*) Quatre vingt dix-ſept Evêques aſſemblez au Concile d'Antioche l'an 314. firent cette confeſſion de foi. „ Nous croyons en un ſeul Dieu Pere Tout-„ puiſſant, Créateur de toutes choſes, & en un „ ſeul Seigneur Jeſus-Chriſt, le Fils unique de „ Dieu, par qui tout a été fait, qui a été engen-„ dré du Pere avant tous les ſiécles. Image inva-„ riable de la divinité, de l'eſſence, de la puiſſan-„ ce, de la volonté & de la gloire du Pere: le pre-„ mier né de toute créature, qui étoit au com-„ mencement en Dieu Verbe Dieu (pour mon-„ trer, dit Mr. Fleury,) qu'il eſt né de lui ſans au-„ cun changement de la nature divine en l'un ni en „ l'autre. S. Paûl aux Coloſſ. 1. 15. dit: „ Jeſus-„ Chriſt qui eſt l'Image de Dieu inviſible, & qui „ eſt né avant toutes les créatures.

éternellement engendré, divine repréſentation, où le Pere Tout-puiſſant que nulle créature ne peut enviſager, ſe manifeſte ſans aucun nuage. Sur toi imprimée reſide la ſplendeur de ſa gloire, en toi tranſmis repoſe ſon vaſte eſprit. Par toi il a créé les Cieux des Cieux & toutes les puiſſances qu'enſerre leur étenduë. C'eſt par toi qu'il a renverſé les dominations ambitieuſes. En ce jour tu n'épargnas pas le foudre redouté de ton Pere, & les rouës de ton char flamboyant firent trembler la ſtructure éternelle des Cieux, tandis que tu lançois tes traits ſur les têtes rebelles des Anges en déroute. Au retour du combat tes heureux ſujets firent tout retentir de leurs acclamations : ils t'exalterent, ils te reconnurent pour ſeul (1.) heritier de la puiſſance de ton Pere, pour l'executeur de ſes vengeances, & pour le Redempteur des hommes. Pere de miſericorde

1. (*Heritier de la puiſſance de ton Pere.*) „ Dieu „ ayant parlé autrefois à nos Peres en divers „ tems & en diverſes manieres par les Prophe„ tes, vient enfin de nous parler en divers jours „ par ſon propre Fils qu'il a fait heritier de tou„ tes choſes, & par qui il a même créé les Cieux; „ & comme il eſt la ſplendeur de ſa gloire, & le „ caractere de ſa ſubſtance, &c. *S.* Paul aux Hebreux, c. 1. ℣. 12. 3.

& de grace, c'eſt en faveur de ce fils bien aimé que tu as deſarmé ton bras. Tu flottois entre la juſtice, & la miſericorde. Ton fils a fait triompher ta bonté, en ſatisfaiſant ta juſtice, & ſans conſiderer la felicité dont il jouiſſoit aſſis à ta droite, il s'eſt ſacrifié pour l'homme. O amour ſans exemple ! un Dieu ſeul pouvoit en être le modele. Je te ſaluë Fils de Dieu Sauveur des hommes. Deſormais je conſacre mes chants à celebrer ton nom adorable, & tes louanges inſeparables de celles de ton Pere formeront ſur ma harpe un concert éternel.

Ainſi les heures s'écoulent au-deſſus de la ſphere étoilée. Les habitans du Ciel chantent de ſaints Cantiques, & ſe rejoüiſſent en Dieu. Satan arrive ; il deſcend ſur la premiere convexité qui renferme la terre, les planetes & les Cieux materiels. Cette voûte (1) ſolide, malgré la hardieſſe de ſon ceintre prodigieux, ſepare du Chaos les orbes inferieurs, & leur ſert de rem-

1. (*Cette voûte ſolide.*) Les Anciens s'imaginoient que le dernier Ciel étoit ſolide, ſuivant ce paſſage de Job, c. 38. *Tu forſitam cum eo fabricatus es Cœlos qui ſolidiſſimi quaſi ære fuſi ſunt.*

part contre les irruptions de l'ancienne nuit. De loin il avoit crû découvrir un globe d'une grosseur mediocre : maintenant il voit un continent immense, sombre, sterile, sauvage, sans étoiles, exposé aux ténebres affreuses de la nuit, & aux tempêtes menaçantes du Chaos bruyant. Le trouble & l'horreur en forment la perspective : le seul côté qui regarde l'Empirée joüit d'une foible lumiere, & ressent quelques influences plus douces.

Le Tyran des Enfers mesuroit librement ces vastes contrées. Tel un vauteur de (1.) l'Imaus dont le sommet couvert de neige borne le Tartare vagabond, quitte une Province dépeuplée pour aller se repaître de l'agneau beslant, & du tendre chevreau sur les monts favoris des Bergers ; fendant la vague des airs il vole vers les sources du [2.] Gange ou de l'Hydaspe, fleuves

1. (*L'Imaus.*) Montagne de l'Inde, qui s'étend jusqu'aux sources du Gange, & qui fait partie du Caucase & du Mont Taurus.

2. (*Du Gange ou de l'Hydaspe.*) Lucain comprend ces deux fleuves dans un Vers du 3. L. de la Pharsale.

Qua rapidus Ganges, & qua Nysæus Hydaspes
Accedunt Pelago.

Indiens, & s'abbat en chemin dans les arides plaines de (1.) Sericane où l'industrieux Chinois se sert de la voile, & des vents pour faire couler sur le sable ses légers chariots de canne. Tel sur cette surface inconnuë au-de-là du monde, le Prince des tenebres, solitaire, & rêveur tournoit en cherchant sa proye.

Ces lieux étoient alors déserts, rien n'y avoit penetré, mais aussi-tôt que la vanité criminelle se fût emparée du cœur des mortels, les [2.] fantômes, & les chimeres, legers enfans du délire, y monterent comme une fumée.

Là se rassemblent toutes nos illusions. Là ces esprits vuides & orgueilleux qui se bâtissent des fortunes au gré de leurs desirs, & qui aiment à se mentir à eux-mêmes, portent les tributs de leurs folles pensées. Là se terminent la gloire, la renommée, & la felicité

1. (*La Sericane.*) Est cette partie de la Scithie Asiatique, qui est entre le mont *Tabis* & le mont *Taurus*. Les anciens habitans se nommoient en Latin *Seres*.

2. (*Les fantômes & les chimeres.*) Milton fait allusion au 34. chant de l'Arioste, qui suppose que toutes nos folies vont dans la Lune. Mr. de Fontenelles a fait entrer cette idée dans la seconde soirée de la pluralité des Mondes.

de ceux qui cherchoient par des voyes détournées leur bonheur dans cette vie, ou dans l'autre. Les Sectateurs du Fanatisme, les esclaves de la superstition, les Hypocrites qui se contraignent pour avoir ici bas leur récompense, & qui n'aspirent qu'à la loüange des hommes, au bout de leur carriere y trouvent une retribution convenable & vuide comme leurs œuvres. Cette plage est destinée aux ouvrages imparfaits, monstrueux ou bizarres de la nature. Aprés avoir rempli leurs temps sur la terre, ils s'en vont dans les confins du néant. La Lune ne les attire point dans ses vallons comme l'ont crû quelques-uns. Ses champs argentins possédent, suivant toute apparence, des habitans plus parfaits, des esprits plus épurez, ou des créatures qui tiennent un milieu entre la nature des Anges, & celle des hommes.

Dans ces vagues regions passerent ces horribles fruits d'unions mal assorties : ces Geans de la terre, si renommés par de vains exploits ; l'on y verra les entrepreneurs de Babel sur la plaine de Senaar : remplis de leurs projets frivoles, ils bâtiroient encore de nouvel-

les tours, s'ils ne manquoient de materiaux.

D'autres s'y rendirent ſeparément: [1.] Empedocle qui pour être eſtimé un Dieu ſe precipita follement dans les flammes de l'Ætna (2) Cleombrote qui pour jouïr de l'Eliſée de Platon ſe jetta dans la mer, & pluſieurs autres dont le détail ſeroit trop long. Ici ſe trouvent les Miſantropes, les Impoſteurs, les Augures, les Gymnoſophiſtes, les Talapoins, les Bonzes, & les Brachmanes avec toute leurs ſupercheries. Ici rodent ces Pelerins inſenſés qui par de folles caravannes croyoient ſe frayer un chemin à des joyes ſenſuelles, & ceux qui comptant ſur l'apotheoſe au milieu des aſſauts douleureux de la mort ſe flatoient d'aller tenir un rang parmi les

1. (*Empedocle.*) Philoſophe & Poëte, natif d'Agrigente en Sicile, vivoit environ 444. ans avant Jeſus-Chriſt. Il s'enſevelit dans le mont Ætna, pour faire accroire qu'il étoit monté au Ciel, mais ſes ſouliers ferrez ayant été rejettez par un Volcan, decouvrirent ſon ſort. Il écrivit un Poëme ſur la nature des choſes. Lucrece en parle avec éloge.

2. (*Cleombrote.*) Philoſophe Académicien, natif d'Ambracie en Epire, ſe jetta dans la mer après avoir lû le Traité de Platon ſur l'Immortalité de l'ame. Ciceron en parle Liv. 1. des Tuſcul.

Dieux. Ils passent [1.] les sept Planettes, les étoiles fixes, & cette sphere (2.) crystalline dont le balance forme ce branle de trepidation, sur lequel on a tant disputé, & s'imaginant qu'au-delà ce dernier Ciel qui [3] communique son mouvement aux autres, une Divinité les attend pour les introduire dans l'Olympe, ils levent le pied sur les celestes degrés; tout-à-coup un violent tourbillon souffle de l'un ou de l'autre Pole, & les jette dix mille lieuës

1. (*Ils passent les sept Planetes.*) Milton parle ici suivant l'ancien Système, qui comptoit plusieurs Cieux, dont le dernier étoit l'Empirée, ou la demeure des Bienheureux. On les a tous compris en deux Vers Latins.

Luna, Mercurius, Venus & Sol, Mars, Jovis, Saturnus
Firmamen, duo crystalli, primum, Empireumque.

2. (*Cette Sphere crystalline.*) On appelle Cieux crystallins deux orbes entre le premier mobile & le Firmament, imaginez par le Roi Alphonse, pour expliquer deux mouvemens qui ont été appellez de trépidation, de titubation ou de variation. Le premier crystallin servoit à expliquer le mouvement tardif des Etoiles fixes qui les fait avancer d'un degré en 70. ans vers l'Orient. Le second explique le mouvement de trépidation par lequel la Sphere Céleste est portée d'un Pole à l'autre, ce qui cause de la difference dans la plus grande déclinaison du Soleil.

3. (*Ciel qui communique son mouvement.*) Le premier mobile est le Ciel le plus élevé. Il entraîne les Etoiles fixes avec lui & leur communique un mouvement journalier.

à la renverſe, pirouëttant par le vague de l'air. Alors vous pourriez voir les reſſources de la folle credulité, Taliſmans, Amulettes, Anneaux conſtellez, Pagodes, Idoles, & leurs Adorateurs culbutez, mis en piece, & ſervant de joüet aux vents. Leur nature les emporte au-delà du monde dans un vaſte limbe, nommé le Paradis des inſenſez, alors deſert, depuis peuplé d'une infinité de ſujets.

Sur ſon paſſage le Tyran infernal rencontra ce globe tenebreux : il y tournoya long-tems, juſqu'à ce qu'un rayon de lumiere l'attira du côté d'où il paroiſſoit naître.

Il apperçût des dégrez ſuperbes qui conduiſoient au (1.) céleſte Portail. Son admirable ſtructure enrichie d'Or, de perles & de diamans ne connoit rien d'égal. Jamais les frontiſpices des Palais des Rois n'en approcherent ; ni modele ni pinceau, ni paroles, n'en peuvent exprimer la magnificence. Ces dégrez

1. (*Au Céleſte Portail.*) V. l'Apocal. ch. 21. *v.* 19. 21. „ Et les fondemens de la muraille de la „ Ville étoient ornés de toutes ſortes de pierres „ précieuſes, les douze portes étoient douze per„ les, & chaque portei étoit faite d'une de ces „ perles.

étoient les mêmes que ceux sur lesquels Jacob vit monter & descendre les Anges & les célestes Cohortes, quand évitant (1) Esaü, & dirigeant sa fuite vers Padan Haran dans les champs de Luz, il s'endormit sous la voûte étoilée, & cria en s'éveillant, c'est ici la porte des Cieux. Chaque marche (2.) figuroit un mystere, & quel-

2. (*Quand évitant Esaü*) „ Jacob étant sorti „ de Bersabée alloit à Haran, & étant venu en un „ certain lieu, comme il vouloit s'y reposer après „ le coucher du Soleil, il prit une des pierres qui „ étoient là, & la mit sous sa tête, & s'endormit „ au même lieu; alors il vit en songe une échel- „ le dont le pied étoit appuyé sur la terre, & le „ haut touchoit au Ciel, & des Anges de Dieu „ montoient & descendoient le long de l'échelle. „ Jacob s'étant éveillé, après son sommeil dit „ ces paroles: Le Seigneur est vraiment en ce „ lieu, & je ne le sçavois pas; & dans la frayeur „ dont il se trouva saisi il ajoûta: Que ce lieu est „ terrible, c'est veritablement la maison de Dieu „ & la porte du Ciel. Et il donna le nom de Be- „ thel à ce lieu, qui s'appelloit auparavant Luz. Genese, chap. 27. & 28.

2. (*Chaque marche figuroit un mystere.*) Le Pere Bourdaloue dans son Sermon sur la Perseverance dit: „ Quand les Théologiens parlent de la „ prédestination des Saints, ils nous la font „ concevoir comme une chaîne mysterieuse com- „ posée de plusieurs anneaux entrelassez les uns „ dans les autres, & qui se tiennent sans in- „ terruption. Du côté de Dieu cette chaîne n'est „ autre chose qu'une suite de moyens de secours „ de graces que Dieu a préparées pour soûtenir „ ses Elus; mais de notre part cette chaîne est „ une suite d'actes qui se succedent les uns aux „ autres.

quefois ſe derobant aux yeux elle rentroit dans l'Olympe. On voyoit couler au-deſſus un Ocean [1.] de jaſpe ou de perles liquides qui traverſent heureuſement ceux que ſe rendent au Ciel enlevez par les Anges, ou tranſportez dans un Char tiré par des Courſiers [2.] de feu. L'échelle étoit alors placée, ſoit pour braver l'ennemi, en lui facilitant les moyens de s'approcher, ſoit pour augmenter ſa peine en lui laiſſant voir les portes [3.] de la beatitude.

A ce riche portail repondoit une route qui deſcendoit aux jardins délicieux du Paradis d'Eden, & de là au reſte de la terre. Le chemin étoit ſpacieux,

1. (*Un Ocean de jaſpe.*) „ Vis-à-vis du Trône il y avoit une mer tranſparante comme „ le verre & ſemblable à du criſtal. Apoc. 4. 6. „ Et je vis une mer comme de verre mêlée de „ feu, & ceux qui étoient demeurez victorieux „ de la bête, de ſon image & du nombre de „ ſon nom, étoient ſur cette mer comme de „ verre, avoient des harpes de Dieu. Apocalypſe 15. 2.

2. (*Par des courſiers de feu.* Comme Elie, L. 4. des Rois, 2. 11. „ Lorſqu'ils continuoient „ leur chemin & qu'ils marchoient en s'entretenant, un char de feu & des chevaux de feu les „ ſeparerent tout d'un coup l'un de l'autre, & „ Elie monta au Ciel au milieu d'un tourbillon.

3. (*Les portes de la beatitude.*) „ Je regardai, „ & je vis une porte ouverte dans le Ciel. Apoc. 4. 1.

& bien plus large que celui qui fut percé dans les tems suivans au-dessus du mont de Sion, & de la terre promise où Dieu signala ses faveurs. Il surpassoit en étenduë cette partie du Ciel, toute vaste qu'elle est, par où ses Anges alloient fréquemment porter aux heureuses Tribus les Messages du Tout-puissant & par où son œil regardoit avec prédilection depuis [1.] Paneas, la source du Jourdain, jusqu'à [2.] Bersabée, où la Terre-Sainte confine à l'Egypte & à la côte d'Arabie. Telle étoit cette profondeur où la main de l'Eternel avoit posé les bornes des tenebres, comme [3.] les digues qui repriment les flots de l'Ocean.

Satan s'arrêta sur la marche inferieu-

1. (*Paneas, la source du Jourdain. Jordanis fluvius*, dit Pline, *oritur è fonte Paneade.* La source du Jourdain servoit de borne à la terre promise du côté du Septentrion.

2. (*Bersabée où la Terre-Sainte confine, &c.*) „ Vers l'extremité de la terre des enfans de Juda, le long des frontieres d'Edom du côté „ du Midi. Les villes sont Cabseel, Bersabée. V. Josué, 15. 21. & 28.

3. (*Comme les digues qui répriment.*) „ Qui ai „ mis des digues à la mer. Je l'ai resserrée dans „ les bornes que je lui ai marquées, j'y ai mis „ des portes & des barrieres. Job, c. 38. v. 8. 10.

re de ce degré. Il jetta les yeux en bas, & fut rempli d'admiration en découvrant subitement l'univers. Ainsi après avoir marché toute la nuit par des routes écartées, une espion qui se trouve à la pointe d'un crepuscule réjoüissant sur le sommet d'une haute montagne est frapé de surprise à la vûë d'une terre inconnuë, où de quelque fameuse Metropole ornée de Tours, & de Pyramides remarquables que le Soleil levant dore de ses rayons : de même l'esprit malin fut saisi d'étonnement, & plus encore d'envie en voyant ce monde si parfait. Enchanté, ravi quoiqu'il eut autrefois habité le brillant séjour des Cieux, il contemple ce nouvel objet : il le pouvoit aisément de ce poste élevé où les voiles de la nuit ne sçauroient atteindre. Il observe depuis la partie Orientale de (1.) la Balance jusqu'à la constellation du Belier que l'on croit avoir transporté la fille [2.] de Cephée

1. (*La Balance.*) Signe du Zodiaque où le Soleil entre en Septembre.

2. (*La fille de Cephée.*) Andromede fille de Cephée, & de Cassiope fut exposée à un monstre marin, en punition de ce que sa mere avoit osé preferer sa beauté à celle des Nereïdes. Persée la délivra & tua le monstre. Minerve le

par deſſus les mers (1.) Atlantiques au-delà de l'Horiſon. Après avoir porté ſes regards d'un Pole à l'autre, il précipite dans la ſphere la plus élevée, ſon vol rapide, & perçant aiſément à travers l'air pur & fluide, il s'avance parmi des aſtres innombrables, qui brilloient de loin comme des étoiles, mais qui de près ſembloient ou d'autres mondes, ou les Iſles fortunées des [2.] Heſperides : Iſles trois fois heureuſes il admira vos plaines aimables, vos charmans bocages, & vos vallées fleuries, mais il ne s'arrêta pas pour s'informer des créatures qui ont le bonheur de vous habiter.

Pardeſſus tout, le Soleil qui par ſa ſplendeur reſſemble le plus au ſéjour

transfera dans le Ciel, où elle fut une des 21. Conſtellations Septentrionales. Milton dit, *juſqu'à la Conſtellation portant toiſon*, ce qui déſigne le Belier. Je ne ſçais pas dans quel Auteur il a puiſé ce point d'hiſtoire ; la Fable paroît mieux fondée, en attribuant cet emploi à Pégaſe.

1. (*Les mers Atlantiques.*) C'eſt cette partie de l'Ocean au couchant de la Mauritanie où ſe trouve le mont Atlas.

2. [*Iſles des Heſperides.*] Filles d'Heſper frere d'Atlas : elles ſe nommoient *Aegle*, *Arethuſe*, *Heſperethuſe*. Les Poëtes ont feint qu'elles avoient un jardin où croiſſoient des pommes d'or gardées par un dragon.

des bienheureux, le frappa.

Il y tourna ſes pas au travers du Firmament toûjours ſerein : l'on ignore ſi ce fut en tenant le haut, ou le bas, le centre, l'excentrique ou les longitudes, qu'il arriva au lieu où le grand flambeau du jour diſpenſe au loin la lumiere Aſtre majeſtueux, tu domines ſur la foule des Conſtellations qui ſe tiennent à une diſtance convenable de ton globe radieux. Cependant les Planetes pourſuivant avec un ordre inviolable leurs céleſtes mouvemens, meſurent de concert avec toi les jours, les mois & les années, & ſe tournent perpetuellement vers ta lampe qui recrée tout, ou plûtôt elles ſont muës dans leurs orbites par tes rayons magnetiques. Divin Soleil, c'eſt toi dont la chaleur bienfaiſante anime la nature, & qui portant de tous côtez une vertu inviſible, penetres doucement juſqu'aux entrailles de la terre : ta grandeur & ta diſtance ont été ſagement meſurées.

Le Prince des tenebres deſcendant ſur ſon globe y fit une tache, telle que peut-être nul Aſtronome au travers de ſes tubes optiques n'en vit jamais de ſemblable. Il trouva ſa matiere infini-

ment plus brillante que tout ce qu'on peut imaginer sur la terre, métaux ou pierres précieuses. Toutes ses parties n'étoient pas semblables, mais toutes élançoient pareillement la lumiere comme le fer lorsqu'il est penetré du feu le plus ardent. Si nous comparons cette matiere au métal, elle sembloit partie d'or, partie d'argent; si on la compare aux pierres précieuses, elle ressembloit à l'escarboucle, à la crisolite, au rubis, à la topaze, ou à ces douze pierreries qui brilloient sur le (1.) pectoral d'Aaron. Ainsi nous figurons-nous encore cette composition que les Philosophes recherchent vainement, quoiqu'ils ayent poussé le grand art jusqu'à fixer le mercure volatile, & qu'ils fassent sortir de l'Océan sous des formes differentes (2.) le vieux Protée desseché, &

1. [*Sur le pectoral d'Aaron.*] „ Vous y mettrez quatre rangs de pierres précieuses: au „ premier rang il y aura la sardoine, le topaze „ & l'émeraude; au deuxiéme, l'escarboucle, le „ saphir & le jaspe; au troisiéme, le ligure, l'agathe & l'amethyste; au quatriéme, le chrisolite, l'onix & le beril. Exod. 28. 15. &c.

2. [*Le vieux Protée.*] Protée Roi d'Egypte vivoit au tems de la guerre de Troye. Il represente ici le mercure ou le sel. Diodore observe que les Rois d'Egypte portoient sur leurs têtes en

réduit par l'alambic à ſa forme naturelle. Faut-il s'étonner que ces hautes régions produiſent un elixir ſi pur, & que les rivieres y roulent un or potable, quand par une touche pleine de vertu, ce grand Alchimiſte le Soleil, ſi éloigné de nous forme d'un mélange de parties aqueuſes & terreſtres dans le ſein de l'obſcurité, tant de choſes d'une couleur ſi vive, d'un prix ſi rare, & d'un effet ſi ſurprenant.

La ſplendeur de ce lieu n'ébloüit point Satan; il promene ſes regards de tous côtez : ſon œil commande au loin. La vûë ne rencontre point ici d'obſtacle ni d'ombrage, tout y brille de lumiere : ainſi le Soleil paſſant par le Meridien frappe de ſes rayons certains lieux ſituez ſous la Ligne, & n'y laiſſe point d'ombre; ſes feux dardoient ici de toutes parts, ſans être interrompus par la rencontre d'aucun corps opaque, & l'air plus ſerein qu'en aucun lieu du

guiſe de cimier, tantôt un lion, tantot un taureau, tantôt un arbre, quelquefois du feu, &c. ce qui a donné lieu aux fictions des Poëtes.

Omnia transformat ſeſe in miracula rerum, Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.

monde, ſembloit rapprocher les objets les plus éloignez.

Il y découvrit bien-tôt un Ange glorieux, le même que le Diſciple chéri du Seigneur vit auſſi dans le Soleil. Son dos étoit tourné, mais ſa gloire n'étoit point cachée. Une Tiare d'or & de rayons brillans ceignoit ſon front. Sa chevelure admirable flottoit ſur ſes épaules, relevées d'aîles ſuperbes. Il ſembloit occupé de quelque grande affaire, ou abſorbé dans des penſées profondes. L'eſprit impur ſe réjoüit dans l'eſperance de trouver à cette heure un guide pour diriger ſon vol vers le Paradis, demeure fortunée de l'homme: ce devoit être là le terme de ſes fatigues & le commencement de nos maux. Il quitta ce qui pouvoit le retarder ou le faire reconnoître; le voilà transformé en Chérubin du ſecond ordre. La jeuneſſe céleſte brille ſur ſon viſage, & répand ſur chaque partie de ſa perſonne des graces infinies; rien ne manque à ſon déguiſement. Ses cheveux ondoyans ſous une couronne, badinent au gré des zéphirs: les plumes de ſes aîles ſont de differentes couleurs parſemées d'or. Ses vêtemens retrouſſez conviennent à

un voyageur. Il s'avançoit d'un pas majeſtueux tenant à la main une baguette d'argent.

L'Ange de lumiere entendit le bruit de ſa démarche, il ſe tourna vers lui, & fut auſſi-tôt reconnu pour l'Archange Uriel, un des ſept qui aſſiſtent ſans ceſſe devant le Trône de Dieu prêts à recevoir ſes ordres. Ils ſont comme les yeux du Tout-puiſſant qui percent dans toute l'étenduë des Cieux. Ils portent encore ici bas ſes rapides meſſages à travers les vaſtes champs de l'air, de la mer & de la terre : Satan l'aborde, & lui parle ainſi.

Uriel j'ai recours à toi. Tu es le premier [1.] entre les ſept eſprits qui ſe tiennent toujours devant la face de Dieu, pour annoncer ſes grandes volontez dans le Ciel, où tous ſes enfans ſont prêts à obéïr aux ordres que tu leur

1. [*Entre les ſept eſprits*] Apoc. c. 8. ℣. 1. „ Et je vis les ſept Anges qui ſont devant la face „ de Dieu, *&c.* 5. *v.* 6. Je regardai, & je vis „ au milieu du Trône & des quatre animaux, „ & au milieu des vieillards, un Agneau comme „ égorgé qui étoit debout & qui avoit ſept cor„ nes & ſept yeux, qui ſont les ſept eſprits de „ Dieu envoyez par toute la terre. *V. auſſi Za„ charie*, 4. 10. Ce ſont les ſept yeux du Sei„ gneur qui parcourent la terre.

portes. La fonction que tu fais ici eſt convenable à ton rang. L'Eternel t'a prépoſé comme un de ſes yeux pour veiller ſur le globe dominant de cette nouvelle création : j'ai un déſir extrême de voir & de connoître ſes ouvrages. L'homme ſur-tout, ſa plus chere creature, pour qui ces merveilles ont été faites, excite ma curioſité ; c'eſt pour la ſatisfaire que j'ai quitté le chœur des Cherubins ; & que j'ai entrepris ſeul un ſi long voyage : apprends-moi, Séraphin glorieux, quel de ces orbes brillans, eſt la demeure fixe de l'homme ; ou n'en a-t'il point de fixe, & peut-il à ſon gré s'établir dans telle de ces ſpheres qu'il lui plaît ? Dis-moi où je le pourrai trouver, afin que je regarde en ſecret, où que j'admire ouvertement celui à qui le grand Monarque a livré des mondes entiers ; celui enfin ſur qui il a verſé tant de graces, il eſt juſte qu'on adore le Créateur dans l'ouvrage de ſes mains. Sa juſtice a banni ſes rebelles ennemis ; ſa bonté pour réparer leur perte a créé les hommes. Toutes ſes voyes ſont ſages.

L'Impoſteur parla de la ſorte, & ſon zéle parut ſincere. L'homme & l'Ange ne ſçauroient diſcerner l'hipocriſie :

elle parcourt la terre sans être connuë que de Dieu. En vain la Sageſſe veille, le ſoupçon s'endort ſouvent à ſa porte, & la ſimplicité toujours prête à juger favorablement, ne ſuppoſe point de mal où il n'en paroît point. Ce fut ainſi qu'Uriel ce ſage conducteur du Soleil, cet eſprit l'un des plus éclairez du Ciel, donna dans le piege. Bel Ange répondit-il au perfide ſeducteur : ton deſir qui tend à connoître les ouvrages de Dieu, pour glorifier par là le grand Ouvrier, ne te rejette point dans un excés blâmable L'entrepriſe même eſt d'autant plus loüable qu'il y a plus de zéle à être ainſi venu ſeul des demeures Empirées, pour t'aſſurer par le témoignage de tes propres yeux de ce que d'autres ſe contentent de ſçavoir par l'organe de leurs oreilles. Ses ouvrages ſont en effet merveilleux, charmans à connoître, & dignes d'une attention perpetuelle ; cependant quel eſprit créé peut comprendre la nature, la variété de ſes ouvrages, ou la ſageſſe infinie qui les a produits. J'ai vû s'aſſembler à ſa ſeule parole la maſſe informe origine materielle de ce monde. Le Chaos entendit ſa voix, le deſordre tumultueux

s'appaisa, & le vaſte infini fut limité. Il parla de nouveau, l'obſcurité s'enfuit, la lumiere brilla; l'ordre ſortit du ſein même de la diſcorde. Suivant la differente gravité des élemens, la terre, l'eau, l'air, & le feu ſe rangerent en hâte au lieu de leur deſtination. La quinteſſence ſubtile des Cieux prit le deſſus, animée de diverſes formes qui remplirent pluſieurs tourbillons: Il en ſortit ces aſtres nombreux déterminez au mouvement que tu vois. Chaque étoile eut ſa place marquée: chacune eut ſa route à décrire. Le reſte, comme un mur ſolide, environne cet univers. Jette les yeux ſur ce globe dont la partie qui nous regarde brille de la lumiere que je lui envoye, ce globe eſt la terre deſtinée à l'homme. Cette lumiere forme ſon jour. Sans elle? la nuit ſoûmettroit à Son Empire cet hemiſphere, comme elle travaille à ſoûmettre l'autre; mais la Lune: ce bel aſtre que tu vois vis-à-vis, ſe tient toûjours à portée de s'oppoſer à ſes deſſeins. Dans cette vûë elle fait ſa ronde tous les mois & la recommence exactement dans la carriere des Cieux; & ſuivant ſes diverſes poſitions, ſa figure triforme ſe vuide &

ſe remplit d'une lumiere empruntée qu'elle diſpenſe à la terre, tandis qu'elle chaſſe la nuit avec ſon ſceptre d'argent. Obſerve ce terrein, c'eſt le Paradis, demeure d'Adam. Ces ombrages élevez lui ſervent de berceaux, tu ne peux manquer ton chemin, mon employ demande icy ma preſence.

A ces mots il ſe tourna d'un autre côté. Satan s'inclina profondement devant le grand Archange, ſuivant l'uſage établi parmi les eſprits celeſtes, qui ne negligent point entre eux l'honneur qu'exige la difference des rangs. Il partit auſſi-tôt (1.) de l'Ecliptique, & formant dans les airs pluſieurs orbes, il s'abbatit ſur le ſommet (2.) du Niphates.

1. (*L'Ecliptique.*) C'eſt le cercle que décrit le Soleil dans le Zodiaque, il coupe l'équateur en deux parties égales, & ne s'en éloigne que de 22. degrez & demi de chaque côté.

2. [*Du Niphates.*] Montagne qui diviſe l'Aſſyrie, & d'où le Tigre prend ſa ſource.

Fin du Livre troiſieme.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

La vûë d'Eden, & du lieu où Satan doit éxecuter l'attentat qu'il a projetté contre Dieu & contre l'homme, commence à l'intimider. Il se trouve agité de plusieurs passions, d'envie, de rage & de déſeſpoir; mais il ſe confirme dans le mal, & s'avance vers le Paradis. Deſcription de la montagne au haut de laquelle il eſt ſitué. Il franchit tous les obſtacles, ſe transforme en Cauſeur, & ſe perche ſur l'arbre de vie qui s'élevoit au-deſſus de tous. Peinture de ce Jardin délicieux. Satan conſidere Adam & Eve. La nobleſſe de leur figure & le bonheur de leur état le frappent d'étonnement. Il perſiſte dans la réſolution de travailler à leur ruine. Pour les mieux connoître, il épie en ſecret leur diſcours. Par ce qu'il leur entend

dire

dire, il apprend qu'il leur étoit défendu ſous peine de mort de manger du fruit de l'arbre de la Science. Il fonde là-deſſus le plan de ſa tentation, & ſe propoſe de les engager à déſobeir. Il differe ſon attaque, afin de s'inſtruire plus particulierement de leur état avant que de rien entreprendre. Uriel deſcendant ſur un rayon de Soleil avertit Gabriel, à qui la garde des portes du Paradis étoit confiée. Il lui fait entendre qu'un eſprit infernal s'étoit échappé, qu'il avoit paſſé vers l'heure du midi par ſa ſphere, ſous la forme d'un Ange heureux qu'il s'étoit tranſporté au Paradis, & que ſes geſtes furieux ſur le mont l'avoient trahi. Gabriel promet de le trouver avant le lever du Soleil. Adam & Eve s'entretiennent enſemble, & ſe retirent à la fin du jour pour gouter les douceurs du ſommeil. Deſcription de leur berceau. Leur priere du ſoir. Gabriel fait faire la ronde aux eſprits qui étoient de garde, & il détache deux Anges vers le berceau d'Adam, de peur que le malin eſprit n'entreprenne quelque choſe contre nos premiers Peres, pendant leur repos. Ils le trouvent à l'oreille d'Eve occupé à la tenter dans un ſonge, & ils

l'amenent de force vers Gabriel. Il répond fierement, & se prepare au combat; mais effrayé par un signe du Ciel, il s'enfuit hors du Paradis.

PLût à Dieu que nos premiers Peres euſſent entendu cette voix dont il eſt parlé dans la revelation du (1.) Diſciple bien-aimé : voix qui crioit avec force dans le Ciel, (2.) Malheur aux habitans de la terre ; voix prophetique qui annonçoit que le Dragon mis en déroute alloit rentrer en lice pour ſe venger ſur les hommes ; ils ſe ſeroient peut-être préſervez des pieges qu'il venoit tendre à leur innocence.

A la vûë des lieux qui doivent être le théatre de ſa fureur, le Prince des Démons ſent chanceler ſon audace : ſon cœur s'émeut comme les eaux qu'un feu violent agite, & l'inſtant déciſif de l'action le fait reculer ſur lui-même, comme une machine infernale au moment qu'elle

1. (*Du Diſciple bien-aimé.*) Saint Jean.
2. [*Malheur aux habitans de la terre.*] „ Alors „ je vis & j'entendis la voix d'un aigle qui vo„ loit par le milieu du Ciel, & qui diſoit à „ haute voix : Malheur, malheur aux habi„ tans de la terre. Apoc. 8. 13. & 12. 12. Mal„ heur à la terre, & à la mer, parce que le Dia„ ble eſt deſcendu vers vous plein de colere.

vomit ſes feux. L'horrible incertitude le déchire : ſa propre conſcience irritée ſon deſeſpoir lui préſente l'affreux contraſte (1) de ce qu'il étoit, de ce qu'il eſt, de ce qu'il doit être encore, & lui fait enviſager un ſurcroit de châtiment dans un ſurcroit de crime. Tantôt il tourne ſes triſtes regards vers les charmantes plaines d'Eden. Tantôt il contemple avec regret le Ciel, & l'orbe du Soleil brillant dans ſa plus vive ſplendeur : enfin ſa fureur éclata en ces termes.

O toi dont le front glorieux fait pâlir les Etoiles & repreſente le Souverain du monde, Soleil ſois attentif à ma voix. Comprens, ſi tu le peux, combien je dois haïr ton éclat ; il me rappelle le triſte ſouvenir de la gloire que je poſſedois au-deſſus de ta ſphere, avant que l'orgueil m'eût armé contre le Roi des Cieux. Devoit-il s'attendre à un tel retour de ma part, après

1. (*De ce qu'il étoit, &c.*) Voici la triple punition des damnez ſuivant le Pape Innocent. „ Hic vermis tripliciter lacerans, affliget memoria, torquebit anguſtia, ſera turbabit poenitentia. " Le P. Bourdaloüe traduit ainſi ce paſſage. Le ſouvenir du paſſé les déchire, la douleur du preſent les accable, la vûë de l'avenir les deſeſpere.

m'avoir créé, après m'avoir placé au plus haut dégré d'élévation [1]. Il ne me reprochoit aucun de ses bienfaits. Il ne se lassoit pas de répandre sur moi les trésors de ses faveurs, je me suis lassé de lui témoigner ma reconnoissance. Qu'exigeoit-il, que des sentimens de gratitude pour les biens dont il me combloit? Funestes biens, ils sont cause de ma perte. La sublimité de mon rang m'a fait oublier toute subordination. Si j'eusse été moins proche du Trône, je n'aurois pas conçû des desirs effrenez; l'esperance d'y monter n'auroit point nourri ma folle ambition. Mais non, quelque autre puissance égale à moi auroit pû aspirer à la Monarchie suprême & m'engager dans son parti. Que dis-je, mes égaux sont-ils tous tombés? Malheureux, avois-tu la même liberté, les mêmes moyens pour te soûtenir? Oüi tu les avois. Sur qui donc, ou sur-quoi peux-tu rejetter ta faute? L'amour du Créateur répandit sur nous une égale mesure de graces. Que son amour soit maudit: son amour aussi fa-

1. (*Il ne me reprochoit aucun.*) „ Dieu donne „ à tous liberalement sans reprocher ses dons „ suivant S. Jacques, c. 1.

tal pour moi que la haine creuſoit les précipices où je ſuis tombé. Ah ! plûtôt ſois toi-même maudit. Tu ne peux imputer tes malheurs qu'à ta volonté dépravée. Où pourrai-je me ſauver de mon propre deſeſpoir ? Où pourrai-je me mettre à couvert de ton juſte courroux ? Je porte (1.) l'Enfer par tout ; & je trouve dans mon cœur un vuide encore plus affreux ; un abîme encore plus profond que tous les abîmes où je me vois plongé. Change donc, s'il eſt poſſible de changer : repens-toi, ſi tu peux te repentir. Y a-t'il plus de jour à la miſericorde ? Il n'y en a que par la ſoumiſſion, & l'orgueil me défend d'y penſer. De quel œil me regarderoient les guerriers de mes armées, je dois les affranchir du joug du Tout-puiſſant. C'eſt à cette condition qu'ils ſe ſont rangés ſous mes étendards. Helas ! ils connoiſſent peu à quel point je ſuis humilié, malgré les

1. (*Je porte l'Enfer par tout.*) Bede eſt le ſeul des Anciens qui ſoûtiennent que les Démons ſont actuellement tourmentez par les flammes en quelques lieux qu'ils ſe trouvent. „ Ubicunque vel in aëre volitant, vel in terris aut ſub terris vagantur, ſive detinentur, ſuarum ſecum ferunt ſemper tormenta flammarum. Son ſentiment eſt communément reçû dans l'Ecole.

honneurs qu'ils me rendent. Le diadême que je porte me dévore, & si je surpasse les autres en quelque chose, ce n'est que dans la misere. Voilà le prix de mon ambition ; mais si je me repentois, si j'obtenois la grace de rentrer dans mon premier état : insensé ? ne vois tu pas que la même élevation reveilleroit dans toi le même orgueil ? Au faite de la gloire tu retracterois des sermens arrachez par la douleur. Le souvenir des cruautés passées de mon tiran me revolteroit toujours. J'attaquerois encore ; je succomberois de même. Ma seconde chûte n'en seroit que plus fatale. Renonçons à lui demander la paix, il a renoncé à me l'accorder. Plus de grace à esperer. Nous sommes bannis, exilés, tourmentez : nos places ; il les a destinées à l'homme, nouvel objet de ses delices. Adieu donc esperance, adieu crainte, adieu remords. L'Eternel est le Dieu du bien, soyons le Dieu du mal ; l'Empire sera ainsi partagé entre nous. J'aurai comme lui mes Autels dans le monde : l'homme sera ma victime.

Tandis qu'il roule ces pensées, diverses passions éclatent tour à tour sur son visage. La fureur, l'envie, & le

déſeſpoir lui firent trois fois changer de couleur, & l'auroient découvert malgré ſon déguiſement à des yeux attentifs: Jamais le front des bienheureux n'eſt couvert de nuages. Il en ſentit la conſequence, & ſe compoſant avec art, il cacha ſes émotions ſous l'apparence d'un calme parfait. Artiſan de fraude il ſçût le premier ſe déguiſer ſous le maſque du zéle pour executer plus ſûrement ſes criminels deſſeins, mais tout habile qu'il étoit, il ne pût long tems tromper Uriel. Cet eſprit vigilant l'avoit conduit de l'œil juſques ſur le mont Sirien, & il avoit apperçû dans lui des tranſports inconnus aux eſprits de la fidelle Hierarchie. Il avoit remarqué des geſtes furieux, & des mouvemens de violence qui lui étoient échappez pendant qu'il ſe croyoit ſeul & ſans témoin.

Cependant Satan pourſuivant ſa route s'avance dans les plaines d'Eden. Au milieu d'un Païs délicieux, il voit un mont ſuperbe, dont la cime ſourcilleuſe ſe perd dans les nuës: des buiſſons incultes & ſauvages en deffendent l'abord.

Ces buiſſons étoient ſurmontez par

une magnifique futaye de cedres, de pins, de sapins, & de palmiers, dont les rameaux s'embrassans les uns, les autres, presentoient aux yeux une Scêne ravissante. Leurs rangs disposez comme par étages, formoient un superbe amphitheatre.

Au-dessus de ces bois enchantez s'élevoient le sommets du Paradis. Du centre de ce beau séjour, plus éminent que tout le reste, notre premier Pere pouvoit librement promener sa vûë jusques dans son bas Empire.

Des arbres sans nombre chargez en toute saison, de fleurs & de fruits, decoroient l'enceinte interieure. L'or de leur coloris meslé d'une infinité de douces nuances charmoit le Soleil, il sembloit prendre plus de plaisir à porter ses rayons sur leurs surfaces fleuries, qu'à se peindre lui-même dans les nuages d'une belle soirée, ou à varier les couleurs de l'Arc-en-Ciel.

Telle étoit la beauté de ce païsage. L'air qui se purifioit de plus en plus à mesure que l'on avançoit, inspiroit au cœur des plaisirs capables d'écarter toute tristesse, & même le desespoir, si quelque chose pouvoit adoucir un

dans son cercueil. Les doux zéphirs agitans leurs aîles odoriférantes, dispensoient à l'envy les parfums naturels, & disoient en murmurant, qu'ils avoient dérobé ces dépouilles embaumées.

Ainsi quand des matins sont voile au delà du (1.) Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils ont passé (2.) Mozambique, le vent du Nord-Est leur souffle en pleine mer de la côte aromatique [3.] de l'Arabie heureuse, les parfums [4.] de Saba : ils ralentissent leur course, pour les goûter à longs traits & pendant plusieurs milles, réjoüi de l'odeur gracieuse, le vieil Ocean sourit ; de même ces douces vapeurs accueillirent le Monarque funeste qui venoit, pour les empoisonner. Avec une impression

1. (*Cap de Bonne-Esperance.*) A la pointe méridionale de l'Afrique.

2. (*Mozambique.*) Ville & Royaume de ce nom dans le Zanguebar en Afrique, vis-à-vis de l'Isle Madagascar.

3. (*L'Arabie heureuse.*) Entre la mer rouge & le golfe Persique, sur la côte de l'Ocean. Ses Villes sont Medine, la Mecque, &c. Elle produit beaucoup de baume, de myrrhe & d'encens.

4. (*Saba.*) Ville de l'Arabie heureuse. Virgile dit :

Solis est thurea virga Sabais.

bien différente, (1.) Asmodée sentit la fumée de ce poisson qui lui fit abandonner la femme du fils de Tobie en fuyant du païs des Medes, jusques dans le desert de la haute Egypte, où Raphaël le saisit, & le chargea de chaînes.

Enfoncé dans une rêverie profonde, Satan marche à pas lents. Il arrive au pied de la sainte Montagne: soudain il se voit arrêté. Les arbrisseaux & les buissons entrelassez sous les arbres fermoient pour lors tous les chemins qui avoient donné passage à l'homme, ou aux animaux.

(2.) Il n'est qu'une seule porte du côté de l'Orient. Le Prince des Démons

1. (*Asmodée, &c.*) Cette histoire se trouve dans le Livre de Tobie. „ En ce même tems il „ arriva que Sara fille de Raguel, qui demeu„ roit à Rages Ville des Medes, fut touchée „ d'un reproche que lui fit une des servantes de „ son pere. Elle avoit déja épousé sept hommes „ l'un après l'autre, & un démon nommé As„ modée les avoit tuez aussi-tôt qu'ils s'é„ toient approchez d'elle. 3. 7. 8. Si vous mê„ lez sur les charbons une partie de son cœur, „ la fumée qui en sort chasse toute sorte de „ démons. 6. 8. Alors Raphaël prit le démon „ & l'alla lier dans le désert de la haute Egy„ pte. 8. 3.

2. (*Il n'est qu'une seule porte.*) Voyez le commencement de la derniere note sur le douziéme Livre.

s'en apperçoit : il dédaigne l'entrée ordinaire, par mépris il franchit d'un saut leger la contrescarpe de la montagne, & retombe dans l'interieur de ce lieu de délices.

Tel un loup carnacier que la rage & la faim chassent du fond des forêts pour chercher sa proye, s'élance dans l'enceinte où les Bergers sur le soir au milieu des champs retranchent leurs timides troupeaux ; ou tel le soldat altéré de carnage & de sang dans un jour de surprise, escalade une Ville abandonnée au meurtre & au pillage. Ainsi cet insigne brigand viola les barrieres des Jardins sacrés. Ainsi d'infâmes mercenaires entrent sans Mission dans l'Eglise du Seigneur.

Il dirigea son vol sur l'arbre (1.) de vie, qui se distinguoit entre tous au milieu du Paradis : il s'y arrêta sous la forme d'un Vautour. Ce ne fut point

1. [*Et sur l'arbre de vie.*] „ On croit (dit le „ P. Calmet) que l'arbre de vie étoit une es„ pece particuliere d'arbre qui avoit la vertu de „ conserver la vie & la santé à l'homme par un „ frequent usage de son fruit ; ensorte que ceux „ qui en auroient mangé ne seroient jamais „ morts.

pour y chercher une vie nouvelle ; occupé de Punique projet d'introduire la mort, il n'envisagea que la hauteur de cet arbre, & ne considera point l'utilité de son fruit qui pouvoit donner une heureuse immortalité ; tant il est vrai que souvent on ignore le juste prix d'un bien qui se présente, & que la passion convertit en poison, ce qu'il y a de plus excellent.

Satan contemple avec admiration les beautés de la nature, toutes rassemblées dans un petit espace, toutes destinées aux délices de l'homme. Il voit un Paradis sur la terre ; ce séjour délicieux étoit le Jardin du Très-Haut : il l'avoit planté lui-même (1.) à l'Orient du païs d'Eden, qui s'étendoit depuis (2.) Auran jusqu'aux lieux, où

1. [*A l'Orient du pays d'Eden.*] La paraphrase Chaldaïque rend ainsi le v. 8. c. 2. Gen. „ Plantaverat autem Dominus Deus hortum in „ Eden antea, atque posuit ibi hominem. " Surquoi Fagius fait cette remarque „ Vox Chal„ daïca Malradomin sicut & hebræa Kedem „ æquivoca est ad tempus & ad locum, & si„ gnificare potest ad plagam Orientalem, vel „ ab initio. " Ezechiel, 48. 7. dit : Car la face „ de la maison *du Seigneur* regardoit vers l'O„ rient.

2. [*Auran.*] Ezechiel fait mention d'Auran, 48. 16.

les Monarques de la Grece éleverent long-tems après les royales tours de [1] Seleucie, & jusqu'en [2.] Thelassar, où les fils d'Eden habiterent avant les successeurs du grand Conquerant de Macedoine. Tout étoit de l'ordonnance d'une main éternelle.

Dans ce terrain fertile croissoit tout ce qui peut flatter la vûë, l'odorat, & le goût. Au milieu, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit l'ambroisie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre de la science du bien & du mal, science qui nous coûte si cher, arbre fatal dont le germe a produit la mort.

Une large riviere tirant vers le midi, parcouroit la campagne d'Eden, & passoit sous le mont que le Seigneur avoit fondé [3.] au commencement des tems; mais elle ne se perdoit que pour

1. [*Seleucie.*] Ville de Syrie près du fleuve Orontes, fondée par Seleucus Nicanor, qui mourut vers l'an 3669.

2. [*Thelassar.*] On ne sçait pas trop où étoit ce Thelassar, mais la plûpart croyent que c'étoit un petit canton de la Mésopotamie. Il en est parlé dans le 4. L. des Rois, 19 12. dans Isaïe, 37. 12. & dans Ezech. 27. 23. *Les enfans d'Eden qui étoient en Thelassar.*

3. [*Au commencement des tems.*] Or le Seigneur Dieu avoit planté dès le commencement

devenir plus utile. Une partie de ses eaux se relevant d'une façon surprenante, (la nature ne sçait point résister au Créateur) produisoit au haut de la montagne une source abondante. Son onde claire & pure se partageoit en une infinité de bras, faisoit mille détours dans ces Jardins aimables, & se réünissoit enfin pour former une cascade superbe. On la voyoit se précipiter à gros bouillons dans [1.] le fleuve souterrain, qui sortant de son lit tenebreux, reparoissoit dans toute sa magnificence, & se divisoit en quatre grands fleuves.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici les Empires & les Païs qu'ils traversent: j'exprimerois plûtôt, s'il étoit possible, comment [2.] sur les perles Orientales,

„ un Jardin délicieux dans lequel il mit l'homme qu'il avoit formé. Le Seigneur Dieu avoit „ aussi produit de la terre toutes sortes d'arbres „ beaux à la vûë & dont le fruit étoit agréable „ au goût, & l'arbre de vie au milieu du Paradis „ avec l'arbre de la science du bien & du mal. Gen. 2. 2. & 9.

1. [*Le fleuve souterrain.*] „ De ce lieu de délices il sortoit un fleuve pour arroser le Pa„ radis, qui de là se divise en quatre canaux. Gen. 2. 10. Milton dans le neuviéme Livre reconnoît le Tigre pour le fleuve du Paradis.

2. [*Sur les perles Orientales.*] Moyse parlant des quatres fleuves qui sortent du Paradis terrestre, dit: „ L'un s'appelle Phison & c'est ce-

& sur un sable d'or les ruisseaux argentins qui provenoient de cette fontaine de saphir, serpentoient au dessous des arbres, & rouloient leurs flots de Nectar vivifiant chaque plante, & nourrissant des fleurs dignes du Paradis. L'art subtil menage le beau; il se plaît à faire des lits, & des compartimens curieux, mais ici la nature avoit prodigué des beautés sans nombre, sur les montagnes, & dans les vallées. Ses richesses étoient repanduës avec profusion dans la campagne que le Soleil échauffe librement de ses rayons, & dans ces berceaux épais qu'un ombrage impénetrable rend si gracieux pendant l'ardeur du jour.

Cette heureuse & champestre habitation étoit admirablement variée pour le plaisir des yeux. Là vous trouviez des bocages, dont les riches arbres distilloient la myrrhe odoriferante, & des beaumes precieux: ici vous en voyez d'autres dont le fruit luisant, & doré charmoit l'œil & le goût. Toutes les merveilles que la fable attribuë aux ver-

„ lui qui tournoye dans tout le pays d'Hevilah, „ où il vient de l'or, & l'or de cette terre est „ excellent. C'est aussi là que l'on trouve le bedellium & la pierre d'onix. Gen. 2. 11.

gers des Hesperides se rencontroient réellement dans ce jardin de volupté.

Entre les arbres paroissoient des espaces riants, des collines enchantées, & des troupeaux qui paissoient l'herbe tendre. Ici un terre couvert de Palmes & la gorge fleurie d'une vallée coupée de ruisseaux, exposoient mille beautés, & c'est là que [1.] la rose étoit sans épine. Là des grottes sombres offroient des retraites fraiches tapissées de vignes qui s'empressoient de livrer leurs grappes de pourpre, & qui rampoient avec une agréable fecondité.

Les ruisseaux tombant avec un doux murmure le long des collines se joignoient en divers canaux, ou se ramassoient en un bassin dont la surface presentoit son miroir de cristal, à la verdure des rivages couronnez de mirte. Les oiseaux formoient un chœur melodieux: & les zephirs portant avec eux les parfums des champs & des bocages, murmuroient entre les feüilles legerement agitées, tandis que (2.) Pan, denfant

1. [*La rose étoit sans épine.*] Saint Basile a jugé que les roses étoient sans épine avant le peché, mais saint Augustin a été d'un sentiment contraire.

2. [*Pan.*] Est le Dieu de la nature, son nom

pour ainsi dire avec les Graces & les Heures, traînoit par tout après lui un printems éternel.

La belle Campagne (1.) d'Enna où (2.) Proserpine cueillant des fleurs moins vives que son tein, fut enlevée par le sombre Pluton, ne pourroit entrer en parallèle avec ce divin séjour; quand on y ajoûteroit encore & les charmans bocages de [3.] Daphné près d'Orontes, & l'admirable source [4.] de Castalie, & cette isle de

signifie *tout* en grec, c'est pourquoi Milton l'appelle, Pan universel, la nature embrasse effectivement toutes choses. Il étoit representé avec des cornes qui marquoient les rayons du Soleil & de la Lune. Sa face vermeille répondoit à la couleur du Ciel. Il avoit une étoile sur la poitrine pour exprimer les étoiles, le corps velu qui signifioit les arbres & les animaux. La terre & sa solidité étoient figurées par ses pieds de chêvre.

1. [*Enna.*] Ville dans le cœur de la Sicile consacrée à Cerès, à cause de la fertilité du Pays.

2. [*Proserpine.*] Fille de Jupiter & de Cerès, fut enlevée par Pluton, autrement appellée Dis.

3. [*Daphné.*] Selon Strabon, est un bois charmant dans la Sirie prés d'Antioche & du fleuve Orontes, qui prend sa source au mont Liban, & va se jetter dans la mer prés de Seleucie.

4. [*Castalie.*] Fontaine au pied du Parnasse consacrée aux Muses.

[1.] Nisée que ceint le [2.] fleuve Triton, où le vieux [3.] Cham [4.] l'Ammon des Gentils, & le Jupiter de Libie, croira, dit-on, Amalthée, & le jeune Bacchus pour le dérober aux yeux de sa marâtre (5.) Rhea. On ne sçauroit non plus lui comparer le mont (6.) Amara situé sous la ligne Æthiopique près des sources du Nil, où les Rois Abissins font garder leurs enfans. Malgré ses rares beautez, ce mont fameux où quelques-uns ont voulu placer le Paradis terrestre, seroit fort inferieur à ce jardin d'Assirie, où le lugubre

1. [*Nisée.*] Ville entre l'Arabie & l'Egypte. Diodore dit que Bacchus y fut élevé clandestinement par les Nymphes, d'où il fut appellé en latin *Nisæus*.

2. [*Le fleuve Triton.*] Pomponius Mela parlant de l'Afrique, dit : „ Amnem Tritona recipit ipsa Tritonis unde & Minervæ cognomen inditum.

3. [*Cham.*] Fils de Noé qui peupla l'Egypte, appellée pour cela dans l'Ecriture terre de Cham. *Qui fecit mirabilia in terra Cham.* Psal. 105. ℣. 22.

4. [*Ammon*] Jupiter avoit un Temple fameux en Lybie, où il étoit adoré sous le nom de Jupiter Ammon.

5. [*Rhea.* Fille du Ciel & de la Terre ; autrement Cybele & Ops. Ici elle est prise pour Junon.

6. [*Amara.*] Montagne d'Æthiopie où quelques-uns ont placé le Paradis terrestre.

Monarque voyoit avec dépit l'assemblage de tous les plaisirs, & la surprenante variété des créatures nouvelles à ses yeux.

Deux objets plus nobles que tous les animaux l'étonnerent. La Majesté de leur port, leur tête levée, vers le Ciel, & la pureté dont ils étoient revêtus, sembloient leur déferer le droit de gouverner l'Univers. Ils en avoient aussi l'Empire. Dans leurs Divins regards brilloit l'Image du Créateur, la verité, la raison, la sagesse, une sainteté severe & pure; severe, mais temperée, par un air de moderation & de droiture qui conviennent si bien aux Rois.

Il se trouve cependant entr'eux quelques dégrés d'inégalité: ils avoient l'un sur l'autre quelques avantages; l'un étoit formé pour la contemplation & la valeur; l'autre pour la douceur & les graces. [1.] Celui-ci pour Dieu seul, celle-là pour l'homme & pour Dieu. Le front de l'un grand & Majestueux,

1. [*Celui-ci pour Dieu, &c.*] Adam & Eve sont ici representez conformément à l'idée que saint Paul donne de l'homme & de la femme dans sa 1. Ep. aux Corinthiens, 11. 7. &c. Pour „ ce qui est de l'homme il ne doit point se „ couvrir la tête, parcequ'il est l'image & la

& ſon regard impoſant marquoient la ſuperiorité. Ses cheveux, ſemblables à (1) la fleur d'Hyacinte, & bouclez d'un air mâle ſe ſéparoient ſur le front & [2.] ſans paſſer les épaules, ornoient

„ gloire de Dieu, au lieu que la femme eſt la „ gloire de l'homme, & l'homme n'a pas été „ créé pour la femme, mais la femme pour „ l'homme; toutefois ni l'homme n'eſt point „ ſans la femme, ni la femme ſans l'homme „ en nôtre Seigneur.

1. [*A la fleur d'hyacinthe.*] „ La fille du grand „ Jupiter, la ſage Minerve, fait paroître „ Ulliſſe d'une taille plus grande & plus majeſ„ tueuſe, donne de nouvelles graces à ſes beaux „ cheveux, qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe „ & tombant par gros anneaux ombrageoient „ ſes épaules. Odyſſée, L. 6. " M. Dacier explique ainſi ce paſſage. „ C'eſt-à-dire d'un noir „ ardent comme l'hyacinthe des grecs, qui eſt „ le vaccinium des Latins, & nôtre glayeul, „ dont la couleur eſt d'un pourpre enfumé. Je „ ne vois pas pourquoi l'hyacinthe déſigneroit le noir. La pierre & la fleur de ce nom nous en doivent déterminer la couleur, qui certainement n'eſt pas noire. Ce ſeroit plûtôt celle de l'or, que le Cantique des Cantiques & les Poëtes Latins appliquent à de beaux cheveux. J'aimerois mieux faire tomber la comparaiſon ſur la forme de la fleur, qui ne reſſemble pas trop mal à des boucles de cheveux; elle eſt en forme de cloche ordinairement bleuë, quelquefois blanche, de couleur de chair & purpurine; c'eſt auſſi une pierre precieuſe qui vient de Calicut & de Cambaye, elle eſt orangée ou rouge.

2. [*Sans paſſer les épaules.*] ſaint Paul aux Corinthiens, II. 14. défend aux hommes les

découvroit sa tête? La chevelure de l'autre éparse, ondoyante & longue tomboit [1.] comme un voile jusqu'au bas de sa taille fine & déliée. L'or de ses tresses blondes se recourboit avec grace. Ainsi la vigne demandant un support, se replie devant l'ormeau. Ainsi portoit-elle sur sa tête une marque de sa dépendance & du besoin qu'elle avoit d'un appui. Son cœur obéissant à la nature, s'attachoit à son époux, mais en gagnant son amour par la soumission, elle se conciliroit son estime par la modestie. [2.] L'œil n'étoit encore choqué d'aucun objet, ils se voyoient innocemment, & les ouvra-

cheveux longs qu'il permet aux femmes. „ La „ nature même ne nous enseigne-t'elle pas „ qu'il seroit honteux à un homme de laisser „ toûjours croître ses cheveux.

1. (*Comme un voile.*) „ Que si une femme „ ne se voile point la tête, elle devroit donc „ aussi avoir les cheveux coupez, c'est pour- „ quoi la femme doit porter sur sa tête à cau- „ se des Anges la marque de la puissance que „ l'homme a sur elle. Il est au contraire honorable „ à une femme de laisser toujours croître ses „ cheveux; parce qu'ils lui ont été donnez „ comme un voile qui la doit couvrir. 1. aux „ Corinth. *v.* 6. *&c.*

2. [*L'œil n'étoit encore choqué.*] „ Or Adam „ & sa femme étoient tous deux nuds, & ils „ n'en rougissoient point. Genese 2. 25.

ges de la nature ne leur inspiroient point de honte.

Malheureuse honte, enfant du péché, quelle agitation ne nous causez-vous point, en nous obligeant d'emprunter les dehors d'une fausse pureté ! Vous avez banni de la vie de l'homme son plus grand bonheur, la simplicité & l'innocence ; nos premiers Peres ne s'étoient point apperçus de leur nullité ; la présence de Dieu ou celle des Anges ne les en avoient pas fait rougir ; ils ignoroient le mal.

Ils marchoient en se donnant la main : quel couple l'amour n'en unira jamais de semblable. Adam [1] le plus majestueux des hommes : Eve la plus belle des femmes.

L'exercice de la journée n'étoit point un travail ; c'étoit un amusement qui les préparoit à mieux gouter le repos & qui assaisonnoit encore des mets exquis. Ils s'assirent sur le gazon naissant, auprès d'une source vive, à l'om-

1. [*Le plus majestueux, &c.*] Les Talmudistes témoignent qu'Adam étoit d'une grandeur si démesurée qu'il touchoit d'un bout de la terre à l'autre, mais que depuis son peché Dieu le racourcit de beaucoup.

me d'un bocage dont les feuilles faisoient un doux murmure. Les branches s'abbaissant d'elles-mêmes leur présenterent des fruits d'une saveur délicieuse.

Couchez sur les fleurs qui émailloient les bords de la fontaine, ils goûterent ces fruits. L'écorce leur servit à puiser une onde plus douce que le nectar. Les aimables propos, les soins de tendresse ne manquerent point au repas, ni les caresses innocentes de deux jeunes époux nouvellement engagez sous les Loix d'un heureux hymenée.

Autour d'eux s'égayoient tous les animaux que nous connoissons sur la terre, & qui maintenant sauvages, se retirent dans les bois, dans les deserts, dans les forêts ou dans les tanieres. Le Lion badinant se cabroit, & dans ses pattes berçoit le tendre chevreau. Les Ours, les Tigres, les Panthéres, & les Leopards bondissoient devant eux. L'Elephant materiel employoit toute son industrie pour les divertir, & contournoit en cent façons sa trompe flexible. Le Serpent s'insinuant avec addresse entrelassoit en nœuds Gordiens

sa queuë repliée, & donnoit sans leur causer de défiance des preuves de sa fatale malice. Quelques-uns couchez sur l'herbe dont ils s'étoient rassasiez, avoient encore les yeux ouverts ; d'autres se disposoient au sommeil. L'astre du jour touchoit au terme de sa carriere, il se precipitoit pour éclairer les Isles de l'ocean & les astres avant-coureurs de la nuit montoient dans la celeste balance. Satan jusques-là immobile retrouva enfin sa voix étouffée par la tristesse.

O Cieux, ô Terre, ô Enfers ! Voilà donc ceux à qui l'on a destiné nos trônes ! voilà les nouveaux favoris de l'Eternel. Qui sont-ils ? D'un côté j'apperçois en eux toutes les proprietez de la matiere : de l'autre ils me paroissent peu inferieurs aux celestes substances. Dans cette union bizarre mes pensées les suivent avec étonnement. Je sens même que j'aurois du penchant à les aimer : la ressemblance divine brille sur leur front, & la main qui les a formez a repandu sur eux des graces infinies ; Infortunés ! vous pensez peu au changement que je vous prépare ; toutes ces delices vont s'évanoüir. Je mesureraï vos maux aux plaisirs dont vous joüis-

ſez. Votre bonheur eſt grand, il devoit être mieux aſſuré. Ce beau ſéjour que vous habitez a été mal fortifié contre un ennemi tel que moi : mais non, je ne ſuis point votre ennemi, l'abandon même où je vous vois, excite ma compaſſion, quoique l'on ſoit inſenſible à mes maux. Je cherche à former une ligue avec vous, une amitié mutuelle ſi étroite, ſi intime, qu'inſeparablement unis nous ſoyons obligez de vivre vous avec moi, moi avec vous. Ma demeure peut-être ne ſatisfera pas tant vos ſens que ce beau Paradis : telle qu'elle eſt, acceptez-là, c'eſt l'ouvrage de votre digne Créateur ; il me l'a donnée, je vous la donne. L'Enfer ouvrira pour vous recevoir ſes plus larges portes, (1.) & fera ſortir ſes Rois à votre rencontre. Quelque nombreuſe que puiſſe être votre poſterité, la place n'y manquera pas comme en ces étroites limites. Si vous vous y deſeſperez un jour, prenez vous-en à celui qui me contraint de me

1. (*Et fera ſortir, &c.*) Iſaye 14. 9. préſente une pareille idée. „ L'Enfer même s'eſt vû tout „ en trouble à ton arrivée, il a fait lever les „ Geans à cauſe de toi ; tous les Princes de la „ terre & tous les Rois des Nations deſcendus „ de leurs trônes.

venger sur vous. Vous n'êtes point coupables à mon égard, mais votre innocence m'attendrit vainement. Une juste raison d'état, l'honneur, la vengeance & l'agrandissement de notre Empire par la conquête de ce nouveau monde me forcent d'executer contre vous un projet, dont la seule idée me fait horreur.

Satan allégua la necessité [prétexte des tyrans] pour justifier ses horribles desseins. Il descend & se va confondre parmi la troupe badine de divers animaux; il se transforme tantôt en l'un, tantôt en l'autre, afin d'observer, sans se faire connoître, ceux dont il a juré la perte. Il s'étudie à penetrer leur nature, soit par leurs discours, soit par leurs actions.

Tantôt sous la figure d'un lion, il marche fierement autour d'eux avec un regard plein de feu; tantôt il se couche comme un tigre qui par hazard ayant entrevû deux jeunes faons, se tapit contre terre, puis se levant s'avance, se couche & change souvent de posture, choisissant le terrain d'où il pourra le mieux s'élancer & les saisir entre ses griffes. Adam parla enfin, & attira

par la nouveauté de ſes accens toute l'attention de ſon ennemi.

Chere Compagne, ſeule deſtinée à partager avec moi les délices de la nature dont tu es le plus précieux tréſor; ſans doute l'Auteur qui nous a donné la vie & qui a créé pour nous ce vaſte monde, eſt auſſi infini en bonté, qu'il eſt infini en Puiſſance? Il nous a tirez de la pouſſiere, il nous a placez dans un Paradis, nous qui n'avons rien merité de ſa main, & qui ne pouvons rien ajoûter à ſon bonheur. Il ne demande que notre obéiſſance, & il ne la met qu'à une legere épreuve. De tous ces arbres qui portent des fruits délicieux ſi variez, (1.) il nous défend ſeulement de toucher à l'arbre de la ſcience qui ſe joint à l'arbre de la vie. L'intervalle entre la mort & la vie n'eſt pas grand, & la mort eſt ſans doute quelque choſe de terrible: tu ſçais que le Seigneur nous en a menacez, ſi notre témerité nous faiſoit porter ſur cet ar-

1. [*Il nous défend, &c.*] Dieu donna cet ordre à Adam, Geneſe 2. 16. „Mangez de tous les „ fruits des arbres du Paradis, mais ne mangez „ point du fruit de l'arbre de la ſcience du bien „ & du mal; car au même tems que vous en „ mangerez, vous mourrez très-certainement.

bre une main sacrilege. Est-ce trop exiger quand il nous comble avec profusion de tous les biens imaginables, quand il nous a établis les Maîtres du monde, quand il étend nôtre Empire sur tout ce que la terre, l'air & la mer renferment de créatures ? Une loi si facile à observer est une nouvelle preuve de sa bonté. Obéissons, chere Eve, notre obéissance fera notre gloire : le choix illimité de toute sorte de biens, nous dedommage assez de ce petit sacrifice. Glorifions sans cesse le Créateur, ne songeons qu'à exalter sa bonté infinie, pendant que nous passerons agréablement le tems à cultiver ses arbres & à prendre soin de ses fleurs. Cette occupation n'a rien de fatiguant, mais quand la peine voudroit s'y joindre, ta compagnie la convertiroit en plaisir pour moi.

Eve lui repliqua, ô toi pour qui, & de qui j'ai été formée, chair de ta chair, sans qui je serois inutile au monde, guide assuré, glorieux chef de ta fidelle Compagne; ce que tu viens de dire est juste & raisonnable. Nous lui devons une reconnoissance éternelle. Tout doit retentir de nos actions de graces, puis-

je en suspendre le cours, moi dont le bonheur est si complet. Je te possede chez Adam ; quelle douceur pour moi ! le ciel ne voit point son égal, elle ne le verra jamais. Je gagne plus que toi dans cette aimable société. Il me souvient du jour, où la douce lumiere vint pour la premiere fois ouvrir mes yeux étonnez. Je me trouvai mollement couchée sur un tapis de verdure émaillée de fleurs à l'ombre d'un bocage. J'ignorois où j'étois, qui j'étois, d'où je venois. J'entendis le murmure d'un ruisseau qui sortoit d'une grotte voisine ; son onde répanduë formoit une plaine liquide, & sa tranquille surface representoit la pureté des Cieux. J'y portai mes premiers pas, l'experience ne m'avoit rien appris. Je m'inclinai sur le bord verdoyant, & je regardai dans ce bassin clair & uni qui me semblois un autre Ciel. En me penchant j'apperçus une figure qui se penchoit aussi vers moi. Je la regardai, elle me regarda. Je reculai en tressaillant, elle recula en tressaillant, un charme secret me rapprocha, le même charme l'attira. Des mouvemens réciproques de sympathie & d'amour nous preve-

noient l'un pour l'autre. Ce charmant objet me retiendroit peut-être encore, si une voix distincte ne m'eût tirée de ce raviſſement. Ce que tu contemples, belle créature, c'eſt toi-même. Avec toi l'image paroît & diſparoît; mais viens, je te conduirai dans un lieu où tu ne trouveras point une ombre, mais un objet réel digne de tes regards. Celui dont tu es l'image t'appelle par ſes deſirs les plus empreſſez : tu joüiras de ſon aimable ſociété; il te ſera inſeparablement uni. Tu lui donneras une multitude d'Enfans ſemblables à toi, & de là tu ſeras appellée la Mere des vivans. Pouvois-je deliberer? Je ſuivis ſur le champ, conduite inviſiblement; je t'apperçus à l'ombre d'un Plane; tu me ſemblas beau & majeſtueux; cependant je trouvai ta beauté moins douce & moins attrayante que celle de l'image fugitive que j'avois vûë dans les ondes. Un leger ſaiſiſſement me fit reculer à ta vûë. Tu m'appellas, tu me ſuivis. Arrête belle Eve. Que crains-tu, de joindre un autre toi-même? Tu es ſa chair, ſes os. Pour te donner l'être & la vie, je t'ai prêté la côte la plus voiſine de mon cœur; c'eſt à mes côtés

que tu dois trouver ta place naturelle. Ta douce compagnie, dont je ſerai toujours inſeparable, ſera deſormais le bonheur de mes jours. Attens-moi chere partie de moi-même, & laiſſe moi reclamer mon autre moitié. Ta main ſaiſit tendrement la mienne, je me rendis, & depuis ce tems je vois combien la force de la ſageſſe, qui ſeule eſt veritablement belle, l'emporte ſur la beauté.

A ces mots notre Mere commune tourna vers Adam un regard animé du pur feu de l'amour conjugal, & ſe panchant affectueuſement ſur lui, elle le tenoit à demi embraſſé. Son ſein relevé, ſans autre voile que l'or ondoyant de ſes treſſes negligées, s'approchoit de celui de ſon époux, qui tranſporté tout à la fois de ſes graces, & de ſa ſoumiſſion ſourit avec une ſuperiorité pleine de tendreſſe, comme Jupiter ſourit à Junon, quand il rend feconds les nuages qui répandent les fleurs ſur la terre. Il preſſa ſes lévres pures par un chaſte baiſer. Le Monarque infernal envieux de leur bonheur, ſe détourna, & jettant ſur eux un coup d'œil furieux, il ſe plaignit ainſi en lui même.

O ſpectacle odieux & déſeſperant ! ainſi donc ces nouveaux ſujets du Tout-puiſſant trouveront dans leurs embraſſemens mutuels un Paradis encore plus doux que celui qu'ils habitent. Ainſi jouiront-ils enſemble d'une pleine félicité, tandis que livré à des maux & à des ſupplices ſans bornes, je me verrai dans d'éternelles horreurs, où l'on ne reſſent ni joie, ni amour, mais un deſir toûjours ſterile & toûjours forcené qui n'eſt pas le moindre de nos tourmens. N'oublions pas pourtant ce que j'ai ſurpris de leur bouche : tout n'eſt pas en leur pouvoir. Je vois qu'il eſt un arbre fatal appellé l'arbre de la ſcience, dont le fruit leur eſt interdit. La ſcience deffenduë ? J'entre en quelque ſoupçon : pourquoi doivent-ils s'en abſtenir ? La ſcience peut-elle être un mal ? Peut-elle cauſer la mort ? Se ſoûtiennent-ils ſeulement par l'ignorance ? Eſt-ce là le bonheur de leur état, la preuve de leur obéiſſance & de leur foi ? Ne pourrions-nous pas tirer de cette défenſe le principe de leur ruine ; excitons dans leur cœur un deſir curieux de ſçavoir ; révoltons-les contre un indigne ſujettion, en leur faiſant

entendre que la science peut les élever au rang des Dieux. Seduits par l'espoir flatteur de la Divinité, s'ils la cherchent dans ce fruit défendu, ils désobéissent ; s'ils désobéissent, ils meurent ; s'ils meurent, les voilà perdus comme moi : la conséquence est juste ; mais avant tout, commençons par examiner les détours de ces lieux. Peut-être le hazard me fera-t'il trouver, près d'une fontaine, ou dans l'ombre épaisse, quelque esprit céleste, dont je tirerai les éclaircissemens nécessaires. Heureuses créatures, vivez encore tandis que vous le pouvez : jouissez jusqu'à mon retour de courts plaisirs que vont terminer de longs malheurs.

En finissant ce discours, il marche plein d'orgueil & d'assurance, mais en même tems avec circonspection ; il cherche dans les bois, dans les plaines, sur les collines & dans les vallons.

Le Soleil prêt à se coucher s'approchoit du point le plus éloigné de l'horison, où le Ciel se rencontre avec la Terre & l'Ocean, & portoit obliquement ses rayons sur l'intérieur du portail par où l'on pouvoit entrer dans le Paradis terrestre. Ce portail situé à

l'Orient de la montagne étoit pratiqué dans un roc d'albâtre dont le sommet superbe s'élevoit jusques aux Cieux. Son enceinte escarpée embrassoit les jardins sacrez, & formoit d'un seul côté une pente plus douce qui descendoit en terre.

Assis au milieu de ce portail, Gabriel chef des gardes Angeliques attendoit la nuit. Autour de lui, la jeunesse du Ciel désarmée s'exerçoit à des jeux heroïques. Les celestes armures, casques, boucliers & lances étincelantes d'or & de diamans pendoient auprès de ces guerriers comme des trophées. Ils apperçurent Uriel se coulant rapidement avec le soir sur un rayon du Soleil. Telle dans l'Automne quand les vapeurs de l'air viennent à s'enflammer, une étoile (1.) court, traverse la nuit, & laissant un sillon de lumiere, montre aux matelots de quel point de

1. (*Une étoile court.*) „ Minerve descend des „ sommets de l'Olimpe avec la même rapidité „ que celle d'un astre que Jupiter envoye pour „ un signe fatal à des flottes, au milieu des „ mers, ou à des armées de terre, & qui se „ détachant du haut de la voûte celeste tombe „ au milieu des airs, & après avoir parcouru „ un espace immense se partage en mille & mille feux étincellans.

leur bouſſole ils doivent ſe mettre en garde contre les vents impetueux.

Gabriel, lui dit-il, c'eſt toi que l'Eternel a chargé de garder ce Paradis. Aujourd'hui ſur le haut du midi, un eſprit conduit en apparence par un loüable deſir de connoître les ouvrages du Tout-puiſſant, & ſurtout l'homme, ſa derniere créature, a paſſé dans ma ſphere. Sa démarche legere & ſon port celeſte m'ont trompé : mais ſur le mont où il s'eſt d'abord abbatu au nord d'Eden, j'ai bien-tôt diſcerné ſes regards alienez du Ciel, & obſcurcis par d'indignes mouvemens. Je l'ai long-tems ſuivi de l'œil, enfin je l'ai perdu de vûë dans l'ombre de ces bocages. Je crains que du fond des Enfers quelqu'un des eſprits réprouvez n'ait entrepris d'élever de nouveaux troubles ; c'eſt à toi d'y mettre ordre.

Le Guerrier aîlé lui répondit : Uriel, je ne ſuis point ſurpris qu'aſſiſté de la brillante lumiere du Soleil au milieu duquel tu reſides, tu portes ſi loin ta perçante vûë ; nul n'échappe à la vigilance de ceux qui gardent cette porte : on n'y paſſe point ſans une permiſſion du Ciel, & depuis l'heure du midi

nulle créature n'eſt venuë de ces hautes Régions. Si quelque eſprit d'autre nature, comme tu dis, a franchi ces terreſtres remparts, tu ſçais que des barrieres materielles peuvent difficilement arrêter une ſubſtance ſpirituelle, mais ſous quelque forme qu'il puiſſe être caché dans l'enceinte de ces Jardins, je l'aurai trouvé avant que l'aurore ſuivante nous éclaire.

Il le promit, Uriel retourna à ſon poſte ſur le même rayon de lumiere, dont la pointe pour lors élevée lui ſervit comme d'un plan incliné pour deſcendre juſqu'au Soleil à cette heure tombé ſous [1.] les Azores : ſoit que le premier orbe pourſuivant ſa ronde journaliere avec une rapidité inconcevable eut décrit cet eſpace, ſoit que la terre toute peſante qu'elle eſt, tournant ſur elle-même par un plus court chemin vers l'Orient l'eut laiſſé dans ſon même point colorant d'or & de pourpre par diverſes réflexions les nuages qui accompagnent la face Occidentale de ſon trône.

1. (*Azores*) Autrement Iſles du Couchant, elles ſont vers le 40. degré de latitude Septentrionale dans l'Ocean Atlantique.

La nuit s'approchoit, & le crepuscule avoit revêtu les campagnes de ses sombres livrées. Le silence venoit à sa suite. Les animaux, & les oiseaux s'étoient retirez aux lieux de leurs repos; tous hors le rossignol qui accoutumé aux veilles amoureuses passe les nuits entieres à chanter. Il entonnoit déja ses doux sons, le silence étoit ravi. Déja le firmament étinceloit de vifs Saphirs; Hesperus conducteur des bandes étoilées brilloit à leur tête; mais bien-tôt la Lune se levant dans une majesté nebuleuse avec un port de Reine dévoila sa tendre lumiere, & jetta sur l'obscurité son manteau d'argent.

Adam dit à Eve: ma chere compagne, l'heure de la nuit & la tranquilité qu'elle mene à sa suite nous invitent à quitter notre ouvrage. Le Seigneur a établi pour les hommes la vicissitude de l'action & du repos, ainsi que celle du jour & de la nuit, retirons-nous. Le sommeil commence à répandre ses pavots, dont les douces vapeurs appesantissent peu à peu notre paupiere. Les animaux oisifs rodent pendant le jour à l'avanture; Dieu ne leur demande point compte du tems;

ils n'en connoiſſent point le prix, l'homme doit cooperer par ſes ſoins à la conſervation des ouvrages de la Providence. Il a des exercices reglez pour le corps & pour l'eſprit. Cette attention du Ciel ſur notre conduite, marque notre avantage ſur les autres créatures. Demain avant que la fraîche aurore amene la lumiere & peigne l'Orient de ſes differentes couleurs, nous nous devons occuper à ces berceaux fleuris. Ces vertes allées qui nous ſervent de retraite pendant l'ardeur du jour ſemblent ſe plaindre de ſe voir étouffées par l'épaiſſeur de leur feüillage, & demanderoient plus de mains que les nôtre pour les ſoulager. Il nous faudra encore ſi nous voulons applanir nos promenades, écarter ces fleurs & ces gommes, qui tombent journellement des arbres. Préparons-nous à ce travail par le repos que la nature exige & auquel la nuit vient nous inviter.

Mon auteur, mon ſouverain, répondit ſon épouſe, commande, je ne ſçais qu'obéïr : Dieu eſt ta loy, tu es la mienne : converſant avec toi j'oublie la durée du tems, le changement des ſaiſons & les differentes temperatures

dul'air, tout me plaît également ; l'haleine du matin est remplie de douceur ; l'aurore accompagnée des charmantes voix des oiseaux à mille agrémens. Le Soleil inspire la joye, quand se levant pour éclairer cette terre délicieuse, il étend ses rayons naissans sur les herbes, les arbres, les fruits & les fleurs lusiantes de rosée. La terre féconde répand une odeur suave après de douces pluyes ; le soir s'avance agréablement, puis la nuit tranquille avec cet oiseau mélodieux qui l'éguaye, aussi bien que cette belle Lune & ces perles du Ciel, les étoiles qui composent sa cour ; mais ni les chants des oiseaux qui celebrent l'aurore, ni le Soleil levant, ni les herbes, les fruits & les fleurs dont le coloris est relevé par l'éclat des perles de la rosée, ni la bonne odeur de la terre après la pluye, ni l'agréable & fraîche soirée, ni la nuit tranquille avec cet oiseau mélodieux qui l'éguaye, ni les promenades au clair de la Lune, ni ces divers compartimens d'étoiles brillantes, sans toi n'auroient point de charmes pour moi.

Adam connoissoit tout le prix de ces sinceres douceurs. En se retirant, Eve frappée du glorieux spectacle des feux

celeſtes, lui demanda pourquoi ils brilloient tandis que le ſommeil fermoit tous les yeux.

Fille accomplie de Dieu & de l'homme, Eve, reprit nôtre premier Pere, ces aſtres ſont obligez de faire dans l'eſpace d'une journée à l'autre leur révolution autour de la terre; il ſe levent & ſe couchent ſucceſſivement pour diſpenſer de region en region la lumiere preparée aux Nations qui ſont encore à naître, de peur que par une obſcurité totale la nuit ne regagne ſon ancienne poſſeſſion, & n'éteigne le principe de la vie dans tout ce qui reſpire. Ces feux moderez éclairent ce vaſte Univers, & leur benigne chaleur influant diverſement, fomente, réchauffe, tempere ou nourrit toutes choſes; leur vertu celeſte diſpoſe les productions de la nature à recevoir leur perfection des rayons plus actifs du Soleil. Ces étoiles ne brillent donc pas en vain pendant la nuit; car ne crois pas que l'homme ſoit le ſeul temoin de la majeſté du Ciel, ou que ſans lui, Dieu manqueroit de loüanges. Des millions inviſibles de créatures ſpirituelles parcourent la terre, tandis

que nous veillons & que nous dormons ; toutes ces ſubſtances contemplent jour & nuit ſes ouvrages, & le glorifient ſans ceſſe. Combien de fois du haut des montagnes retentiſſantes, ou dans le fort des bois ſur le minuit avons-nous entendu les loüanges du Créateur célebrées par des voix divines, ou ſeules, ou réünies en concert ? Souvent lorſque les troupes des Anges vont faire leurs rondes nocturnes, elles ſe joignent en un chœur parfait ſoutenu de la Muſique inſtrumentale des touches céleſtes : leurs chants partagent la nuit, & élevent nos penſées vers le Ciel.

Ils diſcouroient de la ſorte, & ſe tenant par la main ils s'avançoient ſans aucune ſuite au berceau voluptueux que Dieu leur avoit planté. La voûte étoit un tiſſu de laurier de mirte, & des plus hauts arbriſſeaux, dont le feüillage odorant & durable formoit le couvert le plus épais. De tous côtez l'acante, & mille petits buiſſons exquis par leur ſenteur paliſſadoient le mur verdoyant. Entre les branches l'iris nuée de ſuperbes couleurs, les roſes, le jaſmin, & toutes ſortes de fleurs

curieuſes élevoient glorieuſement leurs têtes parfumées, qui faiſoient un agréable meſlange ſous les pieds; la violette, le ſafran, & l'hiacinte émailloient la terre mieux décorée de leur riche marqueterie, qu'elle ne l'eut été par les pierres les plus précieuſes.

Ici [1.] nuls animaux, oiſeaux, inſectes, ou reptiles, n'oſoient entrer. Le reſpect qu'ils avoient pour l'homme leur en deffendoit l'accés. Jamais, quoique dife la fable, Pan ni [2.] Silvain ne dormirent dans un berceau

1. [*Ici nuls animaux.*] Saint Thomas, Abulenſis, &c. croyent qu'il n'y avoit point d'animaux à quatre pieds dans le Paradis terreſtre, le dernier y admet ſeulement des oiſeaux & des poiſſons; mais s. Auguſtin nous enſeigne le contraire L. 14. de la Cité de Dieu c. 1. 11. auſſi-bien que s. Baſile, qui dit: „ In Paradiſo omnia erant avicularum genera quæ pulchritudine colorum, & naturali muſicâ, ac dulcedine concentus, incredibiliter oblectabant hominem. Erant illic variorum etiam animantium ſpectacula, ſed erant omnia manſueta. Obedientia homini inter ſe concorditer & pacifice viventia, quæ & audiebant inter ſe & loquebantur ſenſate. " Milton concilie ici les deux opinions qui ſont toutes deux libres, en excluant ſeulement les animaux du berceau où Adam & Eve dormoient.

2. (*Silvain.*) Dieu des forêts. Virg. premier des Georg. dit: *Pan ovium cuſtos.* Puis il ajoûte: *Et teneram ab radice ferens Silvane cupreſſum.*

plus sacré ou plus solitaire. Jamais (1) Faune, ni les Nimphes n'eurent de sanctuaire si redoute.

Ce fut dans cette retraite qu'Eve quand elle s'unit pour la premiere fois à son époux, ajoura aux beautés de la nature, tout ce que l'amour ingenieux put inventer pour orner le lit nuptial. Les celestes chœurs chanterent l'Epithalame au jour que l'Ange qui preside à l'Hymen la conduisit à notre premier Pere ; plus aimable, & plus brillante par la seule beauté, que [2.] Pandore avec tous les presens dont elle fut enrichie par chacun des Dieux. O fatale ressemblance, quand amenée par [3.] Hermes au [4.] fils imprudent de Japhet, elle asservit le

1. (*Faune.*) Fils de Picus deifié pour avoir enseigné aux hommes l'agriculture.

2. (*Pandore.*) Selon les Poëtes fut l'ouvrage de Vulcain. Pallas lui donna la sagesse, Venus la beauté, Apollon la voix, Mercure l'éloquence, & elle prit de là son nom. Jupiter indigné de ce que Promethée avoit dérobé le feu du Ciel, l'envoya avec une boëte qui contenoit tous les maux à Epimethée, qui les répandit sur la terre en ouvrant la boëte où il renferma seulement l'esperance.

3. (*Hermes.* Mercure. Il fut appellé Hermes du mot grec qui signifie interpréter. Il étoit le messager des Dieux, le patron des marchands, des voleurs, lutteurs, &c.

4. (*Au fils imprudent de Japhet.*) Epimethé

le genre humain par ſes charmes, pour punir le rapt audacieux du feu du Ciel.

Arrivez à leur retraite, ils ſe tinrent debout, & ſe tournant vers la voute celeſte ils adorerent le Dieu qui fit le firmament, l'air, la terre, & le Ciel, le globe reſplendiſſant de la Lune, & le Pole étoilé. (1.) Tu fis auſſi la nuit, Créateur Tout-puiſſant; & tu as fait le jour; nous l'avons employé à l'ouvrage que tu nous as confié. Nous avons, graces à ta bonté, rempli la journée, heureux par les ſecours mutuels que nous nous prêtons, & par l'amour reciproque qui couronne notre

frere d'Heſperus, d'Atlas & de Promethée, que Japhet fils du Ciel & de la Nymphe Aſia.

1. (*Tu fis auſſi la nuit.*) Ces ſortes de tranſitions ſont parfaitement belles. Voyez Longin, c. 23.

Mais Hector de ſes cris rempliſſant le rivage,
Commande à ſes ſoldats de laiſſer le pillage,
De courir aux vaiſſeaux; car j'atteſte les Dieux,
Que quiconque oſera s'écarter à mes yeux,
Moi-même dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.

Au reſte cet endroit eſt tiré du 73. Pſeaume.

solicité : nous te la devons toute entiere, aussi bien que ce séjour délicieux, trop vaste pour nous. Tes bienfaits abondans, si quelqu'un ne les partage, tombent sans être moissonnez ; mais tu nous as promis une race semblable à nous, nous l'instruirons à exalter de concert avec nous cette bonté infinie qui nous soutient toûjours, soit que nous veillions, soit que nous cherchions, comme à présent, le repos que tu veux bien nous accorder.

Telle fut leur priere dans l'union d'un même esprit, & sans observer d'autre culte que l'adoration pure, le plus précieux des tributs aux yeux de l'Eternel, ils se retirerent dans le plus secret du berceau. Libres de cet appareil incommode auquel nous sommes assujettis, ils se disposerent au sommeil. Le Seigneur les avoit créés l'un pour l'autre, rien ne les devoit séparer. Quelques-uns (1.) opposent la sainteté du lieu & l'état de l'innocence : Pour-

℣. 15. „ Le jour vous appartient & la nuit est „ aussi à vous, c'est vous qui êtes le Créa„ teur de l'Aurore & du Soleil.

1. (*Opposent la sainteté.*) „ Les Docteurs „ Juifs (dit le P. Calmet) assurent que nos

on regardet comme impur, ce que Dieu a purifié, ce qu'il commande à quelques-uns, ce qu'il laiſſe libre à tous dans le choix d'un état ? Le Créateur a lui-même établi cette ſainte ſociété : qui nous ordonne d'y renoncer ? Il n'eſt que des fanatiques [1.] ennemis de Dieu & de l'homme qui puiſſent condamner de ſi ſacrés liens. Je te ſalue amour conjugal, chaîne myſterieuſe, vraye porte de la vie, ſeul bien qui n'entre point en partage. Par toi l'homme fut diſtingué des brutes

„ premiers Parens commencerent auſſitôt après „ leur entrée dans le jardin d'Eden d'executer „ l'ordre que Dieu leur avoit donné de croître „ & de multiplier, mais tous les Peres & les Com„ mentateurs croyent qu'ils ſortirent vierges. Milton s'éloigne en ce point du ſentiment le plus general, mais il n'intéreſſe point la foy en ce qu'il fait dire à Eve au 10 Livre après qu'elle a peché : Nous n'avons point encore d'enfans, & il eſt certain que Dieu leur avoit laiſſé dans le Paradis la liberté de s'unir.

2. (*Ennemis de Dieu.*) S. Paul prédit à Timothée, ſuivant une révélation manifeſte du S. Eſprit, que dans les derniers tems quelques-uns quitteront la foi, ſuivant la doctrine des Démons, défendant le mariage, &c. Ce qui fut accompli dans les deux ſiecles ſuivans par les héréſies des Encratites, des Marcionites & des Manichéens. Du tems d'Adrien, Saturnin d'Antioche condamnoit le mariage & la génération ; comme étant une invention de Satan.

animaux. Tu es fondé sur la raison, la fidelité, la justice, la pureté. Par toi les nœuds du sang & les douces liaisons de pere, de fils & de frere furent d'abord formés. Tu nous préserves des sources corrompuës du crime. Pourquoi te blamerai-je ? Le lit nuptial des Saints de nos jours, ou celui des anciens Patriarches que Dieu bénissoit par une feconde génération, n'a-t'il pas été declaré [1.] pur & sans tache ? c'est toi qui fournis à l'amour ses [2.] traits dorés : il allume à ton

Voyez M. Fleury, l. 2. p. 168. & 3. p. 930. Le mariage est laissé libre à tous, c'est-à-dire permis à tout le monde, excepté à ceux qui y ont renoncé par quelque vœu ou par quelque autre engagement, comme la Prêtrise, &c.

1. (*Pur & sans tache.*) „ Que le mariage soit „ traité de tous avec honnêteté, & que le lit „ nuptial soit sans tache. S. Paul aux Hébreux, „ c. 13. ℣. 4.

2. (*Ses traits dorez.*) Les Poëtes donnent deux sortes de traits à Cupidon, l'un d'or qui inspire l'amour, l'autre de plomb qui l'éloigne.

Fugat hoc facit illud amorem
Quod facit auratum est & cuspide fulget acutâ,
Quod fugat obtusum est & habet sub arundine plumbum. Ovide.

Et Marot en son Temple de Cupidon.

Pour ses armes amour cuisant,
Porte de gueules à deux traits,

flambeau

flambeau ſa lampe durable, & ſe ſouriant ſur ſes ailes de pourpre, il regne & ſe plaît avec toi, non dans le ſouris perfide & mercenaire d'une proſtituée dont les prodigues faveurs ſont remplies de trouble & de crainte. Ce pur amour ne ſe trouva jamais dans le tumulte des danſes laſcives; il ne ſe cache point ſous les bizarres déguiſemens du maſque : le bal, ce théatre, ce rendez-vous du crime n'eſt point ſon lieu favori ; il ferme l'oreille à ces ſimphonies nocturnes qu'accompagne le ſcandale, & que ſuivent le mépris.

Nos premiers Peres s'endormirent au doux chant des roſſignols, & la voûte fleurie (1.) verſa ſur eux des roſes que le matin renouvella. Dormez couple heureux : ô plus heureux encore ſi vous ne cherchez point d'état

Dont l'un ferré d'or très luiſant
Cauſe les amoureux attraits ;
L'autre dangereux plus que très,
Porte un fer de plomb mal couché
Par la pointe tout rebouché,
Et rend l'amour des cœurs éteinte.

(*Verſa des roſes.*) Dans le 14. L. de l'Iliade. La terre produiſit des fleurs au moment que Jupiter embraſſa Junon.

plus fortuné, & si vous ne sortez point des bornes qui vous sont prescrites.

Déja la nuit avoit parcouru la moitié de cette voûte sublunaire, & [1.] de leurs portes d'yvoire les Cherubins en armes, sortant à l'heure accoûtumée dans une contenance guerriere, alloient occuper leurs postes, quand Gabriel dit à l'Ange qui le suivoit :

Uzziel prens la moitié de cette Legion & cotoye le midi. Observe d'un œil vigilant jusqu'aux lieux les plus écartez. Que ces autres défilent vers le Nord, nous nous rencontrerons à l'Occident. Ils se partagent comme une flamme, les uns vers la droite, les autres vers la gauche. Au même moment Gabriel appelle deux Anges, dont la puissance & l'activité étoient connuës.

Ithuriel, & vous Zephon, déployez vos aîles agiles ; allez, que rien

1. (*De leurs portes d'yvoire.*) Les portes d'yvoire sont de l'imagination de Virgile.

Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
Cornea ; quâ veris facilis datur exitus umbris,
Altera candenti perfecta nitens elephanto.

n'échappe à vos recherches ; mais sur-tout observez l'endroit qu'habitent ces deux belles créatures. Peut être goûtent-elles avec securité les douceurs d'un tranquille sommeil. Un messager céleste descendu sur les rayons du Soleil couchant vient de m'annoncer qu'un esprit infernal avoit ici tourné ses pas : sans doute qu'en s'échappant il a conçû quelque funeste dessein ; partout où vous le trouverez, saisissez-le, qu'il comparoisse devant moi.

A ces mots il conduisit ses cohortes dont l'éclat effaçoit la clarté de la Lune. Les deux Anges marcherent vers les berceaux enchantez où reposoient nos premiers Peres. Ils y trouverent l'esprit infernal ; mais sous quelle forme ? Qui pourroit se l'imaginer ? Sous la figure du crapaud. Couché à l'oreille d'Eve, il étoit occupé à lui fasciner l'imagination, par des illusions nocturnes, par des phantômes & des songes propres à laisser dans son esprit de pernicieuses impressions. Il se proposoit en inspirant son venin d'infecter les esprits animaux qui proviennent du sang le plus pur, comme de douces vapeurs s'élevent des rivieres, il cherchoit à

produire en ſon ame des penſées mutines & inquiétes, de folles eſperances, de vains projets, des deſirs deſordonnez, pleins de préſomption, & capables de conduire à un orgüeil criminel.

Ithuriel le toucha legerement de ſa lance : la fauſſeté ne ſçauroit endurer la touche d'une trempe céleſte, ſans être forcée de reprendre ſa forme naturelle. Surpris & découvert il treſſaillit de rage. Ainſi quand une étincelle tombe ſur un amas de nitre & de poudre, prête à être portée dans les Magaſins que l'on remplit ſur le bruit d'une guerre prochaine, le ſalpêtre ſaute, éclate & met en feu les airs ; de même le malin eſprit ſe leva avec *fureur*, & montra l'Ange de tenebres tout entier.

Ithuriel & Zephon furent frappez d'étonnement à la vûë de ce monſtre hideux : mais ils le ſaiſirent ſans effroi, & le forcerent à répondre.

Infâme eſclave, échappé de ta priſon, quel eſt ton nom ? Que fais-tu ici ſous l'indigne forme qui te cache ? Pourquoi te tiens-tu ici, & que prétens-tu autour de ces deux innocentes créatures livrées à la douceur du ſommeil ?

Ne me remettez-vous pas, dit Satan plein de mépris, ne me remettez vous pas ? Je me ſuis vû dans un rang où vous n'oſiez vous élever. Si vous ne me connoiſſez point, c'eſt ſans doute que votre baſſeſſe ne vous a pas permis de m'approcher. Si vous me connoiſſez, pourquoi me demandez-vous qui je ſuis ?

Ne crois pas, dit Zephon renvoyant mépris pour mépris, ne crois pas que tu conſerves encore ces traits de beauté qui brilloient en toi, tandis que tu étois fidele à ton Dieu. Cette gloire t'abandonna avec ton innocence : tu n'es plus que ténebres, & je ne vois plus en toi que les horreurs du peché & les marques de ton ſupplice. Viens malheureux ; il faut que tu rendes compte à celui qui nous a envoyez ; il eſt chargé de défendre cette place & d'éloigner tout ce qui en pourroit violer la ſainteté.

Ainſi parla le Chérubin, & la gravité jointe à la beauté de ſa jeuneſſe, donna une force invincible à ces paroles foudroyantes. Le Prince des Enfers reſta confus ; il ſentit toute la force du Juſte ; il vit combien la vertu en elle-

même eſt aimable. (1.) Il le vit & gémit de ſa perte ; la privation de cet éclat qui nourriſſoit ſon orgueil combla ſon déſeſpoir, il montra néanmoins un front intrepide. Si je dois, dit-il, diſputer, diſputons avec le plus digne, avec celui qui donne l'ordre, non avec celui qui le reçoit, ou battons-nous contre tous à la fois ; j'en remporterai plus de gloire, où j'en ſerai moins couvert de honte.

Ta ſoumiſſion forcée, dit hardiment Zéphon, nous diſpenſe de te montrer ce que les derniers d'entre nous peuvent ſeuls contre toi : ta foibleſſe eſt la punition de ton crime.

Le Prince des tenebres ne répliqua pas : la rage étouffa ſa voix. Il obéit comme un fier courſier dont le frein dirige les mouvemens fougueux. Son cœur tout intrepide qu'il étoit, céda en ce moment à la crainte. Ils s'approchoient du point du couchant où les Guerriers du Très-Haut ayant parcouru le demi cercle qu'ils avoient à décrire ſe rangerent en arrivant, & ſe réunirent pour attendre de nouveaux or-

1. (*Il le vit & gémit.*) *Virtutem videant intabeſcantque relictâ.* Perſe, ſat. 3. v. 35.

dres, quand du front de la bataille Gabriel qui les conduiſoit dit à haute voix :

(1.) Amis, j'entends un bruit de pieds agiles, & déja j'entrevois à travers l'obſcurité Ithuriel & Zéphon : avec eux s'avance un troiſiéme qui repreſente encore un Roy, mais un Roy dont la gloire eſt viſiblement flétrie. Sa démarche & ſon port furieux me font croire que c'eſt le Prince des Enfers. Selon toute apparence, il ne partira pas d'ici ſans combat ; [2.] ſoyez fermes ; la fureur étincelle dans ſes yeux.

A peine eut-il fini que ces deux

1. *Amis j'entens un bruit.*) „ Au retour d'Uliſſe „ & de Diomede, Neſtor fut le premier qui „ entendit le bruit qu'ils faiſoient en marchant, „ & ſe tournant vers les Princes ; mes amis, „ leur dit-il, je ne ſçais ſi je me trompe, „ mais il me ſemble qu'un bruit ſourd comme „ d'une marche de chevaux a frappé mes oreil„ les. Iliade 10.

2. (*Soyez fermes.*) Ce diſcours a rapport à ce qui eſt dit dans le Deutéronome, 20. 2. & 3. „ Et quand l'heure du combat ſera proche le „ pontife ſe preſentera à la tête de l'armée & „ il parlera ainſi au peuple : Ecoutez Iſraël ; „ vous devez aujourd'hui combattre contre vos „ ennemis. Que votre cœur ne s'étonne point, „ ne craignez point, ne reculez point devant „ eux, & n'en ayez aucune peur.

Anges arriverent, & firent entendre en peu de mots quel étoit le prisonnier qu'ils amenoient, où ils l'avoient trouvé, ce qu'il faisoit, sous quelle forme, & dans quelle posture il étoit couché.

Pourquoi Satan (lui dit Gabriel en le foudroyant d'un regard) pourquoi as-tu rompu les chaînes que tes crimes t'ont forgées? Pourquoi inquieter dans leurs fonctions ceux qui détestent ton exemple? & qui sont en droit de te demander raison de la temerité avec laquelle tu souilles par ta présence ces Jardins sacrés? Oses-tu bien troubler le repos de ceux que Dieu même a établis dans ce lieu de volupté.

Satan repartie, Gabriel tu avois dans le Ciel la reputation d'être sage, je t'estimois tel, mais ta question m'en fait douter. Est-il quelqu'un qui se plaise dans les tourmens, & qui ne s'echappe, quand il le peut, d'un lieu maudit? Y manquerois-tu toi même? On ne connoît plus de peril quand il s'agit de se dérober à des maux si affreux, & il n'est rien que l'on ne fasse pour trouver du soulagement. C'est-là ce qui m'amene ici. Je sçais que ce n'est

point une raiſon pour toi ; tu connois ſeulement le bien, mais tu n'as point eſſayé du mal ; ainſi tu m'objectes la volonté de celui qui nous a confinés dans les Enfers. Qu'il barricade mieux ſes portes : s'il prétend nous arrêter dans ſes noirs cachots. Voilà ma reponſe : ils t'ont fait un fidele rapport, ils m'ont trouvé comme ils le diſent, mais s'enſuit-il de là que je vouluſſe commettre quelque violence ?

Il prononça ces mots avec dédain. Le Prince des troupes celeſtes ſouriant à demi, lui repliqua d'un ton ironique : ſans doute que le Ciel a perdu dans toi un treſor ineſtimable de ſageſſe, rien n'en pourra reparer la perte. C'eſt apparemment ta ſageſſe qui t'a autoriſé à briſer tes chaînes, & qui te fait revoquer gravement en doute ſi tu tiendras pour ſages, ou non, ceux qui te demandent de quel front tu as oſé ſortir de ta priſon & paroître dans cette terre ſacrée. Tu trouves donc que c'eſt un trait de prudence, que de ſe derober à ſon ſupplice ; juge toûjours de même preſomptueux : bientôt la colere que tu as allumée par ton évaſion, châtiera ton audace, en te repouſſant

juſques dans les Enfers. Cette ſageſſe dont tu te piques auroit bien dû t'apprendre, qu'il n'eſt rien de ſi terrible que d'irriter le courroux d'une puiſſance infinie. Mais pourquoi es-tu ſeul en ces lieux ; pourquoi tout l'Enfer ne s'eſt-il pas déchaîné avec toi ? La peine eſt-elle moins ſenſible pour eux ? Doivent-ils moins l'éviter, ou as-tu moins de fermeté ? Chef courageux, tu fus le premier à les entraîner dans le malheur, tu es le premier à les abandonner. Si tu avois fait ſentir à ton armée le motif de ta deſertion, elle t'auroit imité dans ta fuite ; elle t'auroit accompagné dans ce ſéjour.

Ange inſultant, repartit le Prince des ténébres, ce n'eſt pas que j'aïe moins de courage pour reſiſter au mal, ou à la douleur ; tu ſçais bien que j'ai ſoutenu dans le combat les efforts de tes plus braves legions, juſqu'à ce que le foudre brûlant vint ſeconder ta lance peu redoutable par elle même. Tes propos inconſiderés font bien voir que tu n'as point l'experience, ſuite des dures entrepriſes, & des mauvais ſuccez. Ne ſçais tu pas qu'un Chef fidéle

à ſon devoir, ne hazarde point ſes trouppes avant que d'avoir reconnu les lieux où il veut faire marcher ſon armée. Voilà ce qui m'a engagé à ſortir ſeul pour aller à la découverte d'un monde que la renommée a annoncé juſques dans les Enfers. Je cherche ici une meilleure habitation, & je me flatte que j'établirai ſur la terre, ou au milieu de l'air mes puiſſances affligées; quand même pour nous en mettre en poſſeſſion, il faudroit livrer encore un nouveau combat? mais non, les tiens apprehendans la guerre, ne ne ſe plaiſent qu'à ſervir en vils eſclaves leur Souverain, & qu'à chanter des Hymnes autour de ſon Trône, en ſe proſternant devant lui ſans oſer l'approcher.

L'Ange Guerrier lui repliqua: tu varies, Satan. Tu prétendois d'abord que la raiſon t'avoit fait quitter le lieu de tes tourmens; maintenant tu declares que tu viens comme eſpion, il n'en faut pas d'avantage pour te convaincre d'impoſture; cependant tu te qualifies du nom de fidéle. Peux-tu profaner à ce point un titre ſi reſpectable? Fidéle à qui? A tes trouppes re-

belles, à ton armée de mauvais esprits, digne Chef de tels soldats ! leur discipline, leur serment, & la soumission militaire les engageoient-elles à enfreindre l'obéïssance duë au pouvoir suprême : mais dis-moi, vil esclave, qui prétens t'ériger en auteur de la liberté ; qui jamais flatta ou rampa plus que toi ? Quel autre adora plus servilement le redoutable Monarque des Cieux ? Ta feinte adoration n'avoit d'autre objet que de le déposseder, & de regner en sa place. Pense seulement à observer l'ordre que je te donne. Retire-toi loin d'ici : vole aux lieux maudits qui te sont destinés. Si tu oses reparoître dans ces saintes limites, je te traînerai chargé de chaînes au puits infernal, & je t'y garroterai si bien, que tu ne mépriseras plus à l'avenir les portes de l'Enfer trop foiblement barricadées pour toi.

Telle fut la menace de l'Ange vainqueur : Satan ne se laissa point intimider, & s'enflammant d'une nouvelle rage, il répondit :

Attens que je sois ton captif, pour me parler de chaînes, orgueilleux Cherubin, tu sentiras bien-tôt la pesanteur de

ſe mon bras victorieux, quoique le Monarque d'en-haut ſoit porté ſur tes aîles, & qu'avec tes pareils accoutumez au joug, tu traînes en triomphe ſon char par les chemins des Cieux ſemez d'étoiles.

Ce diſcours inſolent alluma le courroux des eſprits céleſtes ; ils forment des deux parts leurs bataillons en croiſſant, & ils enferment ce temeraire au au milieu d'une infinité de lances hériſſées. Ainſi les dons de Cerés vers le tems de la moiſſon préſentent leurs épics. Aux coups redoublez du vent qui les agite, l'effroi s'empare du Laboureur. Satan ſe ſentit ému, mais l'orgueil le ſoûtint. Il ſe préſenta comme le Pic de Teneriffe, ou le mont Atlas que rien ne ſçauroit ébranler. Sa taille montoit juſqu'aux nuës, & l'horreur elle-même faiſoit le pannache de ſon caſque. Il étoit couvert d'un vaſte bouclier ; & ſes mains portoient les armes les plus redoutables. Le combat auroit eu des ſuites terribles. Le Paradis terreſtre, que dis-je, la voûte, étoilée, & tous les élemens auroient été bouleverſez par la violence du choc.

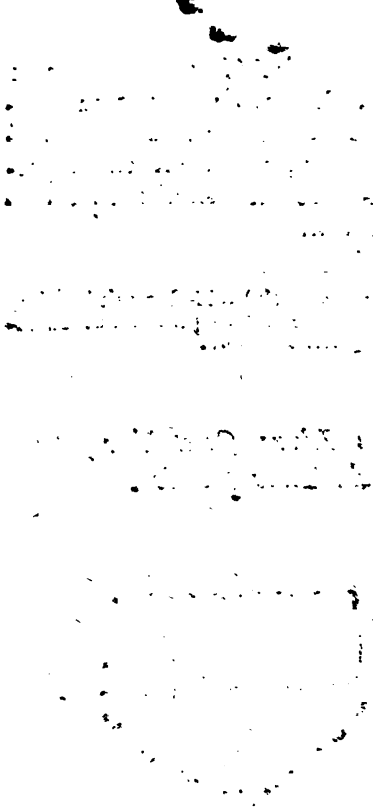
l'Eternel pour prevenir cette horrible tempête, leva ſes balances d'or que nous voyons encore entre Aſtrée, & le Scorpion, dans leſquelles au moment de la création, il peſa les differentes parties de l'Univers, & la terre même ſuſpenduë au milieu des Airs qui lui ſervent de contrepoids. C'eſt-là qu'il péſe les événemens, les batailles & les Royaumes. Il mit d'un côté les Anges de paix, de l'autre l'eſprit de révolte & de combat. Le dernier vola bien-tôt en haut, & frappa le fleau. A cette vûë Gabriel apoſtropha ainſi le ſéducteur.

Satan, je connois tes forces, tu connois les miennes; nous ne les tenons que du Ciel. Quelle folie donc de tirer gloire d'une choſe, qui n'eſt à nous, qu'autant que Dieu le permet; cependant les miennes ſont en ce moment doublées pour te fouler aux pieds comme la pouſſiere. Pour mieux t'en convaincre, regarde en haut & lis ton arrêt dans ce ſigne céleſte où tu es peſé. Vois ta foibleſſe & ton néant. Satan leva

les yeux, & (1.) reconnut au mouvement de la balance, sa fatale destinée. Il ceda, il s'enfuit en blasphémant, & avec lui s'enfuirent les ombres de la nuit.

1. (*Et vacuum, &c.*) „ Hector prit la fuite, „ car il connut le funeste penchant des balan„ ces de Jupiter. Iliade 16.

Fin du Livre Quatriéme, & du Tome premier.



920637